

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

LES THÉORIES EXPLICATIVES DU NAZISME ET LES INTERPRÉTATIONS  
SOCIOLOGIQUES DE LA MODERNITÉ : DES THÉORIES DE LA  
MODERNISATION AUX PERSPECTIVES POSTMODERNES

MÉMOIRE  
PRÉSENTÉ  
COMME EXIGENCE PARTIELLE  
DE LA MAÎTRISE EN SOCIOLOGIE

PAR  
SABRINA PAILLÉ

FÉVRIER 2016

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL  
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.07-2011). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

## REMERCIEMENTS

Je tiens d'abord à adresser mes remerciements à mon directeur de recherche, Frédéric Guillaume Dufour, pour ses encouragements et la confiance qu'il a accordée envers mon travail pendant les quatre dernières années. Ce projet de mémoire a vu le jour dans le cadre de l'École d'été à Berlin qu'il a organisée avec Britta Starcke en 2011. Cette expérience a eu une influence déterminante sur mon parcours et m'a convaincue que le fascisme et le totalitarisme ont nourri les préoccupations d'auteurs parmi les plus influents de la pensée sociale et politique du XX<sup>e</sup> siècle. La réalisation de ce mémoire fut pour moi l'occasion d'explorer une pluralité de thèmes qui continuent de traverser la théorie sociologique contemporaine. De nouveaux défis m'attendent au doctorat en sociologie à l'Université York, mais les réflexions suscitées par ce travail m'accompagneront encore longtemps.

Je remercie Michel-Philippe Robitaille et Sarah Girard pour leur relecture et leurs commentaires judicieux sur certaines parties du mémoire. Merci également à Xavier Lafrance et Jonathan Viger de m'avoir permis de présenter une partie de mes recherches au colloque « Modernités, temporalités et spatialités : problèmes historiques et perspectives sociologiques » au 83<sup>e</sup> Congrès de l'ACFAS.

Sur un plan plus personnel, j'aimerais exprimer toute ma gratitude envers mes parents pour leur indéfectible appui et remercier mes amis Laurent Lafontant, Emmanuel B. Lepage, Michael Bellegarde, Sarah Knockaert et ma grande famille d'Arc-en-ciel d'Afrique pour leur présence et leur soutien. Florence : merci pour ta patience et ton soutien à travers les hauts et les bas de la rédaction.

Enfin, je remercie le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada (CRSH) et le Fonds de recherche du Québec – Société et culture (FRQSC) pour le soutien financier accordé à la réalisation de mon programme de maîtrise.

## TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS .....	ii
TABLE DES MATIÈRES .....	iii
RÉSUMÉ .....	vii
INTRODUCTION .....	1
Problématique.....	2
Qu'est-ce que le nazisme?.....	5
Le nazisme : un fascisme ou un totalitarisme? .....	6
La spécificité du nazisme : Pensée raciale, antisémitisme et Holocauste.....	11
La modernité : un concept équivoque .....	13
Questions de recherche.....	15
Hypothèses de travail .....	16
Enjeux théoriques .....	16
Enjeux mémoriels .....	17
Démarche.....	18
CHAPITRE I	
LE NAZISME COMME RÉACTION À LA MODERNITÉ .....	21
Introduction .....	21
1.1 Rationalisation et anomie : Talcott Parsons .....	22
1.1.1 Le processus de rationalisation en Allemagne.....	23
1.1.2 L'anomie comme conséquence du processus de rationalisation .....	26
1.1.3 Anomie et atomisation sociale.....	28
1.1.4 L'héritage parsonien .....	29
1.2 La théorie de la modernisation .....	30
1.3 Une «voie spéciale» : le <i>Sonderweg</i> allemand .....	33
1.3.1 La thèse du <i>Sonderweg</i> .....	33
1.3.2 Critiques du <i>Sonderweg</i> .....	37
1.4 <i>Zeitgeist</i> : excursus en histoire des idées.....	40
1.4.1 Anti-Lumières et idéologie völkisch .....	41
1.4.2 La Révolution conservatrice .....	43
1.4.3 Antisémitisme et antimodernisme .....	44

1.5 Norbert Elias et l'«effondrement de la civilisation» en Allemagne : le <i>Sonderweg</i> expliqué .....	46
1.5.1 Civilisation et décivilisation .....	47
1.5.2 La formation de l'État en Allemagne .....	52
1.5.3 Le nationalisme en Allemagne .....	53
1.5.4 Le déclin du monopole de la violence sous la République de Weimar .....	55
1.5.5 L'« effondrement de la civilisation ».....	56
Conclusion.....	60
<b>CHAPITRE II</b>	
<b>LE NAZISME COMME ABOUTISSEMENT DE LA MODERNITÉ .....</b>	<b>62</b>
Introduction .....	62
2.1 La critique postmoderne de la modernité : trois axes d'influence.....	64
2.1.1 La critique wébérienne de la rationalité.....	64
2.1.2 La Théorie critique de l'École de Francfort .....	65
2.1.3 Michel Foucault, ou le paradigme biopolitique .....	66
2.2 Zygmunt Bauman : Modernité et Holocauste .....	70
2.2.1 L'Holocauste et la rationalité bureaucratique moderne .....	72
2.2.2 Racisme, scientisme et ingénierie sociale.....	75
2.2.3 Civilisation, moralité et violence : Bauman contra Elias .....	78
2.2.4 Diagnostic de la modernité : renversement de la perspective normative ...	80
2.3 Le nazisme comme mouvement moderniste .....	82
2.3.1 La modernité comme crise.....	83
2.3.2 La quête d'une modernité alternative .....	85
Conclusion.....	87
<b>CHAPITRE III</b>	
<b>ANATOMIE D'UN PARADOXE : LE NAZISME COMME UNE RÉVOLTE</b>	
<b>MODERNE CONTRE LA MODERNITÉ.....</b>	<b>89</b>
Introduction. Le nazisme et la technique moderne : un paradoxe? .....	89
3.1 Moïse Postone : Antisémitisme et national-socialisme .....	90
3.1.1 L'antisémitisme moderne : une spécificité qualitative .....	92
3.1.2 Antisémitisme et anticapitalisme.....	95
3.2 Le nazisme : un «modernisme réactionnaire».....	98

Conclusion.....	101
CONCLUSION .....	103
RÉFÉRENCES.....	106

## RÉSUMÉ

La nature de la relation entre modernité et nazisme ne fait pas consensus dans les sciences sociales. L'objectif de ce mémoire est de comprendre comment a été problématisée sociologiquement la relation entre la montée du nazisme et les transformations sociales ayant accompagné l'essor du monde moderne, de manière à acquérir une meilleure compréhension des modèles théoriques qui sous-tendent les diverses interprétations du nazisme. Pour Talcott Parsons et les sociologues associés à la théorie de la modernisation, qui ont cherché à comprendre dans les années 1950 et 1960 pourquoi la démocratie libérale ne s'est pas implantée en Allemagne, la montée du nazisme s'expliquerait par la survivance de couches sociales précapitalistes ou préindustrielles. Elle s'interpréterait comme le résultat d'un processus de développement manqué se traduisant par un rejet global de la modernité. Ceci renvoie à l'idée d'un *Sonderweg* allemand, d'une « voie particulière » d'entrée de l'Allemagne dans la modernité, à laquelle Norbert Elias fournira une explication socio-historique en termes de « décivilisation », fondée sur une théorie relationnelle du lien et du changement social. En revanche, pour un auteur comme Zygmunt Bauman, influencé par la critique postmoderne de la modernité et les travaux pionniers de l'École de Francfort et de Michel Foucault en particulier, le nazisme est interprété comme un produit de la modernité, notamment de l'extension de la rationalité instrumentale et bureaucratique. On observe alors un renversement de la perspective normative sur la modernité, qui est tenue pour responsable de nouvelles formes de domination. L'auteure défend l'hypothèse selon laquelle la diversité des interprétations de la « modernité » du nazisme relève d'enjeux théoriques et d'enjeux mémoriels. Le succès des théories de la modernisation et de l'idée d'une « rupture » de l'Allemagne avec la trajectoire du monde moderne tiennent au contexte géopolitique de l'après-guerre, marqué par le triomphe du libéralisme, et à une volonté de l'Allemagne de l'Ouest de réintégrer le concert des nations occidentales. À partir des années 1970, l'effritement des « grands récits » d'émancipation modernes s'accompagne d'un scepticisme grandissant envers le projet des Lumières et les idéologies du progrès. Avec ce changement de paradigme, l'accent est mis sur la continuité du nazisme avec la modernité. Moïse Postone et Jeffrey Herf se tiennent cependant à égale distance des approches qui voient ou une continuité, ou une rupture du nazisme avec la modernité. Ils proposent chacun un cadre interprétatif qui permet de rendre compte à la fois des aspects modernes et des aspects antimodernes du nazisme, de son idéologie réactionnaire et de sa pratique moderniste, dépassant ainsi les antinomies classiques. Ce type d'approche mitoyenne apparaît être de plus en plus influente, avec l'apport de théoriciens du fascisme comme Roger Griffin qui interprètent le nazisme comme un mouvement moderniste qui cherche à se débarrasser des aspects jugés « décadents » d'une modernité comprise en termes de « crise ». En conclusion, l'auteure s'interroge sur l'adéquation du concept de modernité pour comprendre le national-socialisme et suggère que s'il conserve une valeur heuristique, il ne doit pas être confondu avec une explication causale.

**Mots clés : Allemagne, totalitarisme, nazisme, Holocauste, modernité, modernisation**

## INTRODUCTION

Ce mémoire prend pour objet les théories explicatives de la montée du nazisme en Allemagne. Les théories explicatives du nazisme et les débats académiques sur ses origines, sa nature et ses spécificités ont fait couler beaucoup d'encre depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale. L'historiographie du nazisme est extrêmement dense et marquée par nombre de controverses, elles-mêmes traversées par des postures politiques ou idéologiques divergentes, notamment en ce qui a trait à la redéfinition de l'identité nationale ouest-allemande<sup>1</sup> après la prise de conscience des crimes commis sous le Troisième Reich et particulièrement des horreurs de l'Holocauste. En philosophie, nombre d'auteurs se sont interrogés sur ce que l'expérience des camps de concentration et d'extermination, tant celle des bourreaux que celle des victimes, nous révèle sur la condition humaine<sup>2</sup>. Par ailleurs, la psychanalyse et la psychologie sociale furent mises à contribution dès les années 1930 pour expliquer le succès de la propagande nazie<sup>3</sup>. Des études détaillées en science politique et en histoire sociale se sont quant à elles penchées sur d'innombrables aspects du fonctionnement du régime national-socialiste, que ce soit en termes d'analyse du pouvoir ou dans une perspective d'économie politique, par exemple<sup>4</sup>. La tradition sociologique n'est pas

---

<sup>1</sup> Ian Kershaw, 1997, *Qu'est-ce que le nazisme? Problèmes et perspectives d'interprétation*, Paris : Éditions Gallimard, p. 27.

<sup>2</sup> Hannah Arendt, 1991 [1963], *Eichmann à Jérusalem. Rapport sur la banalité du mal*, Paris : Gallimard; Primo Levi, 1989, *Les naufragés et les rescapés. Quarante ans après Auschwitz*, Arcades Gallimard; Myriam Revault d'Allonnes, 1995, *Ce que l'homme fait à l'homme. Essai sur le mal politique*, Paris, Éditions du Seuil.

<sup>3</sup> Erich Fromm, 1994 [1941], *Escape from Freedom*, New York: Owl Books; Wilhelm Reich, 1998 [1933], *La psychologie de masse du fascisme*, Paris : Payot; Serge Tchakhotine, 1952 [1939], *Le viol des foules par la propagande politique*, Paris : Gallimard; Theodor W. Adorno, 1950, *The Authoritarian Personality. Studies in Prejudice*, New York: Harper & Row.

<sup>4</sup> Wolfgang Sofsky, 1997 [1993], *The Order of Terror: the Concentration Camp*, Princeton: Princeton University Press; Adam Tooze, 2006, *The Wages of Destruction. The Making and Breaking of the Nazi Economy*, London: Allen Lane.

en reste, plusieurs auteurs désormais classiques ayant interprété le nazisme à travers le prisme de leur théorie générale de la société<sup>5</sup>.

### **Problématique**

Comme le souligne Norbert Elias, le régime nazi et la Solution finale, la Shoah, sont souvent considérés comme étant en rupture avec le cours normal du développement de la civilisation occidentale<sup>6</sup>. Dans les années suivant la Seconde Guerre mondiale, beaucoup de gens peinaient à croire qu'un événement comme l'extermination des Juifs d'Europe ait pu survenir au sein d'une société moderne et rationnelle, bref, au sein d'un monde se concevant comme « civilisé ». Cette incrédulité n'a guère épargné le discours savant. Pour certains historiens de filiation libérale ou conservatrice, la marche du Progrès, amorcée depuis les Lumières, aurait été interrompue par un épisode pathologique relevant du fanatisme racial d'un individu isolé parvenu à se hisser au pouvoir et à imposer son idéologie par les moyens de la propagande et de la terreur<sup>7</sup>. L'hypothèse ainsi posée, on devrait s'attendre à ne pas trouver de continuité entre la montée du nazisme et le contexte occidental ainsi que l'histoire allemande d'avant 1933, année où Adolf Hitler prit le pouvoir. Le nazisme devrait alors être envisagé comme une aberration, comme une déviation par rapport à la trajectoire « naturelle » du monde moderne, comme une parenthèse ou un accident de l'Histoire. Or, un premier survol d'ouvrages à caractère sociologique ou socio-historique nous indique que bien que ne constituant pas un développement inéluctable, l'avènement

---

<sup>5</sup> Zygmunt Bauman, 2002 [1989], *Modernité et Holocauste*, Paris : La Fabrique; Norbert Elias, 1996 [1989], *The Germans. Power Struggles and the Development of Habitus in the Nineteenth and Twentieth Centuries*, New York: Columbia University Press; Talcott Parsons, 1964, *Essays in Sociological Theory. Revised Edition*, New York/London: Free Press. The MacMillan Company.

<sup>6</sup> Norbert Elias, 1996, *op. cit.*, p. 303.

<sup>7</sup> Ian Kershaw, 1997, *op. cit.*, p. 128-142.

du nazisme s'inscrit de manière cohérente dans le sillage des transformations sociales, culturelles, politiques et économiques connues par l'Allemagne au XIX<sup>e</sup> et au début du XX<sup>e</sup> siècle. Ainsi, certains auteurs voient dans la montée du nazisme l'apogée conjoncturelle de la pensée *völkisch*, une radicalisation du romantisme allemand aux accents racialisés et antimodernes portée par les institutions bien avant sa récupération par les nazis<sup>8</sup>. D'autres y voient la conséquence du processus de modernisation tardif ou raté de l'Allemagne et de l'état d'anomie qui en résulte<sup>9</sup>. Quelques-uns considèrent plutôt qu'il s'agit d'un retentissement de la « crise de la modernité » et de ses institutions qui a secoué l'Europe dans l'entre-deux-guerres<sup>10</sup>. Enfin, certains penseurs appréhendent le nazisme comme étant inséparable et ne pouvant être compris en-dehors des tendances structurelles et des accomplissements techniques de la modernité<sup>11</sup>.

Le lien entre la modernité ou le processus de modernisation et le mouvement national-socialiste est un thème récurrent dans la littérature des sciences sociales portant sur la période nazie. Cependant, la nature de la relation entre modernité et nazisme fait l'objet d'un débat. Pour certains auteurs, le nazisme est un mouvement réactionnaire, qui s'inscrit en faux contre la modernité, contre l'héritage des Lumières

---

<sup>8</sup> George L. Mosse, 2006 [1964], *Les racines intellectuelles du Troisième Reich. La crise de l'idéologie allemande*, Paris : Calmann-Lévy.

<sup>9</sup> Michel Freitag, 2003, «De la Terreur au Meilleur des Mondes. Genèse et structure des totalitarismes archaïques», dans Daniel Dagenais (dir.), *Hannah Arendt, le totalitarisme et le monde contemporain*, Sainte-Foy : Les Presses de l'Université Laval, pp. 249-350; Talcott Parsons, 1964, *op. cit.*

<sup>10</sup> Hannah Arendt, 2002, *Les origines du totalitarisme*, Paris : Quarto Gallimard; Detlev Peukert, 1995, *La république de Weimar : années de crises de la modernité*, Paris : Aubier ; Michael Mann, 2004, *Fascists*, Cambridge : Cambridge University Press.

<sup>11</sup> Zygmunt Bauman, 2002, *op. cit.*; Carl J. Friedrich et Zbigniew Brzezinski, 1965 [1956], *Totalitarian Dictatorship and Autocracy*, Seconde Édition, Révisée par Carl J. Friedrich, New York/Londres: Frederick A. Praeger Publishers; Anthony Giddens, 1987, «Modernity, Totalitarianism and Critical Theory», *The Nation-State and Violence. Volume Two of a Contemporary Critique of Historical Materialism*, Berkeley et Los Angeles: University of California Press, pp. 294-341.

et de la Révolution française<sup>12</sup>. Il oppose une réaction aux changements sociaux apportés, entre autres, par le développement de l'État-nation, par le capitalisme, la Révolution industrielle et les phénomènes d'urbanisation et de prolétarianisation qui en résultent<sup>13</sup>. Il est résolument irrationaliste et tourné vers le passé, un passé allemand idéalisé où l'âme du *Volk* demeurerait « enracinée » dans son paysage natal<sup>14</sup>. Pour d'autres, le nazisme entre en continuité avec les transformations structurelles et techniques entraînées par le processus de modernisation<sup>15</sup>, mais il n'y a pas consensus chez les auteurs sur cette question. Comment le nazisme peut-il être vu à la fois comme représentant une rupture radicale avec la trajectoire du monde moderne et comme entrant en continuité avec cette même trajectoire? Comment peut-il être vu, d'un côté, comme une réaction à la modernité et, de l'autre côté, comme son aboutissement? Nous nous intéresserons dans ce mémoire aux hypothèses sociologiques qui établissent un lien entre la modernité et la montée du nazisme. Il s'agira d'explorer la tension entre les approches qui voient le nazisme comme un phénomène moderne et celles qui le voient plutôt comme un phénomène antimoderne ou comme une réaction à la modernité.

Avant de préciser nos questions de recherche, clarifions d'abord les termes qui seront au centre de nos interrogations. Qu'est-ce que le nazisme? Qu'est-ce que l'on entend lorsque l'on parle de modernité?

---

<sup>12</sup> Zeev Sternhell, 2010, *Les anti-Lumières. Une tradition du XVIII<sup>e</sup> siècle à la Guerre froide*, Paris : Gallimard, «Folio Histoire».

<sup>13</sup> Moïse Postone, 2003a, «Antisémitisme et national-socialisme», *Marx est-il devenu muet? : Face à la mondialisation*, Paris : Éditions de l'Aube, pp. 79-106 ; Henry A. Turner, 1972, «Fascism and Modernization», *World Politics*, vol. 24, no 4, pp. 547-564.

<sup>14</sup> George L. Mosse, 2006, *op. cit.*

<sup>15</sup> Zygmunt Bauman, 2002, *op. cit.*; Enzo Traverso, 2002, *La violence nazie. Une généalogie européenne*, Paris : La Fabrique.

### Qu'est-ce que le nazisme?

Suivant l'historien Ian Kershaw, le mouvement national-socialiste peut être appréhendé comme un mouvement idéologique révolutionnaire visant à inculquer aux masses une nouvelle conception du monde (*Weltanschauung*) fondée sur la suprématie absolue de la communauté nationale (*Volksgemeinschaft*)<sup>16</sup>. Pour Christopher Browning et Lewis Siegelbaum<sup>17</sup>, la purification de la communauté raciale, visant à réaliser l'utopie d'une société homogène, était l'objectif ultime des nazis. Le mythe de la *Volksgemeinschaft* fut le ciment du mouvement national-socialiste, qui visait à restaurer un sentiment d'unité nationale dans une société profondément divisée par les conflits de classe et l'instabilité politique sous la République de Weimar, humiliée par la défaite militaire de 1918 et le Traité de Versailles et démoralisée par la Grande Dépression. De par son caractère à la fois antimarxiste, antilibéral, antidémocratique, antisémite, anticapitaliste et anti-réactionnaire, il constituait une option séduisante pour un grand nombre d'Allemands issus de divers horizons<sup>18</sup>. Transcendant effectivement les divisions de classes et ayant bénéficié de l'appui de membres de toutes les couches de la population, bien qu'en proportions inégales, avant même la prise du pouvoir en 1933, le Parti nazi peut être défini comme un véritable «parti du peuple» (*Volkspartei*) et non comme un parti des seules classes moyennes inférieures menacées de déclassement (*Mittelstandspartei*) comme le voulait l'hypothèse, défendue entre autres par le

---

<sup>16</sup> Ian Kershaw, 1995, *L'opinion allemande sous le nazisme. Bavière 1933-1945*, Paris : CNRS Éditions, p. 47-48.

<sup>17</sup> Christopher Browning et Lewis Siegelbaum, 2008, «Frameworks for Social Engineering. Stalinist Schema of Identification and the Nazi *Volksgemeinschaft*» in Michael Geyer et Sheila Fitzpatrick (dir.), *Beyond Totalitarianism. Stalinism and Nazism Compared*, Cambridge: Cambridge University Press, pp. 231-265.

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 239.

sociologue Seymour Lipset<sup>19</sup>, qui a dominé l'analyse des caractéristiques sociales du mouvement jusqu'aux années 1980<sup>20</sup>.

*Le nazisme : un fascisme ou un totalitarisme?*

Le concept de nazisme est souvent subsumé sous les catégories plus larges que sont le fascisme et le totalitarisme. Ces derniers sont des concepts comparatifs qui permettent la mise en relation du national-socialisme avec d'autres régimes, le plus fréquemment avec le fascisme italien de Mussolini, pour le premier, et la Russie stalinienne<sup>21</sup>, pour le second.

D'abord apparues dans le champ des sciences politiques, avec entre autres les ouvrages pionniers de Hannah Arendt et de Carl J. Friedrich et Zbigniew Brzezinski, les théories du totalitarisme connaissent leur âge d'or dans les années 1950, marquées par le contexte de la Guerre froide. Hannah Arendt, dans *Les Origines du Totalitarisme*, paru en 1951, situe l'émergence des régimes totalitaires dans le cadre d'une crise de la société moderne : le déclin de l'État-nation, l'effondrement du système des classes et l'effondrement du système des partis donnent lieu à l'apparition d'une « masse d'individus atomisés » disposée à adhérer à un

---

<sup>19</sup> Dans *Political Man : The Social Bases of Politics* (1959), le sociologue américain Seymour Martin Lipset soutient que le fascisme possède la même base sociale que le libéralisme – son pendant démocratique – et constitue, de par sa double opposition au grand capital et au socialisme, une idéologie centriste, qu'il qualifie d'« extrémisme des classes moyennes ». Il résulte du ressentiment des classes moyennes confrontées à une situation de déclin économique.

<sup>20</sup> Detlef Mühlberger, 2003, *The Social Bases of Nazism 1919-1933*, New Studies in Economic and Social History, Cambridge: Cambridge University Press.

<sup>21</sup> Voir Ian Kershaw et Moshe Lewin (dir.), 2003, *Stalinism and Nazism. Dictatorships in Comparison*, Cambridge: Cambridge University Press; Michael Geyer et Sheila Fitzpatrick (eds), 2009, *Beyond Totalitarianism. Stalinism and Nazism Compared*, Cambridge: Cambridge University Press.

mouvement canalisant le ressentiment populaire. De leur côté, les politologues Friedrich et Brzezinski, dans *Totalitarian Dictatorship and Autocracy* (1956), proposent un modèle structurel du totalitarisme et appréhendent la démocratie de masse et la technologie moderne comme étant des conditions nécessaires au développement des dictatures totalitaires, dont ils identifient les caractéristiques essentielles comme suit : une idéologie officielle unique; un parti de masse unique; un système de terreur; le monopole des moyens de communication de masse; le monopole des forces armées et une économie planifiée<sup>22</sup>. Le sociologue britannique Anthony Giddens, dans *The Nation State and Violence*, reconnaît une validité au concept de totalitarisme développé par Friedrich et Brzezinski pour désigner un type de gouvernement ou de façon de gouverner (*type of rule*) qui nécessite une forte concentration des ressources et qui ne peut conséquemment s'exercer que dans le cadre institutionnel de l'État-nation moderne<sup>23</sup>.

Les théories du totalitarisme a connu un important succès dans les années 1950-60 aux États-Unis et en Allemagne de l'Ouest. L'étude du totalitarisme fut énormément influencée par l'anticommunisme libéral de la Guerre froide, qui se voulait « apologétique de l'ordre occidental » et de l'hégémonie américaine<sup>24</sup>. Parmi les travaux les plus marquants de cette période, mentionnons notamment ceux de Raymond Aron (*Démocratie et totalitarisme*, 1965), de Karl Popper (*La société ouverte et ses ennemis*, 1945) et de l'historien israélien Jacob L. Talmon (*Les origines de la démocratie totalitaire*, 1952). Pour ce dernier, le totalitarisme, forme de « messianisme politique », est, comme la démocratie libérale, un produit du rationalisme des Lumières. Adoptant ainsi une explication « idéocratique » du

---

<sup>22</sup> Carl J. Friedrich et Zbigniew Brzezinski, 1965 [1956], *op. cit.*, p. 21-22.

<sup>23</sup> Anthony Giddens, 1987, *op. cit.*

<sup>24</sup> Enzo Traverso, 2001, *Le Totalitarisme. Le XX<sup>e</sup> siècle en débat*, Paris : Éditions du Seuil, p. 51.

totalitarisme, il en identifie les prémisses dans le concept de *volonté générale* de Rousseau et dans l'idée d'un « ordre naturel » où la liberté serait immanente à une société parfaitement intégrée. Distinguant la « démocratie totalitaire » de gauche (le communisme) et le « totalitarisme de droite » (le fascisme), Talmon soutient que la première a une portée universelle : elle place l'individu au centre de ses préoccupations et a pour finalité l'émancipation humaine tandis que le second cherche plutôt à réaliser par la force une certaine idée mythique du collectif (l'État, la Race, la Nation), niant la commune humanité des hommes et la validité de principes universels<sup>25</sup>. Le philosophe et historien des idées Isaiah Berlin<sup>26</sup>, contrairement à Talmon, verra les racines idéologiques du totalitarisme dans la philosophie des *anti-Lumières*.

Comme le souligne Ian Kershaw, les théories du totalitarisme assimilent le nazisme et le communisme sous la même catégorie, par-delà leurs antagonismes idéologiques, en vertu de traits communs somme toute superficiels, liés essentiellement à des similitudes dans leurs techniques de gouvernement, telles que la présence d'une idéologie officielle unique et la tendance à la mobilisation totale<sup>27</sup>. Cependant, le concept de totalitarisme laisse de côté des différences essentielles entre le nazisme et le stalinisme – telles que les mécanismes de prise du pouvoir, les relations au capitalisme ainsi que les caractéristiques de la terreur- et ne peut rendre compte de la

---

<sup>25</sup> Jacob L. Talmon, 1966 [1952], *Les origines de la démocratie totalitaire*, Paris : Calmann-Lévy, p. 17.

<sup>26</sup> Isaiah Berlin, 1990 [1960], « Joseph de Maistre and the Origins of Fascism », *The Crooked Timber of Humanity. Chapters in the History of Ideas*, London: Fontana.

<sup>27</sup> Ian Kershaw, 1997, *op. cit.*, p. 80.

singularité du génocide juif, ce qui explique la réticence de beaucoup d'historiens à l'employer<sup>28</sup>.

La plupart des historiens reconnaissent en revanche que « le nazisme entre dans la catégorie plus vaste des mouvements politiques que nous appelons “fascistes”<sup>29</sup> ». Il en partage les caractéristiques fondamentales qui sont résumées par Olivier Forlin comme étant la juxtaposition de thèmes nationalistes et de thèmes anticapitalistes; une idéologie révolutionnaire en quête d'une troisième voie entre libéralisme et socialisme; la volonté de rassembler la nation en une communauté organique et de purger la société de ses divisions internes ainsi que la prétention de forger un « homme nouveau<sup>30</sup> ». D'après Forlin, les mouvements fascistes s'appuient sur des minorités activistes et sur les classes moyennes, font usage de la violence en politique et trouvent leur matrice commune dans le contexte des mutations socio-économiques et de la crise idéologique et intellectuelle survenue en Europe à la fin du XIX<sup>e</sup> et au début du XX<sup>e</sup> siècle<sup>31</sup>. Leur catalyseur se trouve dans les conséquences directes de la Première Guerre mondiale, soit la déstabilisation politique, économique et sociale qu'elle a entraînée dans les pays vaincus, l'expérience du front ainsi que la montée

---

<sup>28</sup> Traverso, 2001, *op. cit.*, p. 92-95. Soulignons également que le concept de totalitarisme ne peut rendre compte des différences *idéologiques* fondamentales entre nazisme et stalinisme. Alors que le nazisme repose sur un projet de remodelage biologique de l'humanité sur des bases raciales, le communisme se présente comme une utopie sociale tirant ses principes directeurs de la critique de l'économie politique. Or, l'idée d'une révolution anthropologique – créer l'Homme nouveau – est présente dans les deux cas. Voir Richard Shorten, 2012, *Modernism and Totalitarianism. Rethinking the Intellectual Sources of Nazism and Stalinism, 1945 to the Present*, Basingstoke/New York : Palgrave Macmillan; Christopher Browning et Lewis Siegelbaum, 2008, *op. cit.*

<sup>29</sup> Ian Kershaw, 1997, *op. cit.*, p. 57.

<sup>30</sup> Olivier Forlin, 2013, *Le fascisme. Historiographie et enjeux mémoriels*, Paris : La Découverte, p. 145.

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 161-163.

d'un anticommunisme virulent à la suite de la révolution bolchévique<sup>32</sup>. Pour l'historien Robert O. Paxton, qui considère le fascisme comme la plus grande innovation politique du XX<sup>e</sup> siècle<sup>33</sup>, les mouvements fascistes reposent sur neuf passions mobilisatrices, parmi lesquelles figurent un sentiment de crise hors de la portée des solutions traditionnelles; la primauté du groupe sur les individus; la croyance en la victimisation de son groupe; une forte impression de déclin devant les effets destructeurs de l'individualisme libéral, des conflits de classe et des influences étrangères; le besoin d'une société plus « pure » et mieux intégrée; le besoin de se soumettre à l'autorité d'un leader naturel, dont l'« instinct » est jugé supérieur à la rationalité instrumentale; l'esthétisation de la violence et le « droit » du « peuple élu » à dominer les autres<sup>34</sup>. D'après Paxton, le fascisme est un mouvement politique adapté à l'« ère des masses » qui n'aurait pu voir le jour sans le suffrage universel, la montée de la gauche socialiste et la crise des institutions libérales dans l'entre-deux-guerres<sup>35</sup>. Le sociologue Michael Mann, qui identifie quatre sources de pouvoir social – idéologique, militaire, économique et politique –, soutient que les fascistes ont prétendu offrir des solutions plausibles à cette « crise de la modernité européenne » incarnée par la guerre de masse, l'exacerbation des conflits de classes dans le contexte de la Grande Dépression, la crise politique résultant de la transition rapide vers un État-nation démocratique et le sentiment d'un déclin culturel et civilisationnel<sup>36</sup>. L'historien Roger Griffin, de son côté, définit l'idéologie fasciste comme un « ultranationalisme palingénésique », animé par le mythe d'une

---

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. 164-165.

<sup>33</sup> Robert O. Paxton., 2004, *Anatomy of Fascism*, New York: Alfred A. Knopf, p. 3.

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 41.

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 42-44.

<sup>36</sup> Michael Mann, 2004, *op. cit.*, p. 23.

régénérescence du corps social dans le contexte d'une crise structurelle de la société moderne<sup>37</sup>. Nous sommes en accord avec la proposition de Ian Kershaw selon laquelle le nazisme est une *forme extrême de fascisme*, qui doit être comprise « dans le cadre du développement national allemand »<sup>38</sup>.

### *La spécificité du nazisme : Pensée raciale, antisémitisme et Holocauste*

Pour certains chercheurs, ce sont la pensée raciale et l'antisémitisme qui font la spécificité du nazisme. Ainsi, l'historien des mentalités George L. Mosse<sup>39</sup> défend la thèse selon laquelle la révolution national-socialiste, prenant ses racines dans la pensée *völkisch* du XIX<sup>e</sup> siècle – une radicalisation du romantisme allemand aux accents racialisés et antimodernes –, fut essentiellement une révolution antijuive. L'idéologie nazie se distingue des autres formes de fascisme par sa composante raciste, alliée à sa politique nationaliste<sup>40</sup>. En puisant dans un système de pensée déjà largement répandu, qui offrait une « grille de lecture du monde<sup>41</sup> » à un grand nombre d'Allemands, Hitler a fait de l'antisémitisme un « vecteur politique<sup>42</sup> », l'utilisant comme point de ralliement pour unifier son parti et pour mobiliser les masses contre

---

<sup>37</sup> Roger Griffin, 1993, *The Nature of Fascism*, London: Routledge, p. 208-212; Roger Griffin, 2007, *Modernism and Fascism. The Sense of a Beginning under Mussolini and Hitler*, New York: Palgrave Macmillan ; Roger Griffin, 2008, «Modernity, Modernism and Fascism. A 'Mazeway Resynthesis'», *Modernism/Modernity*, vol. 15, no 1, pp. 9-24.

<sup>38</sup> Ian Kershaw, 1997, *op. cit.*, p. 89.

<sup>39</sup> George L. Mosse, 2006, *op. cit.*

<sup>40</sup> *Ibid.*, p. 33-34.

<sup>41</sup> *Ibid.*, p. 479.

<sup>42</sup> *Ibid.*, p. 469.

un ennemi commun : le Juif abstrait et dépersonnalisé, symbolisant tous les maux d'une société allemande en quête d'une troisième voie entre capitalisme et marxisme. Saul Friedländer<sup>43</sup>, de la même manière, appréhende l'antisémitisme et le génocide juif comme la singularité historique du national-socialisme. Il définit l'antisémitisme nazi comme un antisémitisme « rédempteur », qui serait le fruit de la rencontre entre l'antijudaïsme religieux issu du christianisme et l'antisémitisme racial apparu au XIX<sup>e</sup> siècle. Dans la foulée de l'émancipation légale des Juifs, c'est-à-dire de la reconnaissance de leurs droits égaux de citoyens et du processus de modernisation de la société allemande, les Juifs sont perçus comme un corps étranger qui mine l'unité organique de la nation, conçue en Allemagne comme une communauté ethnoculturelle fermée. Pour les idéologues antisémites, les Juifs symbolisent les maux de la modernité et sont la principale cause de la dégénérescence de la *Gemeinschaft* et du « sang » allemands. Dans un contexte marqué par le traumatisme de la Grande Guerre et la crainte provoquée par la révolution bolchévique, assimilée à un complot juif mondial, Hitler réussit à dépeindre les Juifs comme étant à la source d'une perte certaine à venir, qui ne pourrait être évitée que par leur anéantissement total. Enfin, pour Michael Burleigh et Wolfgang Wipperman<sup>44</sup>, le régime nazi avait pour objectif de créer un État racial, compris comme une société utopique organisée autour des principes de la race.

---

<sup>43</sup> Saul Friedländer, 2008, *L'Allemagne nazie et les Juifs. Les années de persécution*, Paris : Éditions du Seuil.

<sup>44</sup> Michael Burleigh et Wolfgang Wipperman, 1991, *The Racial State Germany 1933-1945*, Cambridge: Cambridge University Press.

## La modernité : un concept équivoque

Nous nous intéresserons dans ce mémoire aux *interprétations sociologiques de la modernité* à l'œuvre dans les théories explicatives du nazisme. Tantôt pensé comme une période de « décadence » (Nietzsche), tantôt comme un « projet inachevé » (Habermas), le concept de *modernité* est sans contredit un concept profondément polysémique et ambigu. Il renvoie à des contenus foncièrement hétérogènes et disparates<sup>45</sup>, ses contours et sa périodisation variant selon les disciplines et les courants intellectuels. Pour les historiens, par exemple, la notion de « temps modernes » réfère généralement à *l'époque historique* qui s'amorce à la fin du Moyen-Âge avec la Renaissance, la Réforme, la « découverte » du Nouveau Monde et le processus de formation des États-nations en Europe<sup>46</sup>. En sociologie, en revanche, la notion de modernité ne désigne pas une époque mais un *type de société*. Il s'agit d'un concept sociohistorique qui réfère, selon Yves Bonny, à « un ensemble d'orientations culturelles et idéologiques et de caractéristiques structurelles et dynamiques dotées d'une unité d'ensemble<sup>47</sup> ». Il est important de distinguer les concepts de modernité et de modernisation : alors que le premier est un concept statique qui désigne un *type de société*, le second renvoie à un *processus* cumulatif et dynamique. C'est en ce sens que nous emploierons ces termes. De plus, bien que nous abordions les thèses qui présentent le nazisme comme une forme de *modernisme*, il ne sera pas question dans ce mémoire du rapport du national-socialisme à la modernité esthétique.

---

<sup>45</sup> Yves Bonny, 2004, *Sociologie du temps présent. Modernité avancée ou postmodernité?*, Paris : Armand Colin, p. 11.

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. 30.

<sup>47</sup> *Ibid.*

Une réflexion sur la modernité a toujours fait partie de l'entreprise sociologique. La sociologie comme discipline est née dans un contexte de transition en Europe au tournant du XX<sup>e</sup> siècle et partait au départ, chez ses pères fondateurs (que l'on pense à Marx, Durkheim, Weber, Tönnies ou Simmel), d'un questionnement sur le nouveau type de société qui se développait sous leurs yeux. Ainsi, le passage de la « communauté » (*Gemeinschaft*) à la « société » (*Gesellschaft*) (Tönnies), de la « solidarité mécanique » à la « solidarité organique » (Durkheim) ou le processus de rationalisation et de sécularisation de la vie sociale (Weber) sont autant de manières dont ont été conceptualisés les changements sociaux ayant marqué la transition vers la société moderne. Comme le souligne Danilo Martucelli, quel que soit l'« événement fondateur » retenu (Révolution française, industrialisation, consolidation de l'État-nation, etc.) ou la « matrice théorique » privilégiée (la « différenciation », la « rationalisation » ou la « condition moderne »), la sociologie se fonde sur la conscience historique d'une rupture entre le monde moderne et le monde traditionnel ou prémoderne, d'une « cassure radicale [...] entre le passé et le monde d'aujourd'hui<sup>48</sup> ». Cette conscience historique de l'écart ou de la rupture, cette prise de conscience d'une époque nouvelle, n'est pas sans être marquée par une extrême ambivalence, où la sociologie de la modernité se réclame « à la fois d'une part du progrès, de la Raison, des Lumières et d'autre part du romantisme, de la critique, du refus culturel<sup>49</sup> ». La rupture avec la tradition, autrement dit, est un thème majeur de la sociologie, qui se réclame toujours de la modernité ou de sa critique. Aujourd'hui, de plus en plus de chercheurs acceptent l'idée de *modernités multiples*<sup>50</sup>, qui renvoie à une pluralité de trajectoires de transition vers la modernité ou à une pluralité des voies de modernisation.

---

<sup>48</sup> Danilo Martucelli, 1999, *Sociologies de la modernité. L'itinéraire du XX<sup>e</sup> siècle*, Paris : Gallimard, p. 11.

<sup>49</sup> *Ibid.*, p. 16.

<sup>50</sup> S. N. Eisenstadt, 2000, «Multiple Modernities», *Daedalus*, vol. 129, no. 1, pp. 1-29.

## Questions de recherche

L'objectif de cette recherche est de comprendre comment a été problématisée sociologiquement la relation entre la montée du nazisme et les transformations sociales ayant accompagné l'essor du monde moderne de manière à acquérir une meilleure compréhension des modèles théoriques qui sous-tendent les diverses interprétations du nazisme. La question générale qui guidera notre démarche de recherche sera donc la suivante : *Comment la relation entre nazisme et modernité est-elle traitée dans les explications sociologiques de la montée du nazisme?* Le concept de nazisme réfère au régime national-socialiste allemand, qui fut au pouvoir entre 1933 et 1945, mais aussi à l'idéologie et au mouvement national-socialiste, qui sont antérieurs à 1933. Il s'agit là de dimensions qui peuvent être analysées séparément par les différents auteurs. De manière à pouvoir inclure à notre corpus des auteurs qui traitent de dimensions différentes du nazisme, nous ne faisons pas de distinction dans la formulation de notre question de recherche entre le nazisme comme idéologie, le nazisme comme mouvement et le nazisme comme régime ou système politique. De la même façon, nous référons dans la formulation de la question à la « modernité » au sens large, mais certaines analyses, par exemple, vont porter davantage sur le *processus* de modernisation en Allemagne tandis que d'autres vont appréhender le nazisme dans le cadre de la « crise » d'une modernité déjà achevée. Qui plus est, différentes composantes de la modernité seront mises de l'avant selon les auteurs abordés (ex : sécularisation, différenciation sociale, démocratisation, industrialisation capitaliste, bureaucratiation, etc.).

De manière à pouvoir faire sens de cette diversité d'interprétations, nous chercherons à voir plus spécifiquement *quelle est la nature des arguments et des modèles explicatifs mobilisés par les auteurs qui établissent un lien entre la modernité et le nazisme*. Nous interrogerons la littérature sociologique ainsi que les travaux de

philosophes et d'historiens sur les aspects ou les conséquences de la modernité ainsi que sur les continuités et les ruptures avec les transformations sociales entraînées par le processus de modernisation qui auraient permis au nazisme et à l'Holocauste de survenir. Quelle est la conception de la modernité qui se dégage de chacun des modèles théoriques abordés et comment celle-ci est-elle mise en relation avec le nazisme? Sous quels aspects le nazisme est-il moderne? Sous quels aspects est-il antimoderne? Une attention particulière sera portée aux filiations intellectuelles des auteurs abordés et sur la manière dont ces dernières influent sur leur interprétation du nazisme.

## **Hypothèses de travail**

### *Enjeux théoriques*

Dans un article intitulé « The Holocaust and the Trajectory of the Twentieth Century<sup>51</sup> », Moishe Postone (2003b) émet l'hypothèse selon laquelle les théories reliant nazisme et modernité seraient marquées par le contexte idéologique de l'époque à laquelle elles ont été formulées. Les interprétations qui voient dans le nazisme un phénomène antimoderne seraient marquées par l'idéologie modernisatrice des années 1950 et 1960 tandis que celles qui y voient plutôt un phénomène essentiellement moderne seraient marquées par l'idéologie postmoderniste des dernières décennies du XX<sup>e</sup> siècle, qui se sont caractérisées par la critique des « grands récits » de la modernité. Ainsi, le nazisme apparaîtrait toujours comme l'antithèse de l'idéologie ou du paradigme dominant. Une attention particulière portée au contexte historique de production des théories sociologiques sur le nazisme, à la

---

<sup>51</sup> Moishe Postone, 2003b, «The Holocaust and the Trajectory of the Twentieth Century» in Moishe Postone et Eric Santner (dir.), *Catastrophe and Meaning: The Holocaust and the Twentieth Century*, Chicago : University of Chicago Press, pp. 81-114.

nature des liens établis entre modernité et nazisme ainsi qu'aux filiations intellectuelles des auteurs traités nous permettra de voir dans quelle mesure l'hypothèse de Postone se vérifie dans la littérature. Si tel est le cas, les auteurs s'inscrivant dans le sillage des théories de la modernisation seraient plus susceptibles de voir le nazisme comme une rupture radicale avec la modernité tandis que ceux qui s'inspirent davantage du courant postmoderniste seraient plus susceptibles de l'envisager comme l'aboutissement des tendances lourdes de la modernité.

### *Enjeux mémoriels*

Il nous apparaît important de souligner que notre objet de recherche est fortement imprégné par l'« usage public de l'histoire » et ses contraintes : l'historiographie du nazisme est « indissociable d'un usage public du passé marqué d'abord par les clivages politiques de la Guerre froide, puis par la résurgence des mémoires juive et allemande<sup>52</sup> ». Sans cesse tiraillées entre les exigences de l'histoire et celles de la mémoire, les théories explicatives du nazisme, en Allemagne, ont été enrôlées, tant avant qu'après la réunification, dans les débats publics sur l'identité collective et les leçons à tirer de l'expérience du Troisième Reich en ce qui a trait au rapport à entretenir avec les traditions nationales<sup>53</sup>. La « querelle des historiens » (*Historikerstreit*) de la fin des années 1980, l'une des plus importantes controverses ayant marqué l'historiographie du nazisme en Allemagne, est à cet égard

---

<sup>52</sup> Enzo Traverso, 2012, *L'histoire comme champ de bataille. Interpréter les violences du XX<sup>e</sup> siècle*, Paris : La Découverte, p. 127.

<sup>53</sup> Jürgen Habermas, 2005, « Sur l'usage public de l'histoire » dans *De l'usage public des idées. Écrits politiques 1990-2000*, Traduit de l'allemand et de l'anglais par Christian Bouchindhomme, Paris : Fayard, pp. 173-191.

exemplaire<sup>54</sup>. Déclenchée, notamment, par l'affirmation controversée d'Ernst Nolte selon laquelle les camps de la mort nazis ne seraient que le miroir des camps de concentration et des purges soviétiques, elle a soulevé plusieurs questions relatives à la place du nazisme dans l'histoire allemande, à la responsabilité du peuple allemand face à l'Holocauste et au caractère exceptionnel de la Solution finale. L'effort des historiens révisionnistes de sauver l'identité nationale allemande en relativisant la portée des crimes nazis a révélé de manière frappante que la recherche historique et les débats intellectuels ne sont pas indépendants des considérations et des luttes politiques.

### **Démarche**

Notre démarche consiste en l'analyse d'un corpus de textes et d'ouvrages d'auteurs en sociologie, en philosophie sociale, en pensée politique et en histoire qui établissent un lien entre la modernité et le nazisme. Comme les frontières disciplinaires en sciences sociales sont souvent floues, il nous apparaît important de pouvoir intégrer à notre univers d'analyse des œuvres de penseurs jugés « inclassables » telles que celles de Hannah Arendt et de Michel Foucault. Nous mettrons en tension, à partir de ce corpus de lecture, plusieurs approches interprétatives en ce qui a trait à la modernité du nazisme en en reconstruisant l'architecture théorique et conceptuelle. Afin d'affiner notre lecture, nous aurons également recours à de la littérature secondaire sur les auteurs abordés (ouvrages et articles de commentateurs) ainsi que sur le contexte socio-historique de l'Allemagne nazie. Cette littérature secondaire ne fait cependant pas partie à proprement dit du matériau analysé.

---

<sup>54</sup> Pour la traduction de ce débat en langue française, voir *Devant l'histoire. Les documents de la controverse sur la singularité de l'extermination des Juifs par le régime nazi*, préface de Luc Ferry, Paris : Les Éditions du Cerf, 1988.

Comme il nous est impossible d'assimiler la somme des travaux réalisés sur l'Allemagne nazie, qui fait l'objet d'une vaste littérature spécialisée à laquelle s'ajoutent les non moins vastes champs d'études sur l'Holocauste et sur le fascisme générique, nous avons opté pour la sélection d'un corpus de textes. Un principe de diversité a guidé notre sélection des textes traités. Notre corpus comporte des travaux d'auteurs qui voient le nazisme comme un phénomène moderne, d'autres qui le voient comme un phénomène antimoderne ou une réaction à la modernité, et d'autres enfin qui avancent une position mitoyenne entre ces deux pôles. Pour des raisons d'accessibilité, nous privilégions des travaux parus en français ou en anglais, ou qui ont été traduits dans l'une de ces deux langues.

Le corpus d'analyse principal comprend des textes de Talcott Parsons (1964), Norbert Elias (1996), Zygmunt Bauman (2002), Peter Fritzsche (1996), Roger Griffin (2007), Moishe Postone (2003a) et Jeffrey Herf (1984). Une série d'auteurs secondaires viendront compléter ou éclairer l'analyse de ce corpus principal, dont Hannah Arendt (2002), Randall Collins (1995), Michel Foucault (1997), Geoff Eley et David Blackbourn (1984), Theodor Adorno et Max Horkheimer (1983), George L. Mosse (2006), Fritz Stern (1979) et Enzo Traverso (2003).

Les différentes perspectives dont il sera question dans ce mémoire sont extrêmement hétérogènes. Bien que portant sur les mêmes objets, elles se rattachent à des traditions intellectuelles, disciplinaires ou nationales qui ne se rejoignent pas nécessairement, mais qui parviennent souvent aux mêmes conclusions par des voies divergentes. Comme cette complexité ne peut faire l'objet du mémoire, il est important de souligner qu'il ne s'agit pas ici de masquer la diversité des approches mais plutôt de faire ressortir les grandes explications ou les grands axes d'interprétation qui traversent la littérature sur la modernité du nazisme.

Ce mémoire est divisé en trois chapitres, organisés en fonction des thèses qui y seront traitées, et qui recourent dans une certaine mesure la chronologie de leur parution. Le premier chapitre est consacré aux thèses qui présentent le nazisme comme une réaction à la modernité. Le deuxième chapitre porte sur les interprétations qui voient dans le nazisme comme le produit ou l'aboutissement de la modernité. Enfin, le troisième chapitre, que l'on peut concevoir comme une synthèse des deux premières approches, s'intéressera aux positions mitoyennes, qui dépassent les analyses unidimensionnelles et qui s'attachent à comprendre les paradoxes qui traversent l'idéologie et la pratique du national-socialisme.

## CHAPITRE I

### LE NAZISME COMME RÉACTION À LA MODERNITÉ

#### Introduction

Le présent chapitre porte sur les thèses qui présentent le nazisme comme une révolte culturelle et politique contre la modernité. Comme le souligne le sociologue Randall Collins, le caractère antimoderne de la culture et des institutions allemandes a longtemps fait consensus dans les sciences sociales. L'image autoritaire, militariste et antidémocratique de l'Allemagne fait office de lieu commun et trouve généralement son explication dans sa modernisation tardive, rapide et forcée<sup>55</sup>. Le nazisme, dans cette optique, est le produit de l'adaptation imparfaite de la société allemande à la modernité. Son succès tient, dans les mots du philosophe Ernst Bloch, à la « non-contemporanéité » (*Ungleichzeitigkeit*) de l'Allemagne, où coexistent une modernisation rapide et un univers culturel et institutionnel prémoderne<sup>56</sup>.

Une première partie du chapitre sera consacrée à l'analyse du national-socialisme du sociologue structuro-fonctionnaliste américain Talcott Parsons, aux théories de la modernisation et à la thèse du *Sonderweg* allemand, qui ont en commun d'appréhender le nazisme comme le résultat d'un processus de développement manqué se traduisant par un rejet global de la modernité. Dans une seconde partie, un détour par l'histoire des idées nous amènera à interroger le contexte intellectuel et idéologique antimoderniste qui a préparé le terrain à la montée du nazisme. Enfin, nous examinerons la contribution au débat du sociologue Norbert Elias, qui interprète

---

<sup>55</sup> Randall Collins, 1995, «German-Bashing and the Theory of Democratic Modernization», *Zeitschrift für Soziologie*, vol. 24, no. 1, p. 3.

<sup>56</sup> Ernst Bloch, 1978 [1935], *Héritage de ce temps*, Paris : Payot.

le nazisme non pas tant comme une réaction à la modernité mais comme un effondrement du processus civilisateur, une « régression » vers la « barbarie ».

### 1.1 Rationalisation et anomie : Talcott Parsons

Le sociologue américain Talcott Parsons (1902-1979) écrit sur le fascisme dans les années 1930-40<sup>57</sup>. Ayant fait ses études de doctorat en Allemagne, où il s'est familiarisé avec l'œuvre de Max Weber, qu'il introduira aux États-Unis, il est troublé par la montée du nazisme. Il veut comprendre comment ce dernier a pu trouver un terrain favorable dans la société allemande et cherche à expliquer, de façon plus générale, la montée des mouvements fascistes en Europe<sup>58</sup>. Ses écrits sur le national-socialisme sont marqués par des emprunts et des échanges avec d'autres théoriciens qui lui sont contemporains<sup>59</sup>. Sa prise de position, cependant, n'est pas uniquement académique. Intellectuel engagé, Parsons milite en faveur de l'intervention américaine dans la Seconde Guerre mondiale et participe activement à l'effort de guerre contre le fascisme ainsi qu'aux plans de reconstruction et de démocratisation de l'Allemagne après la guerre<sup>60</sup>. Souvent critiquée pour son incapacité à rendre compte du conflit et du changement social, son caractère anhistorique et son très haut

---

<sup>57</sup> Parsons a publié une dizaine d'articles sur le national-socialisme. Il a par ailleurs rédigé de nombreux discours, conférences, émissions de radio et mémos pour divers programmes et associations destinés à aider l'effort de guerre et demeurés non publiés. Uta Gerhardt (ed.), 1993, *Talcott Parsons on National Socialism*, New York : de Gruyter.

<sup>58</sup> Rocher, Guy. 1972. *Talcott Parsons et la sociologie américaine*. Paris : Les Presses Universitaires de France.

<sup>59</sup> Uta Gerhardt (ed.), 1993, *op. cit.*, p. 2.

<sup>60</sup> Voir l'introduction magistrale de Uta Gerhardt au recueil rassemblant tous les articles publiés de Parsons sur le national-socialisme. Uta Gerhardt, 1993, «Introduction : Talcott Parsons's Sociology of National Socialism» in Uta Gerhardt (ed.), 1993, *op. cit.*, pp. 1-78; Uta Gerhardt, 1996, «Talcott Parsons and the Transformation of German Society at the End of World War II», *European Sociological Review*, 12 (3), pp. 303-325.

degré d'abstraction<sup>61</sup>, la théorie structuro-fonctionnaliste parsonienne, qui conçoit le social comme étant structuré en tant que système, domine le champ de la sociologie américaine dans les années 1950. Sa conception de la modernité est traversée par une philosophie positive de l'Histoire, où différenciation sociale et complexité croissante des systèmes sociaux sont synonymes de progrès<sup>62</sup>. Nous examinerons ici les arguments des deux essais les plus importants de Parsons sur le national-socialisme, qu'il interprète comme une révolte contre le processus de modernisation et de rationalisation de la société.

### 1.1.1 Le processus de rationalisation en Allemagne

Dans « Democracy and Social Structure in Pre-Nazi Germany<sup>63</sup> », paru en 1942, Talcott Parsons cherche à expliquer pourquoi l'Allemagne, dont la structure sociale sous la République de Weimar était sous plusieurs aspects similaire à celle des autres sociétés industrialisées, a dévié de la trajectoire occidentale. Il cherche à comprendre, autrement dit, pourquoi la démocratie libérale a échoué s'y implanter.

Pour Parsons, la montée du nazisme, qu'il qualifie de mouvement révolutionnaire – révolutionnaire car visant à créer une société nouvelle – radicalement antilibéral et antidémocratique, doit être expliquée en tenant compte à la fois des particularités structurelles caractéristiques de la société allemande avant la montée du nazisme et

---

<sup>61</sup> C. Wright Mills, 1967, *L'imagination sociologique*, traduit de l'anglais par Pierre Clinquart, Paris: François Maspero.

<sup>62</sup> Danilo Martucelli, 1999, *op. cit.*, p. 105-106. Pour sa conception évolutionniste des stades de développement des sociétés, voir Talcott Parsons, 1964, «Evolutionary Universals in Society», *American Sociological Review*, vol. 29, no. 3, pp. 339-357.

<sup>63</sup> Talcott Parsons, 1964, «Democracy and Social Structure in Pre-Nazi Germany» in *Essays in Sociological Theory. Revised Edition*, New York/London: Free Press. The MacMillan Company, p. 104-123.

des processus de développement sociaux plus généraux ayant affecté les sociétés occidentales dans leur histoire récente <sup>64</sup> . Il fait référence au processus de modernisation, qui a soumis les sociétés à des changements sociaux rapides dont participent, entre autres, les développements technologiques, l'industrialisation, l'économie capitaliste, l'urbanisation et les mouvements de populations.

Souvent trop précipités pour permettre aux gens de s'y adapter avec succès, ces changements, qui fragilisaient les statuts et les rôles sociaux traditionnels, ont été à l'origine de sentiments d'insécurité et d'anxiété rendant les individus plus perméables à la propagande et à la mobilisation des affects autour de différents symboles, notamment ceux du nationalisme. Ces conséquences furent selon Parsons plus importantes en Allemagne car l'industrialisation et l'urbanisation s'y sont déroulées plus rapidement qu'ailleurs. En outre, les contrecoups de la Première Guerre mondiale y furent plus sévères et s'y conjuguèrent aux troubles politiques de la République de Weimar, à l'inflation et à la dépression économique des années 1930<sup>65</sup>.

Les effets du *processus de rationalisation*, commun à toutes les sociétés occidentales, y furent également plus déconcertants car l'Allemagne était selon Parsons traditionnellement plus conservatrice <sup>66</sup> , du fait notamment de l'héritage de l'autoritarisme prussien, du militarisme des *Junkers* et de la doctrine luthérienne. Il note en ce sens une importante réaction antirationaliste devant la sécularisation des valeurs religieuses et des normes traditionnelles. Parsons identifie le processus de rationalisation comme étant la principale source d'*anomie* dans le monde moderne. En Allemagne, l'effet inégal et différencié du processus de rationalisation sur les

---

<sup>64</sup> *Ibid.*, p. 123.

<sup>65</sup> *Ibid.*, p. 117-118.

<sup>66</sup> *Ibid.*, p. 119.

différents éléments de la structure sociale a donné lieu à une crise d'intégration se traduisant, chez les groupes sociaux dont les valeurs traditionnelles ont été le plus profondément ébranlées, en une « ...'fundamentalist' revolt against the whole tendency of rationalization in the Western world<sup>67</sup> ». Cette révolte s'est cristallisée autour de ce qui en est venu à être perçu comme des symboles de la rationalisation et de la subversion des structures sociales traditionnelles, parmi lesquels figure l'émancipation des Juifs :

One conspicuous tendency in this connection is for 'fundamentalist' sentiment to crystallize about phenomena symbolic of the extremer forms of emancipation in defining what was dangerous to society. The coincidence in Nazi ideology of the Jews, capitalism, bolshevism, anti-religious secularism, internationalism, moral laxity, and emancipation of women as a single class of things to be energetically combatted is strongly indicative of this structuring<sup>68</sup>.

En outre, Parsons identifie chez les Allemands une forte tendance au romantisme, qui se caractérise par une dissociation entre les valeurs et les idéaux des acteurs et leur situation sociale réelle. Cette insatisfaction face à la réalité, incapable de satisfaire aux buts prescrits, qui sont projetés dans un passé idéalisé ou un avenir utopique, a été mobilisée avec succès à des fins politiques par les nazis :

[...] at least one critically important aspect of the National Socialist movement lies in the fact that it constitutes a mobilization of the extremely deep-seated romantic tendencies of German society in the service of a violently aggressive political movement [...] <sup>69</sup>

---

<sup>67</sup> *Ibid.*, p. 123.

<sup>68</sup> *Ibid.*, p. 119.

<sup>69</sup> *Ibid.*, p. 123.

### 1.1.2 L'anomie comme conséquence du processus de rationalisation

Dans l'essai « Some Sociological Aspects of the Fascist Movements<sup>70</sup> », également paru en 1942, Parsons explicite le lien qu'il établit entre l'*anomie* et le processus de rationalisation de la société. Parsons définit l'anomie comme une situation où les individus ne bénéficient pas d'une intégration réussie aux institutions sociales du fait de l'absence d'un système stable de symboles et de standards clairs quant aux attentes orientant l'action, qui peuvent prendre des formes contradictoires. Le fonctionnement du système social et l'équilibre de la personnalité individuelle s'en trouvent fragilisés. La principale conséquence psychologique de l'anomie selon Parsons est l'insécurité : « The personality is not stably organized about a coherent system of values, goals, and expectations<sup>71</sup> ». L'anomie apparaît lorsque surviennent des changements si rapides et profonds dans la structure sociale qu'ils rendent caduques les définitions de la situation sanctionnées socialement précédemment admises.

Sans toutefois employer ici le terme de « modernité », le sociologue souligne que les transformations sociales et culturelles ayant suivi la Révolution industrielle se sont accompagnées d'une perte de repères normatifs due à un accroissement de la complexité des influences auxquelles est soumis l'individu ainsi qu'à la multiplication des alternatives d'action auxquelles il est confronté. Ceci rendrait compte selon Parsons de l'appel des mouvements fascistes, qui, avec leur « esprit de

---

<sup>70</sup> Talcott Parsons, 1964, «Some Sociological Aspects of the Fascist Movements» in *Essays in Sociological Theory. Revised Edition, op. cit.*, pp. 124-141.

<sup>71</sup> *Ibid.*, p. 126.

corps », fournissent une échappatoire aux indéterminations de la vie moderne, mais pas des formes réelles historiquement prises par ces mouvements<sup>72</sup>.

Pour comprendre ces dernières, il faut s'attarder aux conséquences nationales du processus de rationalisation, qui recoupe plusieurs types de transformations sociales. Le développement de la science et des technologies et l'essor de l'économie de marché, entre autres, ont profondément ébranlé les conceptions traditionnelles du monde et les conditions de vie des populations. La rapidité de ce processus en Allemagne n'a pas permis à certaines couches de la société de s'y ajuster adéquatement. Parsons note en effet l'incidence inégale du processus de rationalisation sur les différents groupes sociaux. Cette intégration structurelle imparfaite s'avère une importante source de conflits et d'antagonismes entre les couches sociales les plus modernisées, d'une part, et les plus traditionnelles, d'autre part<sup>73</sup>. Le décalage entre la persistance de systèmes de valeurs traditionnels et les développements institutionnels modernes entraînerait, chez les couches sociales sentant leur mode de vie menacé par les développements sociaux modernes, une réaction de type « fondamentaliste » : elles chercheraient à préserver les valeurs anciennes contre les effets déstructurants de la rationalisation<sup>74</sup>. En outre, Parsons note que le nationalisme s'est développé de façon concomitante au processus de rationalisation, canalisant le ressentiment populaire et les dispositions traditionalistes. Par ailleurs, c'est dans le but de préserver leurs intérêts que les élites traditionnelles et capitalistes ont pactisé avec le fascisme.

---

<sup>72</sup> *Ibid.*, p. 129.

<sup>73</sup> *Ibid.*, p. 136.

<sup>74</sup> *Ibid.*, p. 137.

### 1.1.3 Anomie et atomisation sociale

L'analyse que fait Parsons du nazisme comme réaction fondamentaliste contre l'anomie entraînée par la modernisation a le mérite d'articuler des facteurs structurels et psychologiques. Les conséquences psychologiques du processus de rationalisation décrites par Parsons s'accordent, du moins en partie, avec l'analyse d'Erich Fromm. Le psychanalyste d'origine juive allemande exilé aux États-Unis, qui écrit *Escape from Freedom*<sup>75</sup> à la même époque où Parsons publie ses essais sur le fascisme, interprète le nazisme comme une réaction aux angoisses suscitées par la modernité, qu'il identifie à une rationalisation et une individualisation accrues. Le capitalisme, selon Fromm, a détruit les liens de solidarité traditionnels et atomisé la société. L'individu, isolé et terrassé par un sentiment d'impuissance, cherchera alors à recouvrer un sentiment d'appartenance en s'identifiant à un mouvement autoritaire. On retrouve une interprétation similaire chez Hannah Arendt : l'idéologie totalitaire a pu s'imposer chez une « masse d'individus atomisés ». Les composantes de cette masse apolitique en croissance constante – chômeurs, petits propriétaires expropriés, anciennes classes moyennes et supérieures -, coupées de leurs traditionnels points d'ancrage, déroutées et désillusionnées par la défaite militaire de 1918, étaient liées par une solidarité négative se dirigeant contre « le statut quo et les puissances établies<sup>76</sup> » et avaient besoin de cohérence dans un monde en dissolution qui semblait avoir perdu tout son sens<sup>77</sup>.

---

<sup>75</sup> Erich Fromm, 1994 [1941], *op. cit.*

<sup>76</sup> Hannah Arendt, 2002 [1951], *op. cit.*, p. 623.

<sup>77</sup> *Ibid.*, p. 671.

### 1.1.4 L'héritage parsonien

Quelle conception de la modernité se dégage de l'analyse de Parsons? Comment analyse-t-il la relation entre nazisme et modernité? La modernité s'identifie dans son analyse au processus de rationalisation. La montée du nazisme, chez Parsons, s'explique par la conjugaison entre les structures sociales de l'Allemagne pré-nazie et le processus de rationalisation en Occident. Le nazisme est le produit d'une réaction fondamentaliste au processus de rationalisation, qui est source d'anomie et d'atomisation sociale. La réaction fondamentaliste au processus de rationalisation ne peut être comprise qu'à la lumière des particularités structurelles de l'Allemagne pré-nazie, qui la distinguaient des autres pays occidentaux.

Si, comme le rappellent Baum et Lechner, les particularités structurelles de l'Allemagne pré-nazie identifiées par Parsons ne sont pas des idées nouvelles ou particulièrement originales<sup>78</sup>, le thème d'un décalage entre les développements institutionnels modernes et les structures sociales et les systèmes de valeurs traditionnels connaîtra néanmoins une importante postérité. Pour les sociologues associés à la théorie de la modernisation, qui ont cherché à comprendre dans les années 1950 et 1960 pourquoi la démocratie libérale – phase ultime d'une téléologie du développement<sup>79</sup> – ne s'est pas implantée en Allemagne, la montée du nazisme s'expliquerait par la survivance en Allemagne de couches sociales précapitalistes, pré-bourgeoises ou préindustrielles<sup>80</sup>. Nous nous pencherons dans la prochaine

---

<sup>78</sup> R.C. Baum et F. J. Lechner, 1981, «National-Socialism: Toward an Action-Theoretical Interpretation», *Sociological Inquiry*, vol. 51, no. 3-4, p. 287.

<sup>79</sup> Peter Wagner, 2012, *Modernity. Understanding the Present*. Cambridge: Polity Press.

<sup>80</sup> Ralf Dahrendorf, 1969, *Society and Democracy in Germany*, Anchor Books; Barrington Moore Jr, 1966, *Social Origins of Dictatorship and Democracy: Lord and Peasant in the Making of the Modern World*, Boston: Beacon Press.

section sur le modèle théorique de la modernisation et sur la manière dont il a été appliqué à la compréhension du fascisme.

## 1.2 La théorie de la modernisation

Le concept de « modernisation » est né dans les années 1950<sup>81</sup>. Issu des sciences sociales américaines, et plus particulièrement de la sociologie fonctionnaliste du développement, il désigne le processus de transition, amorcé en Europe occidentale avec la Révolution industrielle, des sociétés dites « traditionnelles » aux sociétés dites « modernes »<sup>82</sup>. Pensé comme alternative aux théories marxistes du développement capitaliste<sup>83</sup>, il englobe tant le développement socio-économique que les transformations politiques et culturelles découlant de l'industrialisation. Étroitement liées à l'idée de rationalisation, ses principales caractéristiques, qui sont fonctionnellement inter-reliées et se renforcent les unes les autres, sont généralement désignées comme étant : l'accroissement de la différenciation sociale, de la division du travail et de la mobilité sociale; le développement des forces productives et de l'économie capitaliste; la centralisation et la démocratisation des institutions politiques; la sécularisation et la rationalisation des valeurs et des normes; l'individualisme et l'influence grandissante de la pensée scientifique. Démocratie, économie capitaliste et sécularisation des systèmes de croyances sont considérées comme étant étroitement liées et les valeurs traditionnelles sont conçues comme étant

---

<sup>81</sup> Jürgen Habermas, 1988 [1985], *Le discours philosophique de la modernité. Douze conférences*, Traduit de l'allemand par Christian Bouchindhomme et Rainer Rochlitz, Paris : Gallimard, p. 2.

<sup>82</sup> Ian Kershaw, 1997, *op. cit.*, p. 255.

<sup>83</sup> Mark Roseman, 1996, «National Socialism and Modernisation» in Richard Bessel (dir.), *Fascist Italy and Nazi Germany: Comparisons and Contrasts*, Cambridge University Press, p. 199.

des obstacles au développement. La théorie de la modernisation se focalise sur le succès et la stabilité des démocraties libérales capitalistes et reste relativement muette sur les conflits de classes<sup>84</sup>. Prétendant fournir un « modèle général des processus d'évolution sociale<sup>85</sup> », elle comporte une « référence, explicite ou implicite, à un "modèle idéal" inspiré des démocraties libérales occidentales<sup>86</sup> ». Critiquée pour son ethnocentrisme, elle est ancrée dans un modèle diffusionniste selon lequel les schémas culturels de la modernité occidentale sont destinés à s'étendre aux sociétés non occidentales, à se mondialiser<sup>87</sup>.

Dans un article qui a fait date, l'historien américain Henry Ashby Turner faisait le point sur les apports de la théorie de la modernisation à la compréhension du fascisme comme concept générique<sup>88</sup>. Rejetant la définition marxiste du fascisme comme instrument du capitalisme monopoliste<sup>89</sup>, il considérait néanmoins comme essentielle

---

<sup>84</sup> *Ibid.*; Ian Kershaw, 1996, *op. cit.*, p. 255.

<sup>85</sup> Jürgen Habermas, 1988, *op. cit.*, p. 3.

<sup>86</sup> Ian Kershaw, *op. cit.*, p. 255.

<sup>87</sup> Mark Roseman, 1996, *op. cit.*, p. 203; J. Michael Armer et John Katsillis, 2000, «Modernization theory» in *Macmillan Encyclopedia of Sociology. Second Edition*, New York : Macmillan Reference, pp. 1883-1888.

<sup>88</sup> Henry A. Turner, Jr., 1972, «Fascism and Modernization», *World Politics*, vol. 24, no 4, pp. 547-564.

<sup>89</sup> Le Komintern, dès les années 1920, définit le nazisme comme une «forme de fascisme née d'un capitalisme en crise» (Ian Kershaw, 1997, *op. cit.*, p. 54). Le rapport Dimitrov, adopté par le VII<sup>e</sup> congrès du Komintern en 1935, propose une définition officielle caractérisant le fascisme comme « la dictature terroriste ouverte des éléments les plus réactionnaires, les plus chauvins et les plus impérialistes du capital financier » (cité dans *Ibid.*, p. 44). Dans cette perspective, les dirigeants fascistes seraient instrumentalisés par la bourgeoisie et le grand capital pour préserver leurs intérêts, notamment par la répression de la classe ouvrière, l'expansionnisme et la guerre. Le fascisme est alors appréhendé comme le «stade ultime de la domination bourgeoise capitaliste» (*Ibid.*, p. 65). La théorie marxiste du fascisme, nuancée à l'Ouest par des approches non-orthodoxes, a dominé l'analyse du

la prise en compte des facteurs socio-économiques dans l'explication du succès obtenu par les mouvements politiques fascistes en Allemagne et en Italie. Définissant la modernisation comme un ensemble de changements profonds et rapides sous-tendant le développement de l'histoire récente et comprenant des processus d'industrialisation, d'urbanisation, de sécularisation et de rationalisation<sup>90</sup>, il expliquait le succès du fascisme par une « crise de la culture populaire » (*crisis of popular culture*)<sup>91</sup> provoquée par la modernisation à la fin du XIX<sup>e</sup> et au début du XX<sup>e</sup> siècles. L'urbanisation et la sécularisation, entre autres, auraient arraché les individus aux cadres familiers et rassurants de la société agraire traditionnelle pour les plonger, sans repères, dans l'univers anémique et menaçant des grandes villes industrielles.

Le caractère tardif, rapide et inégal du processus de modernisation en Allemagne aurait pavé la voie à une forme extrême d'anti-modernisme particulièrement séduisante pour les perdants de la modernisation<sup>92</sup>. Le nazisme, que Turner qualifie d'« anti-modernisme utopique<sup>93</sup> », devrait ainsi son succès politique à sa capacité à canaliser le ressentiment et l'hostilité populaires envers le monde moderne, accentués par le traumatisme de la Première Guerre mondiale. Il ne faut pas selon Turner voir un paradoxe dans la coexistence entre une idéologie national-socialiste au regard essentiellement tourné vers le passé, fustigeant une société industrielle incompatible avec la culture *völkisch* et le recours à la technique moderne par le régime nazi :

---

national-socialisme en Union soviétique et en RDA jusqu'à la chute du bloc de l'Est. Ian Kershaw, 1997, op. cit., p. 44-65.

<sup>90</sup> Henry A. Turner, *loc. cit.*, p. 548.

<sup>91</sup> *Ibid.*, p. 554

<sup>92</sup> *Ibid.*, p. 559.

<sup>93</sup> *Ibid.* 550.

l'industrie et la technique modernes n'auraient été mobilisés que comme moyens en vue d'atteindre des objectifs réactionnaires. Ainsi, la conquête à l'Est du *Lebensraum*, de l'espace vital, l'un des principaux objectifs de guerre de Hitler, n'aurait eu d'autre fin que de libérer l'Allemagne de sa dépendance à l'industrie en favorisant son autarcie <sup>94</sup>. La thèse de Turner constitue un condensé des arguments traditionnellement mobilisés pour souligner le caractère antimoderne du nazisme. Comme le souligne Jeffrey Herf,

Such theories assume that fascism interrupted a fundamental evolutionary development of modern society from tradition to modernity, myth to rationality, religion to disenchantment, and ideological to technocratic legitimation, and that this interruption was due to the peculiarities of Germany's modern social and economic history. <sup>95</sup>

Ces points communs aux théories de la modernisation, qui mettent l'accent sur un processus de développement manqué en Allemagne, renvoient ultimement à l'idée d'un *Sonderweg* allemand.

### 1.3 Une «voie spéciale» : le *Sonderweg* allemand

#### 1.3.1 La thèse du *Sonderweg*

Le concept de *Sonderweg*, développé par les historiens allemands formés à la tradition historiciste à la suite de la Seconde Guerre mondiale<sup>96</sup>, réfère à l'idée selon

---

<sup>94</sup> *Ibid.* 553.

<sup>95</sup> Jeffrey Herf, 1981, «Reactionary Modernism: Some Ideological Aspects of the Primacy of Politics in the Third Reich», *Theory and Society*, vol. 10, no. 6, p. 187.

<sup>96</sup> Jean Solchany, 1992, «Le nazisme: déviance allemande ou mal de la modernité? La réflexion des historiens dans l'Allemagne des années zéro (1945-1949)», *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, no 34, pp. 145-156; Anson Rabinbach, 2003, « "The Abyss that opened up before us": Thinking about

laquelle l'histoire et la culture allemandes, sur la longue durée, auraient quelque chose de particulier qui les distingue de celles des autres pays d'Europe occidentale. Il est le fruit d'une réinterprétation négative de l'histoire allemande, qui en fait ni plus ni moins, dans ses versions les plus extrêmes<sup>97</sup>, qu'un long prélude au Troisième Reich. Version négative de la notion de *Deutscher Weg* (voie allemande), qui servait au XIX<sup>e</sup> siècle des desseins nationalistes et traduisait la « supériorité » culturelle d'un Empire allemand ayant échappé aux révolutions démocratiques<sup>98</sup>, la thèse du *Sonderweg*, après 1945, exprime l'idée d'un « retard » propre à l'Allemagne. Sans que cela soit pour autant considéré comme un développement inéluctable, l'Allemagne aurait suivi une « voie spéciale » ou un « chemin particulier » vers la modernité qui l'aurait rendue plus encline à devenir un État fasciste ou totalitaire ou qui aurait rendu les Allemands plus susceptibles d'adhérer au national-socialisme. N'étant pas le propre d'une école de pensée unique, la thèse du *Sonderweg* fait du nazisme l'aboutissement de tendances idéologiques profondément ancrées dans la tradition culturelle allemande et met en cause les particularités de son histoire sociale et politique.

---

Auschwitz and Modernity» dans Moishe Postone et Eric Santner (ed.), *Catastrophe and Meaning: The Holocaust and the Twentieth Century*, Chicago : University of Chicago Press, pp. 51-66.

<sup>97</sup> Voir, notamment, William M. McGovern, 1995 [1941] *From Luther to Hitler. The History of Fascist-Nazi Political Philosophy*, New York: AMS Press; Daniel J. Goldhagen, dans un ouvrage controversé, soutient qu'un antisémitisme exterminationniste était largement répandu en Allemagne avant même la montée du nazisme et que l'ensemble de la population fut complice du génocide. Il fait de la Solution finale l'aboutissement de tendances idéologiques profondément ancrées dans la tradition culturelle allemande qui auraient rendu l'idée d'un génocide juif socialement acceptable bien avant l'entrée en scène d'Adolf Hitler et de la propagande nazie. Daniel J. Goldhagen, 1996, *Hitler's Willing Executioners. Ordinary Germans and the Holocaust*, New York: Alfred A. Knopf.

<sup>98</sup> Ceci renvoie à l'antithèse Kultur/Zivilisation, qui exprimait le sentiment de supériorité de la culture allemande sur la civilisation française.

Selon une variante de cette thèse, défendue entre autres par des historiens comme Hans-Ulrich Wehler<sup>99</sup> et Jürgen Kocka de l'école de Bielefeld, la persistance de forces sociales traditionnelles, prémodernes ou pré-industrielles explique l'échec de l'Allemagne à développer des institutions libérales et démocratiques au XIX<sup>e</sup> siècle. Cette idée fut déjà exprimée en 1915 par le sociologue américain Thorstein Veblen, pour qui l'Allemagne, de par son industrialisation tardive et son système politique « archaïque », accusait un « retard » par rapport à l'Angleterre<sup>100</sup>.

En vogue dans les années 1960, cette interprétation met l'accent sur l'inadaptation de l'Allemagne au monde moderne, qui résulte d'un manque de synchronicité entre le développement économique et celui des structures sociales et des institutions politiques<sup>101</sup>. Parmi les facteurs fréquemment mis de l'avant dans ce type d'explication, on retrouve une unification nationale<sup>102</sup>, une modernisation politique et une industrialisation tardives, rapides et forcées en Allemagne ainsi que l'absence d'une révolution bourgeoise correspondante comme celle que les théories libérales et marxistes attribuent à l'Angleterre et à la France<sup>103</sup>. La présence d'un État fort réformant la société « par en-haut » aurait forcé la bourgeoisie au compromis avec les élites féodales<sup>104</sup>. L'influence persistante de celles-ci, et notamment des *Junkers*,

---

<sup>99</sup> Hans-Ulrich Wehler, 1985, *The German Empire 1871-1918*, Oxford: Berg Publishers.

<sup>100</sup> Thorstein Veblen, 1990 [1915], *Imperial Germany and the Industrial Revolution*, Livingston: Transaction Publishers.

<sup>101</sup> David Blackbourn et Geoff Eley, 1984, *The Peculiarities of German History: Bourgeois Society and Politics in Nineteenth-century Germany*, Oxford: Oxford University Press, p. 6-7.

<sup>102</sup> L'Empire allemand fut morcelé jusqu'à l'unification en 1871 sous l'égide de la Prusse de Bismarck.

<sup>103</sup> Geoff Eley, 1983, «What Produces Fascism? Pre-Industrial Traditions or a Crisis of a Capitalist State? », *Politics and Society*, vol. 12, no 3, pp. 53-82.

<sup>104</sup> David Blackbourn et Geoff Eley, 1984, *op. cit.*, p. 7.

l'aristocratie terrienne prussienne, permettrait de rendre compte des tendances autoritaires et antidémocratiques de l'Allemagne. L'analyse de Barrington Moore, Jr., dans *The Social Origins of Dictatorship and Democracy* (1966), s'appuie sur les mêmes prémisses et considère ainsi le fascisme comme le produit d'une « modernisation conservatrice » ou d'une « révolution par le haut »: l'industrialisation capitaliste ne se serait pas accompagnée d'une révolution bourgeoise et démocratique comme dans le cas de la Révolution française ou de la Guerre civile américaine, mais se serait accomplie sous la férule d'une élite soucieuse de préserver les structures sociales traditionnelles<sup>105</sup>.

La thèse du *Sonderweg* a longtemps été en Allemagne l'interprétation dominante des origines du nazisme et a joué un rôle non négligeable, comme le rappelle Hans Joas, dans les discours de légitimation de la République fédérale:

This view influenced large parts of liberal and leftist historiography in Germany and became one of the cornerstones of self-understanding for those intellectuals who emphasized the Westernization of West Germany after 1945 as the ultimate break with an age-old negative tradition<sup>106</sup>.

La prise de distance avec le national-socialisme, la démocratisation et le processus d'édification de la nation (*nation-building*), en Allemagne de l'Ouest, passait ainsi par la réinterprétation – et le discrédit – de l'histoire allemande à la lumière des événements de 1933-45. L'acceptation du modèle de la modernisation alors hégémonique faisait partie intégrante de ce travail idéologique.

---

<sup>105</sup> Barrington Moore, Jr., 1966, *Social Origins of Dictatorship and Democracy: Lord and Peasant in the Making of the Modern World*, Boston: Beacon Press, p. 438.

<sup>106</sup> Hans Joas, 1998, «Bauman in Germany: Modern Violence and the Problems of German Self-Understanding», *Theory, Culture & Society*, vol. 15, no. 1, p. 48.

### 1.3.2 Critiques du Sonderweg

L'une des principales critiques de la thèse du *Sonderweg*, mise de l'avant notamment par Geoff Eley et David Blackbourn, vise à remettre en question ses présupposés normatifs. Elle postulerait l'existence d'un type de développement « normal » suivi par les sociétés modernes occidentales, qui possèdent pourtant chacune leurs propres particularités, et réduirait par le fait même la trajectoire de l'Allemagne à un cas déviant ou pathologique<sup>107</sup>. Qui plus est, les tenants de cette thèse exagèreraient les différences entre l'Allemagne et les pays de l'Ouest et sous-estimeraient le degré de modernisation de l'Allemagne avant la Première Guerre mondiale<sup>108</sup>.

Ainsi, le sociologue wébérien Randall Collins, remettant en question le modèle unidimensionnel de la modernisation (qui n'est pas un bloc homogène), en distingue quatre dimensions (quatre processus de changements institutionnels distincts et différenciés dans le temps et l'espace) – la bureaucratiation, la sécularisation, l'industrialisation capitaliste et la démocratisation – et démontre que l'Allemagne était du moins aussi avancée que l'Angleterre, les États-Unis ou la France, si ce n'est à l'avant-garde dans plusieurs de ces domaines<sup>109</sup>. Non seulement l'Allemagne fut-elle à l'avant-garde des mouvements modernistes sur les plans culturel et

---

<sup>107</sup> David Blackbourn et Geoff Eley, 1984, *op. cit.*; Jürgen Kocka, 1988, «German History Before Hitler: The Debate about the German *Sonderweg*», *Journal of Contemporary History*, vol. 23, no 1, pp. 3-16.

<sup>108</sup> Randall Collins, 1995, *loc. cit.*; Aristotle A. Kallis, 2003, *The Fascism Reader*, London: Routledge, p. 2.

<sup>109</sup> Randall Collins, 1995, *loc. cit.*

artistique<sup>110</sup>, mais aussi fut-elle selon Collins moins « arriérée » (*backwards*) qu'on ne le croit généralement sur le plan politique.

Son analyse comparative, qui tient compte de la longue durée, indique que la Prusse fut le premier État véritablement bureaucratique et la première société relativement sécularisée. La bureaucratie rationnelle-légale, « forme spécifiquement moderne de l'administration<sup>111</sup> » d'après l'idéal-type wébérien, qui comprend la séparation des charges publiques et de la personne privée, s'est développée selon Collins sur une longue période dans différentes parties de l'Europe. La Prusse fut cependant pionnière dans le développement d'une hiérarchie administrative, de procédures formelles d'examen et dans l'exigence d'une formation universitaire spécialisée pour accéder à la fonction publique<sup>112</sup>. La soustraction des universités au contrôle de l'Église fut également accomplie pour la première fois en Allemagne, ouvrant la voie à la recherche indépendante dans les sciences et les humanités, fer de lance de la modernité culturelle : « The German universities were the principal organizational basis for secularization, and cultural modernization elsewhere followed the importation or imitation of the German university reforms<sup>113</sup> ». En ce qui a trait à l'industrialisation capitaliste, Collins replace la mécanisation et l'intensification de la production dans l'histoire longue de la croissance de l'économie de marché et soutient que celle-ci a avancé au même rythme en Allemagne que dans les autres sociétés européennes, l'Angleterre n'ayant été en avance que sur une courte

---

<sup>110</sup> Les figures de Marx, Nietzsche et Freud sont citées comme exemples du modernisme culturel qui florissait dans l'aire culturelle germanique. *Ibid.*, p. 4.

<sup>111</sup> Max Weber, 1995 [1971], *Économie et société I. Les catégories de la sociologie*, Paris : Plon/Pocket, p. 290.

<sup>112</sup> Randall Collins, 1995, *loc. cit.*, p. 7.

<sup>113</sup> *Ibid.*, p. 12.

période <sup>114</sup>. Enfin, Collins remet en question les interprétations voulant que l'Allemagne n'ait pas, à la différence de ses voisins, connu de révolution bourgeoise ou démocratique « par le bas » (*from below*) : la Réforme et les soulèvements de 1848 et de 1918-19 fournissent des contre-exemples. De plus, rien n'indique selon Collins que les révolutions aboutissent nécessairement à une plus grande démocratisation, dont le rythme n'a pas varié considérablement d'un pays à l'autre. Distinguant deux dimensions de la démocratisation, soit le partage collégial des pouvoirs et la proportion de la population ayant le droit de vote, il soutient qu'aucun État ne fut véritablement démocratique avant le XX<sup>e</sup> siècle et que la démocratisation limitée de l'Allemagne ne détonait pas particulièrement avec celle de ses voisins.

En dernière analyse, l'image de l'Allemagne comme société conservatrice et antimoderne, si elle n'est pas avérée par les faits, tient essentiellement selon Collins à des causes géopolitiques, soit le renversement des alliances ayant mené à la Première Guerre mondiale et la défaite allemande, qui a pavé la voie à la montée du nazisme :

Allied propaganda during warfare created the popular image of Germans as medieval barbarians and Prussian power-lackeys. [...] Full-scale democracy during the Weimar republic did not last long enough to dampen the wartime anti-German image. The rise of the Nazi regime, and the ideological mobilization that went along with WWI, tarred all German institutions and culture with the same brush. Since 1940 most academic scholarship in Germany has been written in Hitler's shadow, raking through previous German history and seeing everything possible as a foreshadowing of the holocaust to come. Such post hoc explanation, in the absence of systemic comparison or generalizable theory, has been of little value. If Germany, by and large, has followed the same paths of institutional development as the other major western societies, the roots of the Nazis must be sought in a more uncomfortable place: in conditions common to us all<sup>115</sup>.

---

<sup>114</sup> *Ibid.*, p. 15.

<sup>115</sup> *Ibid.*, p. 17.

Comme le suggère Collins, la représentation du nazisme comme phénomène antimoderne a occupé une fonction politique importante. Il est permis de penser que le succès de l'approche classique de la modernisation et de la thèse du *Sonderweg* tient beaucoup à l'hégémonie américaine d'après-guerre et au contexte de la Guerre froide, où dominait une volonté de réaffirmation de l'idéologie libérale. La République Fédérale d'Allemagne, soucieuse de s'intégrer au concert des nations occidentales après la Seconde Guerre mondiale, s'engageait alors dans un processus d'expiation du passé nazi, qui avait tout intérêt à être considéré comme « a 'regressive interlude' in an otherwise redemptive tale of modernism triumphant<sup>116</sup> ».

Les explications sociologiques dominantes du nazisme des années 1950 et 1960 appellent donc à être nuancées, mais un ressentiment envers la modernité était bel et bien présent en Allemagne au XIX<sup>e</sup> et au début du XX<sup>e</sup> siècle. Dans la prochaine section, nous nous éloignerons des analyses structurelles et tournerons notre regard vers le contexte culturel et intellectuel hostile à la modernité qui prévalait avant 1933.

#### 1.4 *Zeitgeist* : excursus en histoire des idées

Des travaux importants en histoire des idées sur les origines intellectuelles et idéologiques du nazisme ont accredité la thèse selon laquelle ce dernier procéderait d'une réaction à la modernité<sup>117</sup>. Ces travaux ont mis en évidence un mécontentement envers la modernité profondément ancré dans la tradition culturelle allemande. Ce

---

<sup>116</sup> Paul Betts, 2002, «The New Fascination with Fascism: the Case of Nazi Modernism», *Journal of Contemporary History*, vol. 37, no. 4, p. 541.

<sup>117</sup> George L. Mosse, 2006, *op. cit.*; Zeev Sternhell, 2010, *op. cit.*; Fritz Stern, 1974, *The Politics of Cultural Despair: A Study in the Rise of the Germanic Ideology*, Berkeley: University of California Press.

mécontentement se traduit dans un pessimisme culturel qui s'articule autour du thème de la « décadence » et qui culminera dans la Révolution conservatrice sous la République de Weimar<sup>118</sup>.

Précisons d'emblée que le « pessimisme culturel » (*Kulturpessimismus*) est une tendance intellectuelle qui ne se limite pas aux milieux conservateurs dans l'Allemagne pré-hitlérienne. Nullement étrangère aux préoccupations d'un Max Weber ou d'un Walter Benjamin, comme le souligne Michael Löwy, elle traversait tant la gauche que la droite et était particulièrement répandue au sein du mandarinat universitaire allemand. D'inspiration romantique, elle se caractérise par une hostilité marquée à « l'avènement rapide et brutal de la civilisation industrielle capitaliste en Allemagne à fin du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>119</sup> ». C'est l'opposition classique entre *Kultur* et *Zivilisation* qui résume le mieux ce *Zeitgeist*, cet « esprit du temps » : elle exprime un conflit perçu entre les valeurs spirituelles germaniques et le matérialisme bourgeois<sup>120</sup>.

#### 1.4.1 Anti-Lumières et idéologie völkisch

L'historien des mentalités George L. Mosse (1918-1999), dans sa célèbre étude sur *Les racines intellectuelles du Troisième Reich* (parue en 1964), interprète l'idéologie

---

<sup>118</sup> Louis Dupeux (dir.), 1992, *La révolution conservatrice dans l'Allemagne de Weimar*, Paris : Éditions Kimé.

<sup>119</sup> Michael Löwy, 2013, *La cage d'acier. Max Weber et le marxisme wébérien*, Paris : Éditions Stock, p. 49-52.

<sup>120</sup> Paradoxalement, c'est la bourgeoisie allemande, rejetant les idéaux de l'aristocratie, qui fut à l'origine de la critique de la notion de civilisation et qui lui opposa une conception particulariste de la culture. C.f. Norbert Elias, 2002, *La civilisation des mœurs*, Paris : Calmann-Lévy/Pocket.

nationale-socialiste comme une radicalisation de l'idéologie *völkisch*, une pensée néo-romantique, nationaliste, raciale et antimoderne<sup>121</sup>. Bien que le national-socialisme ne constitue pas une « rupture totale avec le passé allemand » et que l'idéologie nazie fut préfigurée par des courants intellectuels du XIX<sup>e</sup> siècle, la radicalisation de l'idéologie *völkisch*, l'orientation prise par l'antisémitisme allemand et la montée du nazisme n'avaient pour lui rien d'inéluctable<sup>122</sup>. La pensée *völkisch* est un courant intellectuel qui devient déterminant seulement après Première Guerre mondiale et qui trouve les conditions propices à sa dissémination dans le contexte politique de la République de Weimar. Cependant, comme le souligne Enzo Traverso, il n'y a pas de réelle rupture chez Mosse avec la théorie classique du *Sonderweg* dans la mesure où son interprétation du nazisme n'est pas

qualitativement distincte du diagnostic apparu au lendemain de la guerre, lorsqu'on commença à interpréter le chemin du Reich wilhelmien vers la modernité comme un éloignement par rapport à un prétendu modèle occidental incarné par la Révolution française et le libéralisme britannique<sup>123</sup>.

Pour Mosse, « le rejet de la modernité était caractéristique de la pensée *völkisch*<sup>124</sup> ». Exacerbant le rejet du rationalisme des Lumières issu de la vague romantique, le mouvement *völkisch* se pensait en réaction au processus rapide d'industrialisation qui secouait l'Europe du XIX<sup>e</sup> siècle et qui se conjugait à l'insatisfaction résultant de l'unification tardive de l'Allemagne : « Ces deux évolutions s'effectuèrent en un temps remarquablement court et le changement de perspective qu'elles réalisèrent fut en conséquence plus important qu'il ne l'aurait été si le rythme du changement avait

---

<sup>121</sup> George L. Mosse, 2006 [1964], *op. cit.*

<sup>122</sup> *Ibid.*, : 30-31.

<sup>123</sup> Enzo Traverso, 2012, *L'histoire comme champ de bataille. Interpréter les violences du XXe siècle*, Paris : La Découverte. p. 105.

<sup>124</sup> George L. Mosse, 2006, *op. cit.*, p. 34.

été plus lent <sup>125</sup> ». Idéalisant un passé mythique, l'idéologie *völkisch* se caractérise par une quête d'unité nationale, d'authenticité et d'« enracinement » dans un sol et une communauté. Elle exalte la campagne et la communion avec la nature et rejette la vie urbaine, associée au matérialisme et à la rationalité froide, mécanique et sans âme de la civilisation industrielle capitaliste <sup>126</sup>. Pour l'historien israélien Zeev Sternhell également, le fascisme se comprend comme une réaction au projet des Lumières, qui aspiraient à la transformation rationnelle de la vie politique et sociale : « l'attrait du fascisme a résidé surtout dans le fait que cette idéologie de rupture n'a jamais été que le noyau dur d'un phénomène plus large : la révolte contre la modernité issue des Lumières <sup>127</sup> ».

#### 1.4.2 La Révolution conservatrice

Le pessimisme culturel qui accompagnait l'industrialisation s'est mué en Révolution conservatrice, qui deviendra l'idéologie dominante sous la République de Weimar <sup>128</sup>. Fritz Stern, qui analyse la pensée et l'influence des intellectuels conservateurs Paul de Lagarde, Julius Langbehn et Moeller van den Bruck, définit la Révolution conservatrice comme une attaque idéologique contre la modernité, contre le complexe d'idées et d'institutions qui caractérise la civilisation libérale, séculière et

---

<sup>125</sup> *Ibid.*, p. 42.

<sup>126</sup> *Ibid.*, p. 55-80.

<sup>127</sup> Zeev Sternhell, 1994, *L'éternel retour. Contre la démocratie, l'idéologie de la décadence*, Paris : Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, p. 33.

<sup>128</sup> Louis Dupeux, 1992, *op. cit.*

industrielle <sup>129</sup>. Il s'agit d'une idéologie nationaliste de droite qui exploite politiquement le ressentiment psychologique des masses. Ces intellectuels prennent pour cible le libéralisme, tenu pour responsable de la dissolution de l'unité nationale. Ils en appellent à l'intervention d'un *Führer* charismatique qui restaurerait l'unité perdue et pourfendent le matérialisme exacerbé de la société capitaliste, la démocratie parlementaire ainsi que le rationalisme des Lumières, assimilés à un déclin moral et spirituel. La Révolution conservatrice, selon Stern, est devenue une force politique décisive en Allemagne car elle répondait à des contradictions sociales très marquées et à des craintes bien réelles: « the political life of Germany from 1870 to 1933 was marked by the very divisiveness that these men decried, and this in turn facilitated the intrusion of their sentiments into politics <sup>130</sup> ».

#### 1.4.3 Antisémitisme et antimodernisme

La figure du Juif, dans ce contexte, deviendra « la première cible de la résistance antimoderniste <sup>131</sup> ». L'antisémitisme moderne surgira en réaction aux angoisses suscitées par la modernité. Rendus suspects par leur identité diasporique et leur mobilité interétatique, les Juifs sont associés à la civilisation industrielle moderne, à la finance, au pouvoir de l'argent ainsi qu'à l'égalitarisme des Lumières. Ils symbolisent le cosmopolitisme et le « déracinement ». Perçu comme « l'incarnation [d'une] modernité abstraite et impersonnelle <sup>132</sup> », le Juif revêt, dans le contexte des

---

<sup>129</sup> Fritz Stern, 1979, *op. cit.*

<sup>130</sup> *Ibid.*, p. xxiii.

<sup>131</sup> Zygmunt Bauman, 2002, *op. cit.*, p. 89.

<sup>132</sup> Enzo Traverso, 2002, *La violence nazie. Une généalogie européenne*, Paris : La Fabrique, p. 142.

bouleversements sociaux apportés par l'urbanisation et l'industrialisation de la société allemande, les traits d'une altérité négative « contre laquelle se forge l'identité nationale <sup>133</sup> ». Alors que coïncident, dans le dernier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle, l'émancipation sociale des Juifs et une modernisation rapide de l'Allemagne, ceux-ci sont jugés responsables de la destruction de l'ordre social traditionnel et des anciennes hiérarchies. C'est en ces termes que Hannah Arendt a décrit l'apparition de l'antisémitisme moderne. Ce qui fait la spécificité de l'antisémitisme moderne selon Hannah Arendt est qu'il s'agit d'un antisémitisme politique. Les Juifs, suite à leur émancipation sociale et leur sortie des ghettos, se voient intégrés à la nation sur la seule base de la citoyenneté abstraite. Or, leur statut de groupe social «à part» évoluant à l'extérieur de la société de classes, leur situation inter-nationale et la perception des Juifs comme un groupe de financiers au service de l'État les amènent à être perçus comme un groupe de privilégiés dans un système qui produit énormément de laissés-pour-compte<sup>134</sup>. Les Juifs sont associés au pouvoir et sont « soupçonnés de travailler à la destruction de toutes les structures sociales<sup>135</sup> ». Cependant, même si l'antisémitisme cristallise une haine générale du monde bourgeois, Arendt affirme que c'est uniquement de façon contingente que le mouvement national-socialiste s'est cristallisé autour de ce dernier et qu'il n'y a pas de coïncidence entre l'antisémitisme et le nationalisme allemand<sup>136</sup>, ce qui apparaît questionnable. Selon Enzo Traverso, « la dichotomie aryen/juif formait un des piliers de la culture nationaliste<sup>137</sup> ». L'altérité juive apparaît en effet comme l'antithèse de la *Volksgemeinschaft* aryenne :

---

<sup>133</sup> *Ibid.*, p. 149.

<sup>134</sup> *Ibid.*, p. 561.

<sup>135</sup> *Ibid.*, p. 251.

<sup>136</sup> Hannah Arendt, 2002 [1951], *op. cit.*, p. 219-220.

<sup>137</sup> Enzo Traverso, 2002, *op. cit.*, p. 149.

« Ancien étranger vivant aux marges de la société, il demeurait étranger en tant qu'incarnation d'une modernité devenue elle-même étrangère et hostile à une nation incarnée dans ses valeurs<sup>138</sup> ». C'est la figure du Juif comme étranger, voire comme ennemi de l'intérieur qui a su s'imposer sous la République de Weimar pour ensuite devenir un élément central de la propagande nazie.

### 1.5 Norbert Elias et l'«effondrement de la civilisation» en Allemagne : le *Sonderweg* expliqué

*Tous les chevaux de l'Apocalypse se sont rués à travers mon existence : révolution et famine, dévalorisation de la monnaie et terreur, épidémies et émigration; j'ai vu croître et se répandre sous mes yeux les grandes idéologies de masse, fascisme en Italie, national-socialisme en Allemagne, bolchevisme en Russie, et avant tout cette plaie des plaies, le nationalisme, qui a empoisonné la fleur de notre culture européenne. Il m'a fallu être le témoin sans défense et impuissant de cette inimaginable rechute de l'humanité dans un état de barbarie que l'on croyait depuis longtemps oublié, avec son dogme antihumaniste érigé en programme d'action.*

Stefan Zweig<sup>139</sup>

Si un écrivain comme Stefan Zweig (1881-1942), témoin privilégié de son époque et cosmopolite convaincu, a saisi avec une telle acuité la rupture civilisationnelle qu'a représentée la Grande Guerre et l'entrée dans l'âge *des extrêmes*, les sciences sociales ont été plus lentes à enregistrer et à tirer toutes les conséquences de la « brutalisation des sociétés européennes<sup>140</sup> ». Le sociologue Norbert Elias (1897-1990) a été lui aussi un témoin de premier plan de l'histoire du XXe siècle. Issu d'une famille juive de la

---

<sup>138</sup> *Ibid.*, p. 143.

<sup>139</sup> Stefan Zweig, 1998 [1942], *Le monde d'hier. Souvenirs d'un européen*, Paris : Librairie Générale Française.

<sup>140</sup> George L. Mosse, 1999, *De la Grande Guerre au totalitarisme : la brutalisation des sociétés européennes*, Paris : Hachette.

moyenne bourgeoisie, il sera mobilisé sur le front russe, puis dans le nord de la France pendant la Première Guerre mondiale<sup>141</sup>. Revenu poursuivre ses études de médecine et de philosophie en Allemagne, il sera témoin tant de l'effervescence culturelle que des crises politiques successives sous la République de Weimar. Il sera contraint à l'exil dès 1933 après l'arrivée des nazis au pouvoir. Sa propre mère, cependant, sera déportée et mourra dans les chambres à gaz d'Auschwitz. Installé en Angleterre, où il enseignera la sociologie à Londres puis à Leicester, ce n'est pourtant qu'une vingtaine d'années après avoir quitté l'Allemagne qu'Elias pourra écrire sur l'expérience du Troisième Reich<sup>142</sup>.

### 1.5.1 Civilisation et décivilisation

Norbert Elias est principalement connu pour sa théorie du processus de civilisation. Réduit à sa plus simple expression, le processus de civilisation réfère chez Elias à la correspondance entre le processus historique de monopolisation du pouvoir par un État centralisé et le processus psychologique de domestication des pulsions individuelles, qui a pour corollaire une pacification de la société. Liant la sociogenèse et la psychogenèse, Elias démontre dans *La civilisation des mœurs* et *La dynamique de l'Occident* que la transformation des structures sociales se reflète dans la transformation de l'économie psychique des individus et des structures de la sensibilité. La monopolisation de la contrainte physique par des institutions spécialisées caractéristique du développement de l'État moderne s'accompagne du développement d'un habitus « civilisé », c'est-à-dire d'une rationalisation des

---

<sup>141</sup> David Ledent, 2009, *Norbert Elias. Vie, œuvres, concepts*, Paris : Éditions Ellipses, p. 14.

<sup>142</sup> Jonathan Fletcher, 1997, *Violence and Civilization. An Introduction to the Work of Norbert Elias*, Cambridge: Polity Press, p. 2

comportements et d'un adoucissement des mœurs, les individus étant amenés, du fait de l'allongement des chaînes d'interdépendance qui les lient les uns aux autres, à refouler leur agressivité et leurs impulsions spontanées au profit d'une plus grande réflexivité et d'une plus grande prévision, « la contrainte que les hommes exercent les uns sur les autres se [transformant] en autocontrainte<sup>143</sup> ». Ainsi, pour Elias, dans la modernité, « la violence physique n'occupe plus le devant de la scène<sup>144</sup> ».

Le sociologue Zygmunt Bauman, dans *Modernité et Holocauste*, décoche quelques flèches à l'endroit d'Elias, le situant du côté des défenseurs du « mythe étiologique » d'une « humanité émergeant d'un état de barbarie pré-social<sup>145</sup> ». Bauman n'est pas le seul à interpréter ainsi les thèses d'Elias. En effet, une vive polémique a entouré, depuis la fin des années 1980, la théorie du processus de civilisation, supposée eurocentriste, évolutionniste et téléologique. Par ailleurs, d'aucuns ont soulevé l'apparente contradiction entre la thèse de la pacification de l'ordre social et les événements sanglants ayant marqué l'histoire du XX<sup>e</sup> siècle, parmi lesquels figurent les deux guerres mondiales et l'Holocauste<sup>146</sup>.

Ceci repose sur une mécompréhension de la théorie d'Elias. La théorie du processus de civilisation n'est pas une théorie linéaire du progrès. Non seulement Elias insiste-t-il à plusieurs reprises sur le fait que la modification des structures de la sensibilité dans le sens de la « civilisation », bien qu'étant soumise à un ordre spécifique, n'a pas

---

<sup>143</sup> Norbert Elias, 2003, *La dynamique de l'Occident*. Paris : Calmann-Lévy/Pocket, p. 198.

<sup>144</sup> *Ibid.*: 189.

<sup>145</sup> Zygmunt Bauman, 2002, *op. cit.*, p. 38.

<sup>146</sup> Dominique Linhardt, 2001, «Le procès fait au Procès de civilisation. A propos d'une récente controverse allemande autour de la théorie du processus de civilisation de Norbert Elias», *Politix*, vol. 14, no. 55, pp. 151-181.

de degré zéro et «s'opère sans aucun plan» rationnel<sup>147</sup>, mais aussi souligne-t-il que « Nous ne nous rendons pas compte qu'il suffirait de peu de temps, pour ce que nous appelons notre "raison", c'est-à-dire le contrôle prévoyant, réfléchi, différencié de notre comportement, se désagrège et s'écroule, si jamais la tension en nous et autour de nous venait à se modifier<sup>148</sup> », reconnaissant ainsi la possibilité de mouvements de « régression » de la civilisation, cette dernière n'étant pas accomplie une fois pour toutes. En outre, comme le rappelle Florence Delmotte, « la réflexion de Norbert Elias n'oublie aucunement les tragédies du siècle. Les guerres, les génocides, en particulier le nazisme et ses camps, occupent en effet dans ses écrits une place de premier plan<sup>149</sup> ». Le dernier ouvrage d'Elias publié de son vivant, *Studien über die Deutschen* (paru en 1989) – traduit en anglais sous le titre *The Germans. Power Struggles and the Development of Habitus in the Nineteenth and Twentieth Centuries* (1996) –, prend pour objet la «catastrophe allemande». Dans cette collection de cinq essais rédigés sur une période d'une trentaine d'années, l'auteur, cherchant à comprendre comment le nazisme et l'Holocauste ont été possibles, met l'emphase sur l'envers des processus de civilisation, soit les processus de *décivilisation* survenus en Allemagne. Entreprenant une sorte de « psychanalyse de la société allemande<sup>150</sup> », Elias se penche sur l'habitus national des allemands et les processus sociaux sur le long terme qui l'ont modelé et qui ont rendu possible la montée du nazisme, qu'il qualifie d'« effondrement de la civilisation » (*breakdown of civilization*)<sup>151</sup>.

---

<sup>147</sup> Norbert Elias, 2003, *op. cit.*, p. 82.

<sup>148</sup> *Ibid.*, p. 310.

<sup>149</sup> Florence Delmotte, 2010, *op. cit.*, p. 56.

<sup>150</sup> *Ibid.*, p. 57.

<sup>151</sup> Norbert Elias, 1996, *op. cit.*, p. 299.

Bien que le concept de décivilisation ait été développé davantage par les disciples d'Elias que par Elias lui-même, on retrouve dès son ouvrage de 1939 des mises en garde contre une interprétation trop optimiste de la théorie du processus de civilisation. Ainsi, dans *La civilisation des mœurs*, il rappelle que « la cuirasse du comportement “civilisé” éclaterait rapidement si, par une nouvelle transformation de la société, les conditions d'insécurité redevaient les mêmes que jadis, si les dangers échappaient de nouveau à toutes nos prévisions<sup>152</sup> ». Par ailleurs, dans la conclusion de *La dynamique de l'Occident*, Elias insiste notamment sur les tensions subsistant à l'intérieur des États et sur le danger de guerre qui pèse toujours sur les relations *entre* États. Il souligne en outre le caractère toujours inachevé du processus de civilisation, qui ne serait accompli que dans l'éventualité où disparaîtraient « les tensions *entre* les hommes, les contradictions structurelles du réseau humain<sup>153</sup> ».

En quoi consisterait donc un processus de décivilisation? Si l'on suit Stephen Menell, dans la mesure où les processus civilisateurs entraînent « un changement dans l'équilibre entre contraintes externes (*Fremdzwänge*, contraintes par les autres) et autocontraintes (*Selbstzwänge*), l'équilibre penchant du côté des dernières [...] [l]es processus décivilisateurs peuvent être définis comme un mouvement de l'équilibre en arrière en faveur des contraintes externes<sup>154</sup> ». Qu'est-ce qui est susceptible d'entraîner un tel renversement? La réponse est à chercher du côté de l'abaissement de la calculabilité des risques sociaux, de l'accroissement des dangers, de la montée des incertitudes, qui peut survenir en période de crise sociale, par exemple lorsque décline le monopole de la violence par l'État, que se fragmentent les

---

<sup>152</sup> Norbert Elias, 2002, *op. cit.*, p. 369.

<sup>153</sup> Norbert Elias, 2003, *op. cit.*, p. 316-318.

<sup>154</sup> Stephen Menell, 1997, «L'envers de la médaille : les processus de dé-civilisation» dans Alain Garrigou et Bernard Lacroix (dir.), *Norbert Elias, la politique et l'histoire*, Paris : La Découverte, p. 222

chaînes d'interdépendance et que s'amoindrit l'identification mutuelle entre les individus<sup>155</sup>. La montée du nazisme en Allemagne, analysée par Elias dans *The Germans*, est un exemple de situation historique où les tendances décivilisatrices ont pris le pas sur les tendances civilisatrices.

Pour Elias, les changements dans les codes de comportement sont indissociables des changements structurels survenant dans une société donnée<sup>156</sup>. Les spécificités de l'histoire et du développement social de l'Allemagne, qui se sont sédimentées dans le caractère national ou la personnalité sociale des Allemands<sup>157</sup>, permettent, dans la perspective d'Elias, d'éclairer la montée du nazisme. Cette dernière entre en continuité avec la tradition culturelle et l'histoire sociale de l'Allemagne<sup>158</sup>, qui se distinguent à maints égards de celles des pays voisins. Elias voit son travail comme une sorte de « biographie d'une société étatique » et soutient que « just as in the development of an individual person the experiences of earlier times continue to have an effect in the present, so, too, do earlier experiences in the development of a nation<sup>159</sup> ». Nous rendrons compte ici des principales thèses qui traversent l'ouvrage en centrant notre attention sur les développements de l'habitus national allemand avant la Seconde Guerre mondiale et sur la manière dont ces développements ont favorisé la persistance du recours à la violence physique et le processus de *décivilisation* qui culminera sous le régime nazi.

---

<sup>155</sup> *Ibid.*, p. 222; Jonathan Fletcher, 1997, *op. cit.*, p. 83.

<sup>156</sup> Norbert Elias, 1996, *op. cit.*, p. 23.

<sup>157</sup> *Ibid.*, p. 19.

<sup>158</sup> *Ibid.*, p. 331.

<sup>159</sup> *Ibid.*, p. 178.

### 1.5.2 La formation de l'État en Allemagne

Dans l'introduction à l'ouvrage *The Germans*, Elias s'attarde à quelques particularités structurelles de la formation de l'État allemand ayant eu une importance significative dans le développement de l'habitus national des Allemands. Il traite d'abord de la localisation géographique des peuples germaniques, qui se sont ainsi livrés avec leurs voisins à une lutte incessante pour la définition des frontières pendant près de mille ans<sup>160</sup>. Il insiste ensuite sur le fait que l'Allemagne n'ait pas connu, à partir du Moyen-Âge, de processus de centralisation étatique et de pacification sociale comme les autres sociétés européennes (du stade féodal à la monarchie absolue), mais au contraire une décomposition du pouvoir central et une fragmentation du territoire au profit de multiples principautés régionales indépendantes et faiblement intégrées. L'unification tardive et la faiblesse structurelle de l'État allemand, le rendant plus vulnérable aux attaques extérieures, auraient concouru selon Elias au développement chez les Allemands d'une sensation d'insécurité, d'une faible estime de soi et d'un profond sentiment d'humiliation, alimenté entre autres par l'appauvrissement provoqué par la Guerre de Trente ans et la défaite de 1918. Ce sentiment d'humiliation, s'accompagnant de la nostalgie d'une grandeur perdue, ne fut pas sans susciter chez les Allemands un désir de revanche à l'endroit de leurs voisins de même qu'une valorisation des activités militaires et de la figure du guerrier<sup>161</sup>. La troisième particularité structurelle du processus de développement de l'État allemand mise de l'avant par Elias consiste en la série de ruptures et de discontinuités au sein de ce processus en comparaison avec la France, l'Angleterre ou encore les Pays-Bas, où les traditions nationales sont restées relativement stables en dépit de la transition de

---

<sup>160</sup> *Ibid.*, p. 3.

<sup>161</sup> *Ibid.*, p. 6-7.

l'Ancien Régime à l'État moderne<sup>162</sup>. Enfin, Elias souligne que l'unification de l'Allemagne en 1871 sous l'égide de la Prusse de Bismarck, militariste et autoritaire, a amené une appropriation ou une incorporation de l'*ethos* militariste de la noblesse par de vastes couches des classes moyennes. D'après Elias, la tendance décivilisatrice incarnée par la montée du national-socialisme ne peut se comprendre sans faire référence à ce contexte, où s'est normalisé le recours à la violence comme moyen ultime du politique.

### 1.5.3 Le nationalisme en Allemagne

La forme spécifique prise par le nationalisme en Allemagne occupe une place importante dans le diagnostic d'« effondrement de la civilisation » opéré par Elias. Cette forme particulièrement virulente de nationalisme est indissociable du processus de formation de l'État. L'unification tardive et la faiblesse de l'État allemand avant 1871 ont laissé des traces indélébiles sur l'image que les Allemands ont d'eux-mêmes. Sur le plan *intra-étatique*, la fragmentation du territoire occupé par les peuples germaniques et les luttes d'élimination menées par les petites unités territoriales entre elles ont légué aux Allemands une aversion pour le conflit et un profond désir d'unité, d'une part, et d'autre part le désir de se soumettre à un leader fort qui serait capable d'apporter l'unité et le consensus tant recherchés<sup>163</sup>. Le sentiment d'impuissance des Allemands sur le plan *interétatique* s'est par ailleurs accompagné de la formation d'une image idéalisée de l'Allemagne et du mythe d'une grandeur nationale à rétablir : « The inherited feeling of inferiority in the hierarchy of the European states and the resentment, the feeling of humiliation which often

---

<sup>162</sup> *Ibid.*, p. 9

<sup>163</sup> *Ibid.*, p. 317-318.

accompanied it, had their counterpart in the exaggerated stress of their own greatness and power after 1871<sup>164</sup> » .

Le sentiment national des Allemands était en effet imprégné de la nostalgie d'une grandeur perdue, incarnée dans le Saint-Empire, et d'une impression de perpétuel déclin, dû à l'expérience de défaites successives<sup>165</sup>. Projetant dans le futur leur image idéalisée du passé, les Allemands avaient tendance, en temps de crise, à se mobiliser au nom de l'idéal national, d'où dérivait le sens et la valeur de leur existence individuelle et collective, inconditionnellement, sans égard à la réalité et indépendamment des conséquences<sup>166</sup>. Héritage d'une longue tradition autocratique, l'esprit de sacrifice dans l'intérêt de la nation était cultivé tel un devoir auquel nul ne pouvait échapper. Or, le caractère absolu de l'idéal national tranchait avec la situation politique réelle de l'Allemagne. Hautement fantasmatique, plus grand que nature, il était impossible à atteindre, ce qui nourrissait davantage la frustration et l'insatisfaction face à la réalité.

Les vicissitudes de la trajectoire nationale de l'Allemagne, soumise pendant des siècles à une gouverne autocratique, expliquent pour Elias l'aversion des Allemands pour la démocratie parlementaire<sup>167</sup>. Leur habitus national était inadapté à la transition vers la démocratie parlementaire lorsqu'elle a été implantée en 1918, suite au Traité de Versailles. Ils étaient incapables de s'identifier à cette institution. En effet, ils n'auraient pas, d'après l'auteur, intériorisé la culture du compromis dans le

---

<sup>164</sup> *Ibid.*, p. 320.

<sup>165</sup> *Ibid.*, p. 327.

<sup>166</sup> *Ibid.*, p. 328-329.

<sup>167</sup> *Ibid.*, p. 318.

débat politique et acquis les formes spécifiques d'autocontrainte nécessaires à son exercice. Il y avait ainsi selon Elias un important décalage entre le caractère national allemand et le processus de démocratisation. Dans un contexte où la majorité de la population n'avait pas eu accès, pendant longtemps, aux leviers du pouvoir, les Allemands n'ont pas développé le goût de la participation politique et se sont accommodés à être gouvernés d'en-haut : « this pattern of external control had been internalized. [...] The personality structure, conscience-formation and code of behaviour had all become attuned to this form of regime<sup>168</sup> ».

#### 1.5.4 Le déclin du monopole de la violence sous la République de Weimar

La pacification interne d'une société, pour Elias, n'est jamais définitivement acquise et peut être menacée par des conflits sociaux. Le processus civilisateur est ainsi constamment traversé par une tension entre la pacification et le recours à la violence au sein de la vie sociale et ce sont les configurations de pouvoir qui font pencher la balance d'un côté ou de l'autre<sup>169</sup>. Parmi les conditions à court-terme ayant favorisé la montée du national-socialisme se trouvent l'exacerbation des antagonismes sociaux et des conflits de classes ainsi que le déclin du monopole étatique de la violence sous la République de Weimar.

La défaite de 1918 a été vécue en Allemagne comme un choc traumatique. Pour l'*establishment* du Second Empire, ce fut une défaite tant sur le plan intérieur qu'extérieur, son pouvoir se voyant considérablement affaibli avec l'arrivée du

---

<sup>168</sup> *Ibid.*, p. 338.

<sup>169</sup> *Ibid.*, p. 174.

parlementarisme au profit des entrepreneurs capitalistes et des classes ouvrières<sup>170</sup>. La réaction à cette perte de statut de la part des anciennes couches dirigeantes et de ceux qui les appuyaient fut violente. Des groupes paramilitaires, les *Freikorps*, menèrent des actions terroristes dans le but de renverser le nouveau régime et de le remplacer par une dictature militaire. Leurs affrontements répétés avec les groupes de travailleurs organisés ont donné lieu à ce qu'Elias nomme un «processus de double-contrainte» (*double-bind process*) consistant en une escalade de la violence d'un côté comme de l'autre, chacun des groupes cherchant à atteindre ses objectifs politiques par la force<sup>171</sup>. Le spectre de la révolution bolchévique a, dans ce contexte, permis aux *Freikorps* de gagner l'appui de vastes couches des classes moyennes et de la noblesse opposées au communisme soviétique<sup>172</sup>. Pour Norbert Elias, il est clair que ce processus d'escalade de la violence enclenché sous la République de Weimar a pavé la voie à l'accession de Hitler au pouvoir<sup>173</sup>.

### 1.5.5 L'« effondrement de la civilisation »

Norbert Elias accorde une place importante au rôle de l'idéologie et de la croyance dans le soutien des masses au régime nazi et dans la mise en œuvre de la Solution finale. La doctrine nationale-socialiste, d'après Elias, a eu un succès considérable car elle correspondait aux attentes d'une majorité d'Allemands et répondait à des besoins

---

<sup>170</sup> *Ibid.*, p. 183-184.

<sup>171</sup> *Ibid.*, p. 187-189.

<sup>172</sup> *Ibid.*, p. 190.

<sup>173</sup> *Ibid.*, p. 197.

émotionnels immédiats<sup>174</sup>. Décrivant le nazisme comme une forme de religion politique, Elias soutient que ses adversaires n'ont pas vu venir l'ampleur des massacres car ils ont échoué à prendre au sérieux la sincérité profonde de ses adhérents<sup>175</sup>.

Comme nous l'avons vu plus haut, les Allemands avaient tendance, en raison de leur histoire sociale particulière, à se dévouer inconditionnellement à l'idéal national, qui devait être défendu envers et contre tout. Le nationalisme allemand prenait les traits d'une foi nationale procédant de l'exclusion de l'étranger et subordonnait les intérêts de l'individu à ceux de la collectivité. Pour Elias, les normes et les règles de l'État (contraintes externes) trouvent leur contrepartie dans la conscience de chaque individu sous la forme de la contrainte qu'il exerce sur lui-même (autocontrainte). La conscience des Allemands était selon Elias empreinte d'une « identification avec l'opresseur », d'un désir de soumission à l'autorité, qui se voyait renforcé d'une part par le caractère intransigeant et inflexible de l'idéal national, qui empêchait les gens de revoir à la baisse leurs aspirations à l'hégémonie, et d'autre part par une dynamique de renforcement mutuel (*mutual reinforcement*) où la pression que les individus exerçaient les uns sur les autres intensifiait la force de leurs convictions et les empêchaient de percevoir la réalité<sup>176</sup>. Ces tendances, conjuguées à la personnalité autoritaire des Allemands, qui en appelait à la soumission à un leader autoritaire, devait s'accroître en temps de crise.

---

<sup>174</sup> *Ibid.*, p. 313.

<sup>175</sup> *Ibid.*, p. 316.

<sup>176</sup> *Ibid.*, p. 342-343.

La dynamique d'amplification mutuelle à l'intérieur de l'État décrite par Elias trouve son pendant sur le plan interétatique : « At both levels, such processes can result in a dynamics of increasing escalation. And whenever that happens, civilization goes into reverse and approaches its breakdown<sup>177</sup> ». Devant la perte de pouvoir ou de statut de leur nation face aux autres, les individus peuvent sentir que leur existence sociale, leur identité et les valeurs qu'ils défendent sont menacées. Considérant que l'appartenance nationale constitue pour les individus la principale ressource de sens et de définition de l'identité dans la modernité, Elias soutient que ces derniers, prêts à se défendre coûte que coûte, vont adopter face à la menace réelle ou fantasmée une posture agressive, ce qui va en retour renforcer la peur et l'agressivité de l'adversaire. C'est cet engrenage qui aboutit à la guerre:

The reciprocal strengthening of threats to and fears of one another on an international level can reach a point at which none of the participants can stop the process anymore, at which an inexorable dynamic of escalation drives both sides towards armed struggle and mutual destruction. And in such situations the latent voices of the national conscience and ideal in individuals become particularly loud. [...] The mutual reinforcement of national ideals, doctrines and beliefs on an intra-state level contributes in one way or another to the mutual reinforcement of threats and fears on the international level, and vice versa<sup>178</sup>.

D'après Elias, c'est précisément ce qui s'est passé en Allemagne. Le sentiment de déclin et de perte de puissance de l'Allemagne, s'accompagnant d'un profond décalage entre l'image idéale de soi et la réalité, a mené, dans un contexte de montée des tensions interétatiques et de l'insécurité sociale, à l'effondrement des contraintes civilisatrices, à l'éclatement des garde-fous de la conduite civilisée :

---

<sup>177</sup> *Ibid.*, p. 353.

<sup>178</sup> *Ibid.*, p. 354.

[...] whatever other functions they may serve, civilized standards of conduct are often only meaningful for ruling groups as long as they remain symbols of and instruments of their power. As a result, power elites, ruling classes or nations often fight in the name of their superior value, their superior civilisation, with means which are diametrically opposed to the values for which they claim to stand. With their backs against the wall, the champions easily become the greatest destroyers of civilization. They tend easily to become barbarians<sup>179</sup>.

La décivilisation qu'a connue l'Allemagne sous le régime nazi procédait selon Elias de la prise de conscience du fait que le pays ne recouvrerait jamais sa grandeur perdue. La guerre et ses atrocités furent, sur cette toile de fond, l'ultime tentative des Allemands de se hisser à la hauteur de leur idéal et de reconquérir leur statut de puissance mondiale<sup>180</sup>. Ils étaient prêts à atteindre ce but par tous les moyens considérés nécessaires, dont l'extermination des groupes jugés inférieurs ou hostiles. L'extermination des Juifs, qui ne correspondait d'ailleurs à aucun objectif rationnel, découlait de cette dynamique. La menace que représentait le Juif était, à la mesure de l'idéal exclusif du Nous de la nation allemande, purement fantasmagique. Mettant de l'avant la centralité de l'idéologie raciale dans la doctrine nationale-socialiste, qui permettait au régime de rallier le soutien des masses en élargissant le credo « aristocratique » à tous les « Aryens », Elias soutient que les Juifs étaient les boucs-émissaires tout désignés pour de nombreux Allemands habitués à s'« identifier à l'opresseur ». En effet, le « désir de soumission » (*lust for submission*), en tant que disposition fréquente d'une majorité d'Allemands, qui étaient soumis à énormément de pression de la part des groupes au-dessus d'eux, s'accompagnait d'un « désir d'attaquer » (*lust for attacking*) ou d'une propension à retourner sa frustration et sa haine contre les groupes jugés socialement « inférieurs »<sup>181</sup>. L'horreur des camps de

---

<sup>179</sup> *Ibid.*: p. 359.

<sup>180</sup> *Ibid.*, p. 361.

<sup>181</sup> *Ibid.*, p. 380.

concentration y trouverait en partie son explication: « If the behaviour of the Nazi guards was particularly cruel and barbaric, this was a characteristic of their own identification with a particularly tyrannical and cruel master<sup>182</sup> ».

Ainsi, si Hitler a pu s'imposer en Allemagne, c'est en raison selon Elias de la propension des Allemands, qui ont hérité de leur histoire et de leurs traditions nationales une faible capacité d'autocontrainte, à s'en remettre à l'État en temps de crise et à déléguer toute responsabilité aux dirigeants<sup>183</sup>. Dépourvus d'une conscience individuelle forte et indépendante, les Allemands éprouvaient d'après Elias le besoin d'être disciplinés par l'État.

## Conclusion

L'analyse que fait Norbert Elias de l'« effondrement de la civilisation » en Allemagne, si elle échappe aux écueils des téléologies de la modernisation, correspond néanmoins pour une large part à une explication socio-culturelle du *Sonderweg*, de la « voie particulière » de l'Allemagne et de la relation trouble des Allemands avec les institutions sociales et politiques modernes. Elle retient quelque chose des analyses psychosociologiques de l'antisémitisme en termes de « personnalité autoritaire ». La théorie relationnelle du lien social et du changement social d'Elias est plus satisfaisante sur le plan socio-historique que l'analyse structuro-fonctionnaliste de Parsons. Les deux sociologues ont tous deux étudié auprès d'Alfred Weber à Heidelberg dans les années 1920, mais ils ne se sont

---

<sup>182</sup> *Ibid.*, p. 381.

<sup>183</sup> *Ibid.*, p. 383-384.

vraisemblablement jamais croisés <sup>184</sup>. Leurs conclusions présentent cependant d'étonnantes similarités, particulièrement en ce qui a trait aux dispositions autoritaires et romantiques des Allemands. Dans le prochain chapitre, nous nous tournerons vers les thèses qui appréhendent le nazisme non pas comme une réaction antimoderne, le résultat de l'inadaptation de l'Allemagne au monde moderne ou une « rechute vers la barbarie », mais plutôt comme un produit de la modernité.

---

<sup>184</sup> Stephen Mennell, 1989, «Parsons et Elias», *Sociologie et sociétés*, vol. 21, no 1, pp. 69-86.

## CHAPITRE II

### LE NAZISME COMME ABOUTISSEMENT DE LA MODERNITÉ

*Les camps de concentration, les exterminations de masse, les guerres mondiales et les bombes atomiques ne sont pas une "rechute dans la barbarie", mais les résultats effrénés des conquêtes modernes de la technique et de la domination.*

Herbert Marcuse<sup>185</sup>

#### Introduction

Ce chapitre porte sur les thèses qui présentent le nazisme comme un produit de la modernité. La position qui voit dans le nazisme une « rupture » avec la trajectoire occidentale a été largement remise en question à partir des années 1970-80 à la faveur d'une critique postmoderne de la modernité. Par « critique postmoderne de la modernité », nous ne faisons pas référence aux approches selon lesquelles on vit aujourd'hui dans un monde ou une société « postmoderne », mais plutôt à une *posture épistémologique* qui se caractérise par la remise en cause de la téléologie de la modernisation et de ses présupposés normatifs; la critique des « grands récits »<sup>186</sup> et des tendances totalisantes ou homogénéisantes du projet moderne<sup>187</sup>; la prise en

---

<sup>185</sup> Cité dans Enzo Traverso, 2012, *op. cit.*, p. 234.

<sup>186</sup> Expression consacrée par Jean-François Lyotard pour désigner la crise des grands discours de légitimation auxquels s'est référée la pratique scientifique moderne. Jean-François Lyotard, 1979, *La condition postmoderne. Rapport sur le savoir*, Paris : Les Éditions de Minuit.

<sup>187</sup> Pensons notamment aux critiques de l'ethnocentrisme et des dérives de l'universalisme, qui tend à faire disparaître les particularismes locaux.

compte du potentiel destructeur de la rationalité moderne<sup>188</sup> ; la critique des complexes modernes de pouvoir/savoir comme instruments de domination<sup>189</sup> et, enfin, la perte de la foi dans le progrès, qui a été mise à mal par l'histoire du XX<sup>e</sup> siècle. L'émergence du postmodernisme avec la crise du marxisme dans les années 1970 coïncide avec un changement de paradigme dans les recherches sur le national-socialisme<sup>190</sup>. Un contre-discours au *Sonderweg* va émerger avec le rejet de la thèse voulant que le nazisme soit strictement le produit d'une « exception allemande » et de traditions prémodernes ou autoritaires<sup>191</sup>. Désormais, c'est la modernité qui va être mise en cause. Le nazisme, et plus encore l'Holocauste, ne sera plus appréhendé dans cette perspective comme une aberration ou un accident de l'Histoire, mais comme l'aboutissement de potentialités inhérentes au monde moderne<sup>192</sup>. C'est la continuité historique du nazisme avec les développements sociaux et culturels de la modernité occidentale qui fera maintenant l'objet d'une attention particulière. Dans la critique postmoderne, Auschwitz devient le *telos* de la modernité<sup>193</sup>. Ce qui fait du nazisme un produit de la modernité, cependant, reste sujet à débat. Nous nous concentrerons

---

<sup>188</sup> Theodor W. Adorno et Max Horkheimer, à cet égard, peuvent être considérés comme des postmodernes «avant la lettre». Evelyn Cobley, 2002, *Temptations of Faust. The Logic of Fascism and Postmodern Archeologies of Modernity*, Toronto: University of Toronto Press, p. 5.

<sup>189</sup> Michel Foucault, dans cette optique, dénoncera les effets de pouvoir propres au discours scientifique. Michel Foucault, 1997, *Il faut défendre la société, Cours au Collège de France : (1975-1976)*, Paris : Gallimard, p. 7-8.

<sup>190</sup> Mark Roseman, 1996, «National Socialism and Modernization», in Richard Bessel (dir.), *Fascist Italy and Nazi Germany: Comparisons and Contrasts*, Cambridge: Cambridge University Press, p. 204; Richard Shorten, 2012, *op. cit.*, p. 158; Enzo Traverso, 2012,, *op. cit.*, p. 189.

<sup>191</sup> Anson Rabinbach, 2003, «The Abyss that opened up before us: Thinking About Auschwitz and Modernity», *op. cit.*, p. 55; Richard Shorten, 2012, *op. cit.*, p. 7.

<sup>192</sup> La thèse de la civilisation moderne comme condition nécessaire de l'Holocauste a particulièrement marqué la pensée des intellectuels juifs allemands exilés. Anson Rabinbach, 2003, *op. cit.*

<sup>193</sup> Anson Rabinbach, 1997, *In the Shadow of Catastrophe. Between Apocalypse and Enlightenment*, Berkeley: University of California Press, p. 12.

ici sur la critique de la rationalité instrumentale, de l'ingénierie sociale et du scientisme, qui nous apparaissent être au cœur de cette tendance interprétative.

Dans une première partie du chapitre, nous identifions trois axes d'influence de la critique postmoderne de la modernité : la critique wébérienne de la rationalité, la Théorie critique de l'École de Francfort et le paradigme biopolitique issu des travaux de Michel Foucault. Dans une seconde partie, nous nous penchons sur l'ouvrage *Modernité et Holocauste* (1989) du sociologue Zygmunt Bauman, un ouvrage pivot où convergent les principaux thèmes de la critique postmoderne et qui constitue encore à ce jour une des rares études proprement sociologiques sur l'Holocauste<sup>194</sup>. Nous aborderons enfin les développements récents en histoire des fascismes où le nazisme est interprété comme un mouvement *moderniste* visant à réaliser un modèle alternatif de modernité.

## 2.1 La critique postmoderne de la modernité : trois axes d'influence

### 2.1.1 La critique wébérienne de la rationalité

La rationalisation constitue la matrice interprétative de la modernité chez Max Weber (1864-1920). La critique wébérienne de la rationalité porte sur les apories du processus de modernisation : d'une part, la perte de sens résultant de la désacralisation de la vie, de la disparition des valeurs ultimes ou du « désenchantement du monde » et, d'autre part, la perte de liberté qui découle de la

---

<sup>194</sup> Pour des contributions plus récentes, voir Judith M. Gerson et Diane L. Wolf (eds.), 2007, *Sociology Confronts the Holocaust: Memories and Identities in Jewish Diasporas*, Durham: Duke University Press.

« dépersonnalisation des relations sociales, de l'augmentation du pouvoir technique sur la nature et la société et de l'importance croissante du calcul et de la spécialisation<sup>195</sup> ». Cette perte de liberté a été traduite par Max Weber dans la célèbre métaphore de la « cage de fer ». Bien que Weber lui-même n'ait pas vécu assez longtemps pour être témoin de la montée du nazisme et de sa radicalisation progressive vers la guerre totale et la Solution finale, « il fut le premier, à l'aube [du XX<sup>e</sup>] siècle, à lancer un cri de Cassandra contre les menaces inhérentes à un processus de modernisation qui, à ses yeux, ouvrait la possibilité d'une alliance nouvelle entre rationalité et barbarie<sup>196</sup> ».

### 2.1.2 La Théorie critique de l'École de Francfort

Theodor W. Adorno (1903-1969) et Max Horkheimer (1895-1973), intellectuels juifs allemands en exil aux États-Unis pendant la Seconde Guerre mondiale, ont, dans *La Dialectique de la Raison* (1944)<sup>197</sup>, radicalisé le pessimisme wébérien en mettant au jour le potentiel destructeur de la rationalité moderne, qui contient pour eux les germes de la domination. Leur marxisme non-orthodoxe, teinté de l'influence de Nietzsche et de Freud, est marqué par une méfiance radicale envers le positivisme et les philosophies du progrès. Insistant sur la prédominance, depuis l'*Aufklärung*, de la rationalité instrumentale, calculatrice, orientée vers l'efficacité ou l'utilité, sur la

---

<sup>195</sup> Danilo Martuccelli, 1999, *op. cit.*, p. 205.

<sup>196</sup> Enzo Traverso, 2012, *op. cit.*, p. 46.

<sup>197</sup> Publié en 1944 alors que les auteurs, fuyant le nazisme, étaient en exil aux États-Unis, l'ouvrage a connu une réception plus large à partir des années 1960 et 1970. Richard Shorten, 2012, *op. cit.*, p. 152.

rationalité substantive ou les finalités éthiques<sup>198</sup>, ils ont soutenu que la maîtrise scientifique de la nature a pour corollaire la domination de l'homme sur l'homme : « La Raison est totalitaire<sup>199</sup> ». Pour Adorno et Horkheimer, c'est l'universalisme et le rationalisme des Lumières, avec leur quête d'unité et d'homogénéisation des différences, qui ont rendu Auschwitz possible.

### 2.1.3 Michel Foucault, ou le paradigme biopolitique

Michel Foucault (1926-1984) s'est intéressé lui aussi, en continuité avec Adorno et Horkheimer, au problème de la rationalité instrumentale comme principe de la domination. Préoccupé par la relation entre les mécanismes disciplinaires modernes et l'exercice du pouvoir, il a mis en lumière le rôle de la science dans la classification et la division du monde social. L'œuvre de Michel Foucault, qui a connu une importante réception à partir des années 1960<sup>200</sup>, a eu une influence considérable (quoiqu'indirecte) sur l'historiographie du nazisme<sup>201</sup>. Le paradigme biopolitique, en particulier, a été mis à contribution pour expliquer le racisme moderne (biologique) et

---

<sup>198</sup> Horkheimer, dans *L'Éclipse de la Raison*, développe cette thématique en détaillant le procès par lequel la « raison subjective », calculatrice et intéressée, a pris le pas sur la « raison objective », la reconnaissance de la validité de normes et de principes universels caractéristique de la tradition philosophique occidentale depuis les Grecs. Max Horkheimer 1985 [1947], *Eclipse of Reason*, New York: Continuum.

<sup>199</sup> Theodor W. Adorno et Max Horkheimer. 1983 [1944]. *La Dialectique de la Raison*, Paris : Gallimard, p. 24.

<sup>200</sup> Richard Shorten, 2012, *op. cit.*, p. 157.

<sup>201</sup> Enzo Traverso, 2012, *op. cit.*, p. 189. Voir aussi Edward Ross Dickinson, 2004, «Biopolitics, Fascism, Democracy: Some Reflections on Our Discourse About "Modernity"», *Central European History*, vol. 37, no. 1, pp. 1-48.

son institutionnalisation comme politique d'État. Le nazisme, pour Foucault, a poussé à leur paroxysme les tendances disciplinaires et régulatrices de l'État moderne<sup>202</sup>.

C'est dans ses cours au Collège de France sur la généalogie du biopouvoir et du racisme moderne que Michel Foucault a abordé la question nazie. Rappelons que le pouvoir moderne, qu'il théorise notamment dans *La Volonté de savoir*<sup>203</sup>, se distingue pour Foucault du pouvoir prémoderne : un bio-pouvoir s'évertuant à gérer la vie aurait succédé dès l'âge classique au droit de vie et de mort sur les sujets autrefois déployé comme prérogative du pouvoir souverain. Au droit de « faire mourir ou de laisser vivre » s'est substitué, à partir du XVII<sup>e</sup> siècle, un pouvoir sur la vie qui n'est plus répressif, qui cherche non plus à punir ou à contraindre par la menace d'anéantissement, mais à contrôler les populations et à dresser les individus de manière plus subtile par de nouveaux mécanismes centrés sur la gestion et la valorisation de la vie.

Ce nouveau pouvoir sur la vie s'est développé selon Foucault sous deux formes distinctes mais complémentaires : sur un pôle disciplinaire, d'une part, et sur un pôle régulateur, d'autre part. Le pouvoir disciplinaire, qui s'exerce à travers les institutions telles que l'école, les collèges, les casernes et les ateliers, objective et individualise les sujets en tant que corps, qu'il vise, en phase avec les exigences de productivité économique du capitalisme naissant, à rendre utiles et dociles, donnant lieu à ce que l'auteur appelle une « anatomo-politique du corps humain ». De l'autre côté, une « bio-politique de la population » apparaît avec l'essor des connaissances médicales et démographiques, qui constituent un savoir normalisateur sur la vie permettant à

---

<sup>202</sup> Michel Foucault, 1997, *Il faut défendre la société*, op. cit.

<sup>203</sup> Michel Foucault, 1976, *Histoire de la sexualité, T.1., La Volonté de savoir*, Paris : Gallimard.

l'État d'intervenir directement sur ses mécanismes, de maîtriser son développement et de réguler les mouvements de population. On voit apparaître dans ce contexte de nouveaux dispositifs de contrôle social tels que le passeport, les cartes d'identité, les statistiques démographiques, etc.<sup>204</sup>. Avec le bio-pouvoir, la vie fait son entrée dans le champ politique : « La biopolitique a affaire à la population comme problème scientifique, politique, biologique et comme problème de pouvoir<sup>205</sup> ».

Dans son cours du 17 mars 1976, Foucault soutient que le racisme moderne est directement lié à l'émergence du biopouvoir, qui l'a inscrit « dans les mécanismes de l'État<sup>206</sup> ». En effet, dès lors que le pouvoir prend la vie en charge, le racisme va acquérir une fonction normalisatrice en introduisant une « coupure entre ce qui doit vivre et ce qui doit mourir<sup>207</sup> ». Le racisme devient le moyen par lequel l'État moderne peut exercer son pouvoir souverain, c'est-à-dire son pouvoir de tuer : « La race, le racisme, c'est la condition d'acceptabilité de la mise à mort dans une société de normalisation. [...] La fonction meurtrière de l'État ne peut être assurée, dès lors que l'État fonctionne sur le mode du biopouvoir, que par le racisme<sup>208</sup> ». Dès lors que l'espèce devient objet de régularisation, l'ennemi qu'il s'agit de supprimer sera défini en termes biologiques et désigné comme un danger pour la population. La lutte contre

---

<sup>204</sup> Comme le souligne Omer Bartov, les techniques modernes de surveillance, comme la statistique et la conduite de recensements officiels permettant la collecte de données démographiques, ont accru la capacité de l'État nazi à « acquérir du savoir sur la population, à l'influencer dans la direction voulue par le régime et à éradiquer les ennemis internes » (traduction libre). Omer Bartov, 1998, «Defining Enemies, Making Victims: Germans, Jews and the Holocaust», *The American Historical Review*, vol. 103, no. 3, p. 781.

<sup>205</sup> Michel Foucault, 1997, *op. cit.*, p. 219.

<sup>206</sup> *Ibid.*, p. 227.

<sup>207</sup> *Ibid.*

<sup>208</sup> *Ibid.*, p. 228.

la « dégénérescence » de l'espèce exigera ainsi, dans ce combat darwinien pour l'existence, l'exclusion et l'élimination des « races inférieures » : « la mort des autres, c'est le renforcement biologique de soi-même en tant que l'on est membre d'une race ou d'une population, en tant que l'on est élément dans une pluralité unitaire et vivante<sup>209</sup> ».

Le nazisme, pour Foucault, constitue le « développement jusqu'au paroxysme des mécanismes de pouvoir nouveaux qui avaient été mis en place depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>210</sup> ». Il est l'exemple paradigmatique du racisme d'État en tant qu'il se donne pour objectif de protéger la « pureté » de la race ou, dans le cas qui nous occupe, de la *Volksgemeinschaft* aryenne. Société « disciplinaire et assurantielle », orientée vers la gestion, la valorisation et la reproduction de ses éléments sains (eugénisme, politiques pro-natalistes, allocations familiales, campagnes anti-tabac, mouvements de jeunesse, etc.<sup>211</sup>) mais aussi « déchaînement le plus complet du pouvoir meurtrier<sup>212</sup> » contre ses éléments jugés inférieurs ou ses *autres* désignés (Juifs, communistes, Roms, handicapés physiques et mentaux, homosexuels, « asociaux », etc.<sup>213</sup>), l'État nazi fait coïncider le biopouvoir et le pouvoir souverain : « [...] l'État nazi a rendu absolument

---

<sup>209</sup> *Ibid.*, p. 230.

<sup>210</sup> *Ibid.*, p. 231.

<sup>211</sup> Sur l'«État social» nazi et son intrication avec les politiques raciales du Troisième Reich, voir notamment Götz Aly, 2007, *Hitler's Beneficiaries : Plunder, Racial War and the Nazi Welfare State*, New York : Metropolitan Books, ainsi que Michael Burleigh et Wolfgang Wipperman, 1991, *op. cit.*

<sup>212</sup> Michel Foucault, 1997, *op. cit.*, p. 231.

<sup>213</sup> Sur l'identification des exclus dans l'Allemagne nazie, voir Robert Gellately et Nathan Stoltzfus (dir.). 2001. *Social Outsiders in Nazi Germany*, Princeton, New Jersey and Oxford: Princeton University Press. Les Lois de Nuremberg ont entériné juridiquement la discrimination envers les Juifs en Allemagne. Ces lois raciales sont indissociables de la construction de la communauté nationale, de la *Volksgemeinschaft*. Pour Burleigh et Wipperman, l'institutionnalisation du racisme et délimitation de la communauté nationale sont des processus qui vont de pair: «racial 'purification' was an integral part of wider 'social' policies designed to create a 'healthy', performance-orientated, 'Aryan' national community». Michael Burleigh et Wolfgang Wipperman, 1991, *op. cit.*, p. 3.

coextensifs le champ d'une vie qu'il aménage, protège, garantit, cultive biologiquement, et en même temps, le droit souverain de tuer quiconque – non seulement les autres, mais les siens propres<sup>214</sup> ». Dans ce contexte, la guerre, exposant la population à la mort, devient le moyen ultime de régénérer la race.

Le paradigme biopolitique fait de la biologisation du social le trait constitutif de la modernité. L'État nazi, examiné à travers la lentille de ce paradigme, apparaît conséquemment, comme le souligne Edward Ross Dickinson, comme une variante particulière de la société moderne :

Nazism appears not as a bizarre and inexplicable irruption, but as a product of the ongoing and ubiquitous biopolitical project of modernity; it was a product of the normality of modern scientific culture, of the modern project of universal renovation guided by science. It is not much a rupture in modern world and German history as a particular variant of modernity<sup>215</sup>.

C'est cette troublante «normalité» du nazisme dans le cadre institutionnel de la modernité qui fera l'objet des travaux de Zygmunt Bauman à la fin des années 1980.

## 2.2 Zygmunt Bauman : Modernité et Holocauste

Les trois axes d'influence de la critique postmoderne de la modernité exposés précédemment convergent dans les travaux de Zygmunt Bauman (né en 1925) sur l'Holocauste. Le sociologue d'origine juive polonaise, dans *Modernité et Holocauste* (1989), situe le génocide des juifs d'Europe comme étant l'accomplissement d'une virtualité inhérente au monde moderne et au processus de rationalisation qui le caractérise. Mettant l'accent sur la mobilisation de la technique et de l'esprit

---

<sup>214</sup> Michel Foucault, 1997, *op. cit.*, p. 232.

<sup>215</sup> Edward Ross Dickinson, 2004, *loc. cit.*, p. 5.

scientifique moderne dans les camps de la mort ainsi que sur le déploiement de la rationalité instrumentale dans la planification et la mise à exécution bureaucratique de la Solution finale, Bauman appréhende la civilisation moderne comme une condition nécessaire – mais non suffisante – de l’Holocauste. La division moderne des tâches, entre autres, contribue à une « production sociale d’invisibilité morale » où l’observation stricte de procédures techniques et administratives dilue la responsabilité individuelle et rend les exécutants aveugles aux résultats de leurs actions et à toute considération d’ordre éthique, ce qui fait écho au concept philosophique de « banalité du mal » développé par Hannah Arendt dans son célèbre rapport sur le procès d’Adolf Eichmann à Jérusalem<sup>216</sup>.

Considérant que la sociologie a trop longtemps occulté l’Holocauste comme objet d’étude et récusant les théories qui voient dans ce dernier un problème juif, un phénomène pathologique en rupture avec les fondements de notre civilisation, la manifestation d’un résidu d’instincts de destruction présociaux non encore maîtrisés par le processus civilisateur ou l’expression d’un mouvement de persécution comme un autre, Bauman voit l’Holocauste comme un produit de la modernité. En effet, Bauman voit une affinité élective entre l’Holocauste et l’esprit scientifique moderne, non seulement en tant qu’il pousse à son extrême le potentiel de la technique dans les camps de la mort, qui constituent une extension du système industriel moderne, mais aussi en tant que la logistique organisationnelle bureaucratique ayant permis la déportation et l’élimination systématique de millions d’êtres humains s’inscrit pleinement dans le déploiement de la rationalité instrumentale. L’Holocauste dessine un visage caché et peu reluisant de la société moderne, mais ce qui l’a rendu possible fait partie intégrante de cette société.

---

<sup>216</sup> Pour Arendt, Eichmann incarne un nouveau type de criminel, ni pervers ni sadique, mais effroyablement *normal*, dont la faute réside dans la soumission aveugle à l’autorité et l’*absence de pensée*. Hannah Arendt, 1991 [1963], *Eichmann à Jérusalem. Rapport sur la banalité du mal*, Paris : Gallimard.

### 2.2.1 L'Holocauste et la rationalité bureaucratique moderne

S'inspirant de l'analyse wébérienne de l'administration moderne, Bauman insiste beaucoup, dans *Modernité et Holocauste*, sur la planification et la mise à exécution bureaucratique de la Solution finale, la bureaucratie s'avérant être la forme de l'administration moderne par excellence, hautement compartimentée et spécialisée et misant sur une efficacité maximale et un calcul rationnel des coûts et bénéfices pour parvenir à une fin déterminée, qui justifie les moyens employés pour l'atteindre. Adoptant une interprétation fonctionnaliste de l'Holocauste<sup>217</sup>, Bauman affirme ainsi que « le choix de l'extermination comme meilleur moyen de parvenir à l'*Entfernung* était le produit de procédures bureaucratiques ordinaires<sup>218</sup> » et qu'il résultait d'un effort pour trouver des solutions rationnelles aux « problèmes » qui se posaient à l'organisation face à l'objectif de parvenir à une Allemagne *judenfrei*, puis, à mesure que la virtualité d'une domination nazie sur le continent devenait concrètement envisageable, à une Europe *judenfrei*<sup>219</sup>. Dans cette entreprise d'ingénierie sociale, ce sont également selon Bauman les méthodes de la bureaucratie moderne qui ont

---

<sup>217</sup> Plusieurs historiens conservateurs et libéraux tels que Karl-Dietrich Bracher, Klaus Hildebrand, Eberhard Jäckel et Andreas Hillgruber ont vu en la personne d'Hitler un « facteur décisif dans l'histoire du nazisme » et lui ont attribué un rôle idéologique et politique central. Pour ces historiens, qui veulent voir la période nazie comme une parenthèse de l'histoire, le nazisme est indissociable de son chef : c'est Hitler, son idéologie et son fanatisme racial qui en font la singularité historique, si bien qu'on pourrait qualifier le nazisme d'« hitlérisme ». Certains vont même jusqu'à expliquer le nazisme strictement en référence à la psychologie du personnage. Cette perspective est celle de la position dite « intentionnaliste » : l'histoire du Troisième Reich et son escalade jusqu'à la guerre totale et la Solution finale découleraient essentiellement des intentions d'Hitler. Elle s'oppose à la position dite « fonctionnaliste », défendue entre autres par Hans Mommsen et Martin Broszat, qui insistent davantage sur l'importance des facteurs structurels (socio-économiques, institutionnels, etc.) et des conditions sociales objectives dans le fonctionnement du régime nazi et dans sa radicalisation. Ian Kershaw, 1997, *op. cit.*, p. 57; 135-140.

<sup>218</sup> Zygmunt Bauman, 2002, *op. cit.*, p. 45.

<sup>219</sup> *Ibid.*, p. 43-44.

permis de mobiliser et de coordonner l'action d'un grand nombre d'individus ordinaires dans la poursuite de buts immoraux. Le sociologue allemand Wolfgang Sofsky, qui analyse dans une perspective microsociologique l'exercice du pouvoir dans les camps de concentration, rejoint sur ce point Bauman en considérant que la singularité historique de l'Holocauste tient essentiellement à son caractère bureaucratique :

The unicum lies less in the processes of murder practiced than in genocide having been carried out with the aid of an experienced bureaucratic organization, a civil service for extermination. [...] it represented a climactic high in the negative history of social power and modern organization<sup>220</sup>.

Ainsi, l'Holocauste constitue une potentialité gisant à même les schémas normaux de l'action rationnelle moderne<sup>221</sup>, dans la mesure où la coordination de l'action de gens normaux, ni sadiques, ni fanatiques, en vue de sa réalisation s'est effectuée à travers des structures organisationnelles normales et où un cadre administratif impersonnel et une stricte discipline routinière étaient encouragés plutôt que l'enthousiasme individuel<sup>222</sup>. L'obéissance aux ordres et le dévouement total à l'organisation passant avant tout, les règles de l'organisation remplacent la conscience personnelle, phénomène qui correspond selon Bauman à ce que Weber a appelé l'« honneur du fonctionnaire »<sup>223</sup>. La responsabilité morale est portée sur les supérieurs, qui eux-mêmes peuvent donner des ordres sans prendre totalement conscience de leurs

---

<sup>220</sup> Wolfgang Sofsky, 1992, *The Order of Terror: the Concentration Camp*, *op. cit.*, p. 12.

<sup>221</sup> Bauman diverge de Arendt en ce qu'il voit derrière l'Holocauste l'expression d'une rationalité tandis qu'elle s'y refuse en insistant sur le non-sens du totalitarisme et sur l'impossibilité de l'expliquer. Elle fait ressortir sa logique pathologique, son irrationalité et son absence de finalité. Pour Bauman, on peut voir dans l'holocauste la réalisation de principes modernes alors que pour Arendt c'est sur les ruines du monde moderne et de ses principes que le mouvement totalitaire a pu s'édifier.

<sup>222</sup> Zygmunt Bauman, 2002, *op. cit.*, p. 51.

<sup>223</sup> *Ibid.*, p. 52-53.

conséquences. L'individu devient le rouage d'une machine qui le dépasse, son action n'est pas une fin en soi mais fait partie d'un tout, d'un processus de division du travail<sup>224</sup>, principe moderne d'organisation des forces productives, et on peut y voir un parallèle avec la condition d'un ouvrier d'usine engagé dans un processus de travail à la chaîne qui ne voit jamais le produit final auquel il a contribué par son travail. Cette dynamique a pour conséquence la « substitution de la responsabilité technique à la responsabilité morale<sup>225</sup> », ce que Bauman entend comme l'interprétation de la tâche isolée comme étant moralement neutre. Il écrit en ce sens : « Même dans l'abstrait, la notion de ce qu'est le résultat final est superflue, et en tout cas inutile pour ce qui est du succès de sa propre participation à l'opération.<sup>226</sup> » Selon Bauman, les victimes juives elles-mêmes sont incorporées au processus de division du travail qui organise leur extermination et sont appelées, croyant qu'il leur reste quelque chose à sauver, à prendre des décisions rationnelles concernant le sort des leurs qui ne peuvent aboutir qu'à servir les objectifs nazis<sup>227</sup>. En bout de ligne, la médiation de l'action, le fait que l'intention et les réalisations soient séparés par des intermédiaires et que tout le monde ne considère avoir accompli que des actes anodins conduit selon Bauman à un aveuglement moral où personne ne fait le lien entre ses actes et le résultat final, ce qui fait que la culpabilité revient à tout le monde et personne à la fois<sup>228</sup>.

---

<sup>224</sup> *Ibid.*, p. 166.

<sup>225</sup> *Ibid.*

<sup>226</sup> *Ibid.*, p. 169.

<sup>227</sup> *Ibid.*, p. 202.

<sup>228</sup> *Ibid.*, p. 57-58.

Selon Bauman, la distance physique et psychique rend invisibles les dilemmes moraux<sup>229</sup>. Il est en effet plus facile de commettre des actes de violence lorsqu'on ne voit pas les victimes, comme ce fut le cas pour un grand nombre de fonctionnaires nazis, et ce d'autant plus si, comme ce fut le cas pour les Juifs, les victimes sont évincées de l'appartenance à une commune humanité<sup>230</sup>. En excluant les Juifs de la communauté nationale, les nazis leur ont enlevé les droits et les obligations partagés par les nationaux et comme Arendt le mentionne dans *Les Origines du totalitarisme*, en faisant des Juifs des apatrides, les nazis savaient qu'aucun pays ne les réclameraient puisqu'ils ne tomberaient alors sous aucune juridiction<sup>231</sup>, ce qui fait ressortir les limites des principes des Droits de l'homme, qui selon Arendt ne peuvent être protégés que dans le cadre de l'État-nation.

### 2.2.2 Racisme, scientisme et ingénierie sociale

La question du racisme, qui rend insurmontable l'altérité de l'Autre jusqu'à faire de son extermination totale une fin souhaitable, est également mise en relation par Bauman avec les développements de l'esprit scientifique et bureaucratique moderne: « le racisme, en tant que conception du monde et – plus encore- instrument politique efficace, est impensable sans les progrès de la science moderne, de la technologie moderne et des formes modernes du pouvoir d'État<sup>232</sup> ». S'appuyant notamment sur les travaux de l'historien allemand Detlev Peukert (lui-même influencé par Weber,

---

<sup>229</sup> *Ibid.*, p. 58.

<sup>230</sup> *Ibid.*, p. 60.

<sup>231</sup> Hannah Arendt, 2002 [1951], *op. cit.*, p. 598.

<sup>232</sup> Zygmunt Bauman, 2002, *op. cit.*, p. 112.

Elias et Foucault)<sup>233</sup>, il soutient qu'une entreprise génocidaire telle que l'Holocauste n'aurait pu voir le jour sans la conception, répandue dans le monde occidental depuis le siècle des Lumières, selon laquelle l'homme règne en maître sur la Nature<sup>234</sup> et sur son environnement, et qu'il peut les modeler à sa guise et les subordonner à ses besoins en en extrayant les éléments indésirables : « Le composé meurtrier était fait d'ambition typiquement moderne visant à redessiner et reconstruire la société, et d'une concentration typiquement moderne de pouvoir, de ressources et de compétences administratives<sup>235</sup> ».

C'est par la métaphore de l'«État jardinier» (*gardening state*) que Bauman traduit cette relation étroite entre racisme et ingénierie sociale. L'ingénierie sociale consiste à traiter la société comme un objet de manipulation, de planification et d'organisation qui peut être transformé par l'entremise de l'action rationnelle en finalité. Cette approche manipulatrice de la société est une condition nécessaire selon Bauman à l'apparition d'un racisme à visée exterminationniste<sup>236</sup>. Pour l'auteur, qui va développer davantage cette thématique dans *Modernity and Ambivalence*<sup>237</sup>, la société moderne est fondée sur un désir d'ordre, d'unité, de lisibilité, de transparence du monde. Le monde moderne cherche toujours à réduire la part d'ambivalence dans

---

<sup>233</sup> Detlev Peukert, 1987 [1982], *Inside Nazi Germany. Conformity, Opposition and Racism in Everyday Life*, translated by Richard Deveson, New Haven and London : Yale University Press ; Detlev Peukert, 1994, «The Genesis of the Final Solution from the Spirit of Science», in Thomas Childers et Jane Caplan (eds), *Reevaluating the Third Reich*, New York: Holmes & Meier.

<sup>234</sup> L'idée selon laquelle les hommes, par la maîtrise de la science, se rendraient «comme maîtres et possesseurs de la nature» était déjà avancée par Descartes dans le *Discours de la méthode* (1637).

<sup>235</sup> Zygmunt Bauman, 2002, *op. cit.*, p. 135.

<sup>236</sup> *Ibid.*, p. 129.

<sup>237</sup> Zygmunt Bauman, 1991, *Modernity and Ambivalence*, Ithaca, N.Y: Cornell University Press.

le social, d'en éliminer la contingence, qui est une importante source d'insécurité et d'anxiété. Il cherchera, pour se faire, à créer un ordre social artificiel, à remodeler la réalité pour la rendre conforme à un plan rationnellement conçu. Cette utopie scientifique exige en contrepartie l'élimination de tout élément perturbateur, autrement dit de tous ceux qui ne peuvent être intégrés à cet ordre en raison d'une « nature » jugée incompatible avec le projet de la société idéale : « Le racisme ne trouve sa justification que dans le contexte d'un projet de société parfaite et d'un plan d'exécution de ce projet par un effort programmé et cohérent<sup>238</sup> ». Dans l'État racial nazi, la réalisation du Reich millénaire passait par la scission de la société entre ceux qui étaient dignes et ceux qui étaient indignes d'habiter le *Lebensraum* ainsi que par la suppression de la *unwertes Leben*, de la « vie sans valeur »<sup>239</sup>. Les pratiques scientifiques de classification et le déterminisme naturaliste propre à la pensée biologique ont joué selon Bauman un rôle essentiel dans la naissance des théories racistes en postulant le caractère héréditaire et hiérarchique des attributs humains. La communauté nationale, que l'on veut une et indivisible, devient une communauté raciale, dont doivent être exclus ou éliminés non seulement les membres des « races inférieures », comme les Juifs et les Roms, mais aussi tous ceux qui sont considérés comme biologiquement inaptes ou qui menacent la vitalité de la « race », comme les handicapés, les malades mentaux, les homosexuels et les « asociaux » en tout genre, qui seront victimes de programmes secrets d'euthanasie ou soumis à des opérations de stérilisation forcée :

[...] bien avant de construire les chambres à gaz, les nazis, sur ordre de Hitler, tentèrent d'exterminer leurs propres compatriotes handicapés mentaux ou physiques au moyen de ce que l'on qualifia hypocritement d' 'euthanasie', et de cultiver une race supérieure au moyen de la fertilisation organisée des femmes de race supérieure (l'eugénisme). Tout comme ces tentatives, le massacre des

---

<sup>238</sup> Bauman, 2002, *op. cit.*, p. 118.

<sup>239</sup> *Ibid.*, p. 119-122.

juifs fut une opération visant à la gestion rationnelle de la société. Et une tentative systématique pour mettre à son service l'attitude, la philosophie et les préceptes de la science appliquée<sup>240</sup>.

Pour résumer, la *Weltanschauung* nazie et sa quête d'une *société totalement administrée* était pour Bauman parfaitement en phase avec l'esprit de la modernité :

The Nazi vision of a harmonious, orderly, deviation-free society drew its legitimacy and attractiveness from such views and beliefs already firmly entrenched in the public mind through the century and a half of post-Enlightenment history, filled with scientific propaganda and the visual display of the wondrous potency of modern technology<sup>241</sup>.

L'analyse de Bauman s'accorde ainsi avec une critique radicale du positivisme, de la rationalisation et, plus généralement, de l'idée de progrès qui sous-tend la pensée occidentale depuis les Lumières.

### 2.2.3 Civilisation, moralité et violence : Bauman contra Elias

Bauman prend le contre-pied d'Elias sur la signification du processus de civilisation et ses conséquences morales. Bien qu'il y ait convergence entre les deux auteurs autour de l'idée selon laquelle l'Holocauste a été rendu possible par les moyens techniques de la modernité et que l'extermination des Juifs a nécessité une avancée considérable de la rationalisation et de la bureaucratisation<sup>242</sup>, Elias y diagnostique un « effondrement » de la civilisation et de l'identification de l'homme à son prochain tandis que Bauman considère que c'est la civilisation moderne elle-même qui

---

<sup>240</sup> *Ibid.*, p. 127.

<sup>241</sup> Zygmunt Bauman, 1991, *op. cit.*, p. 29.

<sup>242</sup> Norbert Elias, 1996, *op. cit.*, p. 307.

concourt à détruire les dispositions morales naturelles de l'être humain<sup>243</sup>. Alors que pour Elias c'est le processus de socialisation qui rend possible l'identification à l'autre, Bauman met de l'avant une conception anti-hobbesienne de l'état de nature en attribuant une origine pré-sociale à l'instinct moral, que l'organisation sociale vient suspendre :

Je crois que la grande leçon qu'il nous faut tirer de l'holocauste est [...] d'étendre ainsi le modèle théorique du processus de civilisation de façon à inclure la tendance à refouler, à censurer et à délégitimer les motivations éthiques de l'action sociale. Nous nous devons d'évaluer la preuve que le processus de civilisation consiste, entre autres choses, à dépouiller l'utilisation de la violence de tout calcul moral et à débarrasser tout désir de rationalité de toute interférence d'ordre éthique ou d'inhibitions d'ordre moral<sup>244</sup>.

Il récuse l'interprétation du processus de civilisation qui y voit la victoire de la raison sur les pulsions et l'élimination de la violence de la vie sociale car cette vision assume selon lui les hypothèses normatives de la modernité: « Dans l'ensemble, le caractère général non-violent de la civilisation moderne est une illusion. Plus exactement, il fait partie intégrante de son auto-justification et de son apothéose auto-proclamée; bref, du mythe de sa légitimité<sup>245</sup> ». Pour Bauman, qui adopte ici une perspective foucauldienne, la civilisation n'élimine pas la violence, mais la dissimule au regard, la rend invisible, tout en redistribuant l'accès aux moyens de coercition<sup>246</sup>, que la concentration monopolistique par l'État rend plus redoutables. Comme le souligne Anthony Giddens dans *The Nation State and Violence*, la pacification interne de la société, couplée aux techniques modernes de surveillance et à la technologie industrielle de guerre, est indissociable de la consolidation du pouvoir

---

<sup>243</sup> Zygmunt Bauman, *op. cit.*, p. 162.

<sup>244</sup> *Ibid.*, p. 62.

<sup>245</sup> *Ibid.*, p. 164.

<sup>246</sup> *Ibid.*, p. 165.

politique<sup>247</sup>. Le monopole de la violence par l'État peut en effet se retourner contre certaines catégories de citoyens: « la pacification de la vie quotidienne signifie en même temps sa vulnérabilité<sup>248</sup> ». L'Holocauste pour Bauman ne résulte pas d'un recul du processus civilisateur : ce sont les mêmes processus qui sont à l'origine de la pacification apparente de la vie quotidienne et des violences modernes<sup>249</sup>. Par ailleurs, tandis que Bauman adopte une interprétation « fonctionnaliste » de l'Holocauste, mettant l'accent sur les structures impersonnelles ayant concouru à l'aboutissement de la Solution finale, Elias adopte une posture plus « intentionnaliste », soutenant que l'extermination des Juifs découlait directement de l'idéologie nazie et de la volonté de Hitler.

#### 2.2.4 Diagnostic de la modernité : renversement de la perspective normative

Pour Bauman, l'Holocauste nous pousse à réévaluer nos conceptions de la modernité et du processus de civilisation. Notre compréhension de la modernité doit tenir compte de l'expérience de l'Holocauste, qui a durablement porté atteinte aux théories linéaires du progrès. Il propose une critique acerbe du modèle de la modernisation, qui considère l'Holocauste comme « une erreur et non un produit de la modernité<sup>250</sup> » et se positionne d'emblée contre la thèse du *Sonderweg*. Contre les stratégies qui

---

<sup>247</sup> Anthony Giddens, 1987, *op. cit.*

<sup>248</sup> Zygmunt Bauman, 2002, *op. cit.*, p. 181.

<sup>249</sup> Pour la synthèse des approches d'Elias et de Bauman, voir Ian Burkitt, 1996, «Civilization and Ambivalence», *The British Journal of Sociology*, vol. 47, no. 1, pp. 135-150; Abram de Swaan, 2001, «Dyscivilization, Mass Extermination and the State», *Theory, Culture and Society*, vol. 18, no 2-3, pp. 265-276.

<sup>250</sup> Zygmunt Bauman, 2002, *op. cit.*, p. 27.

visent à « marginaliser le crime » et à « exonérer la modernité », il en appelle à considérer Auschwitz comme un « problème universel de la condition humaine moderne » et non uniquement comme une tragédie de l'histoire juive ou le produit d'une *catastrophe allemande*<sup>251</sup>. En effet, les conditions qui ont rendu l'Holocauste possible n'ont pas disparu. Il réclame une révision « de la compréhension orthodoxe de la tendance historique de la modernité<sup>252</sup> » et diffère selon Hans Joas du « mainstream » sociologique en refusant de considérer l'Holocauste comme une déviation par rapport à la trajectoire par ailleurs progressiste de la modernisation<sup>253</sup>. Ce *renversement de la perspective normative* sur la modernité par rapport aux théories sociologiques classiques s'accompagne d'une dénonciation de la complicité de la pratique sociologique avec l'exercice de l'ingénierie sociale, les sciences sociales ayant exercé un rôle clé dans les entreprises de classification et de division du monde.

Chez Bauman, le déploiement de la terreur nazie s'inscrit en continuité avec le processus de rationalisation propre à la modernité et à son mode d'organisation bureaucratique, ce qui fait de l'Holocauste une potentialité du monde moderne. Mettant brillamment en lumière le fait que la modernité et son processus de civilisation ne nous empêche pas de commettre des massacres mais nous donne de nouveaux moyens pour le faire, il ne fait cependant jamais mention dans *Modernité et Holocauste*, comme l'a souligné à juste titre Moïse Postone<sup>254</sup>, des affinités entre sa position et les idées développées par les penseurs de l'École de Francfort sur la

---

<sup>251</sup> *Ibid.*, p. 260-261.

<sup>252</sup> *Ibid.*, p. 22.

<sup>253</sup> Hans Joas, 1998, *loc. cit.*, p. 47-48.

<sup>254</sup> Moïse Postone, 1992, «Review», *American Journal of Sociology*, vol. 97, no. 5, pp. 1521-1523.

dialectique de la Raison et le potentiel destructeur de celle-ci. Or, il fait explicitement référence à Horkheimer et Adorno dans *Modernity and Ambivalence*, où il se donne pour objectif de sociologiser les intuitions philosophiques des tenants de la Théorie critique<sup>255</sup>.

Dans la prochaine section, nous nous pencherons sur des thèses qui puisent aux perspectives postmodernes mais qui proposent une vision alternative de la relation entre nazisme et modernité. Pour des historiens comme Peter Fritzsche et Roger Griffin, ce n'est pas tant le plein déploiement de la modernité qui caractérise le nazisme que la recherche d'une *autre* modernité.

### 2.3 Le nazisme comme mouvement moderniste

Une thèse de plus en plus en vogue, comme en attestent un certain nombre de parutions récentes sur le totalitarisme et le fascisme<sup>256</sup>, appréhende le nazisme comme un projet de régénération sociale et nationale proposant un modèle alternatif de modernité. Cette idée d'une « modernité alternative » est présente chez de nombreux théoriciens du fascisme<sup>257</sup>. Les chercheurs qui travaillent dans cette optique repensent la modernité pour y inclure les réactions à sa forme libérale<sup>258</sup>. Ces travaux sur l'idéologie fasciste insistent sur l'auto-compréhension que les fascistes

---

<sup>255</sup> Zygmunt Bauman, 1991, *op. cit.*, p. 17.

<sup>256</sup> Roger Griffin, 2007, *op. cit.*; Richard Shorten, 2012, *op. cit.*

<sup>257</sup> Michael Mann, 2004, *op. cit.*; Robert O. Paxton, 2004, *op. cit.*

<sup>258</sup> Richard Shorten, *op. cit.*, p. 33.

avaient de leur mouvement et donnent un contenu socio-politique au concept de *modernisme*.

### 2.3.1 La modernité comme crise

Dans un important article paru en 1996 dans la revue *Modernism/Modernity*, l'historien Peter Fritzsche, qui s'appuie sur Foucault, Peukert et Bauman, va plus loin et souligne la convergence du nazisme avec l'esprit du *modernisme*<sup>259</sup>. Récusant le concept de *modernisation* comme étant trop normatif car évaluant le passé à travers le prisme du présent, il soutient qu'il est plus fécond de voir le nazisme comme une force « moderniste » que comme une force « modernisatrice » dans la mesure où le national-socialisme peut être appréhendé comme un projet de rénovation sociale tirant ses prémisses dans la discontinuité et l'instabilité radicales du monde moderne et dans les possibilités infinies d'expérimentation qu'elles permettent : « [The Nazis] emerge as modernists because they made the acknowledgement of the discontinuity of history the premise of their fantastic political and racial designs<sup>260</sup> ».

Les dangers et les risques nouveaux induits par le processus de modernisation et par la révolution industrielle ont donné naissance, selon Fritzsche, à une forme nouvelle de sensibilité, le *modernisme*, qui reconnaît à la fois la malléabilité et la fragilité de l'ordre social. Ce contexte, marqué par un sentiment de crise où l'instabilité apparaît comme l'aspect crucial de la modernité, voit émerger des projets de réforme ayant

---

<sup>259</sup> Peter Fritzsche, 1996, «Nazi Modern», *Modernism/Modernity*, vol. 3, no. 1, pp. 1-22.

<sup>260</sup> *Ibid.*, p. 11.

pour dessein de réguler le social, de maîtriser la contingence et de prévenir le chaos<sup>261</sup>.

La Première Guerre mondiale et la Révolution russe de 1917 furent des événements qui scellèrent définitivement le sort du monde moderne du sceau de la rupture historique, de la *discontinuité*<sup>262</sup>. Les philosophies de l'histoire progressistes du XIX<sup>e</sup> siècle sont discréditées : c'est la fin des certitudes et de l'« âge d'or de la sécurité » bourgeoises dont parlait Stefan Zweig dans *Le monde d'hier*. La culture de l'Allemagne de Weimar, tant à gauche qu'à droite, est marquée par un imaginaire de l'urgence, de la catastrophe, du déclin, de la dégénérescence, mais aussi, en même temps, par la conviction que l'on peut réinventer l'Histoire et renouveler les bases de la société : « The future had never appeared so dangerous or so open-ended as when viewed from among the ruins of the postwar years <sup>263</sup> ». C'est cet esprit qui, selon Fritzsche, animait le mouvement national-socialiste, qui se concevait comme un projet de rénovation sociale destiné à contrer la détérioration biologique de la nation et les effets prétendument délétères de la démocratie<sup>264</sup> : « Defining itself in the machine-age terms of crisis and renovation, National Socialism constructed a totalitarian version of the modern<sup>265</sup> ».

---

<sup>261</sup> *Ibid.*, p. 11-12.

<sup>262</sup> *Ibid.*

<sup>263</sup> *Ibid.*, p. 13-14.

<sup>264</sup> *Ibid.*, p. 15.

<sup>265</sup> *Ibid.*, p. 17.

### 2.3.2 La quête d'une modernité alternative

Roger Griffin, de la même façon, voit davantage dans le fascisme la recherche d'une « modernité alternative » devant la décadence perçue de la société moderne qu'une réaction proprement antimoderne<sup>266</sup>. Il définit l'idéologie fasciste comme un «ultranationalisme palingénésique», animé par le mythe d'une régénérescence du corps social dans le contexte d'une crise structurelle de la société moderne.

Griffin propose une définition idéal-typique et maximaliste du modernisme qui peut surprendre à première vue :

[...] the generic term for a wide variety of countervailing palingenetic reactions to the anarchy and cultural decay allegedly resulting from the radical transformation of traditional institutions, social structures, and belief systems under the impact of Western modernization<sup>267</sup>.

Le modernisme est ainsi défini comme une révolte contre la modernité. Il n'est pas nécessairement progressiste. Il recoupe un ensemble de mouvements culturels, sociaux et politiques qui émergent à partir du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle en réaction à une modernisation perçue comme un processus de désagrégation, de fragmentation sociale et de perte de transcendance<sup>268</sup> :

Their common denominator lies in the bid to reinstate a sense of transcendent value, meaning or purpose in order to reverse the Western culture's progressive loss of a homogenous value system and overarching cosmology (*nomos*) caused by the secularizing and disembedding forces of modernization<sup>269</sup>.

---

<sup>266</sup> Roger Griffin, 2007, *op. cit.*; Roger Griffin, 2008, «Modernity, Modernism and Fascism. A 'Mazeway Resynthesis'», *Modernism/Modernity*, vol. 15, no 1, pp. 9-24.

<sup>267</sup> Roger Griffin, 2007, *op. cit.*, p. 54.

<sup>268</sup> La sociologie classique, qui a émergé dans ce contexte, a associé la modernité au délitement du lien social.

<sup>269</sup> Roger Griffin, 2008, *loc. cit.*, p. 15.

S'appuyant notamment sur la sociologie des religions de Peter Berger, Griffin soutient la thèse primordialiste selon laquelle l'être humain éprouve le besoin vital de se rattacher à une communauté de sens, à un *nomos* englobant afin de se protéger contre la terreur de la finitude. Devant la perte de ce *nomos*, autrement dit devant une situation d'*anomie*, apparaissent des mouvements visant à revitaliser la société, à recréer du sens en fondant un nouvel ordre social<sup>270</sup>. Le modernisme apparaît ainsi comme un mouvement de revitalisation visant à pallier le sentiment de crise symbolique et spirituelle de la modernité, à proposer un remède à la *décadence*. Le fascisme, selon Griffin, est une forme de « modernisme programmatique » (*programmatic modernism*) qui vise à transformer la société et à créer un nouveau monde objectif<sup>271</sup>.

Le nazisme, dans cette perspective, n'est pas un relent d'archaïsme, mais bien une forme de *modernisme politique*<sup>272</sup>. Il puise ses idéaux et ses valeurs dans un passé prémoderne idéalisé, mais il est tourné vers l'avenir en ce qu'il ne rejette que les aspects « dégénérés » de la modernité (démocratie, libéralisme, socialisme, etc.) et aspire, sous l'égide d'une figure charismatique<sup>273</sup>, à la renaissance de la nation:

Nazism was an alliance of different revolts against 'actually existing modernity', the bulk of which fully embraced orthodox science and the values of the modern technocracy as long as they could be harnessed by the forces of national rebirth<sup>274</sup>.

---

<sup>270</sup> *Ibid.*, p. 13-14.

<sup>271</sup> *Ibid.*, p. 11-12.

<sup>272</sup> *Ibid.*, p. 17.

<sup>273</sup> Le rapprochement entre Hitler et une figure prophétique ainsi que l'aspect rituel des rassemblements politiques nazis font selon Griffin du nazisme une forme de « religion politique ».

<sup>274</sup> Roger Griffin, 2007, *op. cit.*, p. 259.

Griffin emprunte à Bauman la métaphore de l'« État jardinier » pour décrire les velléités de *design* et le « modernisme biopolitique<sup>275</sup> » du Troisième Reich. Ce dernier, pénétré d'idéologie scientiste, mobilise les ressources de la science moderne et les moyens de l'État moderne en vue de façonner la vie elle-même et d'atteindre à un idéal d'une communauté ethnique homogène et purgée de tout élément « déviant »:

The state-sponsored, industrialized extermination of the alleged human embodiment of decadence, the domination of policy by a biopolitical vision of the reborn national community based on eugenics and racial hygiene : these were just some of the poisonous harvest reaped by the fascist 'gardening state', the logical consequence of its political modernism<sup>276</sup>.

La révolte contre la modernité, pour Griffin, passe ainsi par une intervention active sur les hommes et la société rendue possible par la logique et les ressources de la modernité elle-même.

## Conclusion

Les thèses abordées dans ce chapitre mettent l'accent sur le côté sombre, le pendant pathologique de la modernité. Pour Bauman, comme pour les philosophes de l'École de Francfort et Michel Foucault avant lui, Auschwitz est un produit « normal » de la civilisation occidentale et révèle le potentiel destructeur de la rationalité instrumentale. L'approche manipulatrice de la nature et de la société qui prévaut depuis les Lumières, avec son ambition d'ordonner le monde, a rendu le projet moderne complice de nouvelles formes de domination. Pour des historiens du

---

<sup>275</sup> *Ibid.*, p. 310-335.

<sup>276</sup> Roger Griffin, 2008, *loc. cit.*, p. 20.

fascisme comme Fritzsche et Griffin, par ailleurs, c'est la crise idéologique engendrée par un processus de modernisation vécu comme une « décadence » et accentué par la Première Guerre mondiale ainsi que l'émergence de mouvements modernistes visant à rénover la société qui ont rendu possible l'aspiration à la mise en œuvre d'une modernité alternative, non-libérale.

C'est moins du « grand récit » de la modernisation que les thèses présentées dans ce chapitre s'éloignent que de son évaluation normative classique : là où les penseurs « modernes » voyaient dans le nazisme et l'Holocauste une rupture avec un processus de modernisation conçu comme vecteur de progrès, les penseurs « postmodernes » y voient une continuité avec une modernité conçue comme destructive :

Since for postapocalyptic thinking 'Auschwitz' now signifies the point at which the project of modernity reveals itself as fated to culminate in barbarism, contemporary postmodernist thinkers unquestioningly regard it as legitimate to collapse the logic of modernity with the most extreme manifestation of politically organized terror. The event condemns thus not merely the bureaucratic and administrative procedures of the man-made apocalypse, but the ethical, technological and political structures of the modern world<sup>277</sup>.

Les perspectives postmodernes, ainsi, se distinguent fondamentalement de celles explorées dans le chapitre précédent par le regard pessimiste qu'elles portent sur la modernité comme type de société. Alors que le processus de rationalisation pour Parsons (qui a oblitéré une partie de la problématique soulevée par Weber) se voulait essentiellement une avancée positive et qu'il était à tout le moins moralement neutre pour Elias, il revêt dans les perspectives postmodernes une dimension apocalyptique. Nous nous pencherons dans le prochain chapitre sur les thèses qui remettent en question le caractère unidimensionnel des théories qui présentent le nazisme comme étant purement moderne ou antimoderne.

---

<sup>277</sup> Anson Rabinbach, 1997, *op. cit.*, p. 14.

### CHAPITRE III

## ANATOMIE D'UN PARADOXE : LE NAZISME COMME UNE RÉVOLTE MODERNE CONTRE LA MODERNITÉ

Introduction. Le nazisme et la technique moderne : un paradoxe?

*The really characteristic and dangerous aspect of National Socialism was its mixture of robust modernity and an affirmative stance towards progress combined with dreams of the past: a highly technological romanticism.*  
Thomas Mann<sup>278</sup>

Nombre de chercheurs ont soulevé la « contradiction majeure du nazisme, modernisateur d'esprit antimoderne<sup>279</sup> ». Au cœur de cette contradiction se trouve le rapport ambigu et paradoxal du national-socialisme à la science et à la technique modernes. Selon l'historien Robert Paxton, il existe un décalage entre la rhétorique et la pratique du fascisme en ce qui a trait à la modernisation<sup>280</sup>. D'une part, son idéologie est caractérisée par un attrait pour le passé, une utopie agraire et une aversion pour la civilisation matérialiste et urbaine. D'autre part, sa pratique est marquée par son utilisation des ressources modernes, allant de l'aviation militaire aux techniques médiatiques de propagande. Mélange de « barbarie » et de science moderne, réunissant l'esprit des pogromes médiévaux et celui du darwinisme social<sup>281</sup>, réconciliant le « sang » et la « machine », exploitant le ressentiment des

---

<sup>278</sup> Cité dans Jeffrey Herf, 1984, *Reactionary Modernism. Technology, culture, and politics in Weimar and the Third Reich*, Cambridge: Cambridge University Press, p. 2.

<sup>279</sup> Pierre Ayçoberry, 1979, *La question nazie. Les interprétations du national-socialisme 1922-1975*, Paris : Éditions du Seuil, p. 269.

<sup>280</sup> Robert O. Paxton, 2004, *Anatomy of Fascism*, New York: Alfred A. Knopf, p. 12.

<sup>281</sup> Mark Roseman, 1996, «National Socialism and Modernisation» in Richard Bessel (dir.), *Fascist Italy and Nazi Germany: Comparisons and Contrasts*, Cambridge: Cambridge University Press.

perdants de la modernisation tout en attirant dans ses rangs des intellectuels modernistes, le nazisme ne peut être considéré ni comme une réaction antimoderne, ni comme une dictature modernisatrice comme le voulait une certaine variante des théories de la modernisation<sup>282</sup>.

Nous nous pencherons dans ce chapitre sur les thèses de deux auteurs qui proposent une synthèse originale du rapport entre les aspects modernes et les aspects antimodernes du nazisme : Moishe Postone et Jeffrey Herf. Leurs analyses respectives proposent une explication du nazisme qui met l'accent sur l'enchevêtrement entre une dynamique réactionnaire et une dynamique modernisatrice et font ressortir la tension entre contestation et affirmation de la modernité sous le Troisième Reich.

### 3.1 Moishe Postone : Antisémitisme et national-socialisme

*Celui qui ne veut pas parler du capitalisme doit se taire à propos du fascisme.*

Max Horkheimer, 1939

Le philosophe et historien marxiste Moishe Postone (né au Canada en 1942) a obtenu son doctorat à l'Université Johann Wolfgang Goethe de Francfort en 1983 et est aujourd'hui professeur d'histoire à l'Université de Chicago. Influencé par la critique de la modernité de Nietzsche, Simmel et Weber, il a travaillé à un renouvellement de

---

<sup>282</sup> Dans les années 1960, le libéral Ralf Dahrendorf, soutenait que le régime nazi ne cherchait pas à préserver les archaïsmes mais à introduire de force l'Allemagne, où l'on observait une forte résistance sociale à l'industrialisation et à l'urbanisation, dans la modernité, pavant ainsi la voie, de manière non-intentionnelle, à l'essor économique de la République fédérale d'Allemagne (Dahrendorf, 1969). David Schoenbaum, de façon similaire, mettait de l'avant dans *Hitler's Social Revolution* (1966) le caractère modernisateur des politiques sociales nazies, qui firent notamment éclater les obstacles traditionnels à la mobilité sociale.

la Théorie critique et à une réinterprétation de l'œuvre de Marx sur la base des *Grundrisse*<sup>283</sup>. Sa conception de la modernité se confond avec la formation sociale historiquement spécifique qu'est le capitalisme. Par conséquent, «le travail de Postone sur l'antisémitisme moderne est indissociable de son travail sur le capitalisme<sup>284</sup> ». Il situe l'antisémitisme moderne et le national-socialisme dans le cadre d'une révolte anticapitaliste et d'un rejet de l'ordre moderne passant paradoxalement par l'exaltation de certaines formes engendrées par la modernité. Il propose ainsi une analyse de la relation entre les éléments « modernes » et « anti-modernes » de l'idéologie nazie qui dépasse les antinomies habituelles.

Postone prend à parti tant les théories de la modernisation que les perspectives postmodernes, que nous avons examinées dans les deux chapitres précédents. Les discours moderniste et postmoderniste mènent tous deux selon lui à une lecture unidimensionnelle du nazisme et traduisent des préoccupations politiques et idéologiques distinctes : « this antinomy sheds lights on the self-understandings of the two post-war epochs<sup>285</sup> ». Postone reprend la structure temporelle du XX<sup>e</sup> siècle proposée par Eric Hobsbawm dans *L'Âge des extrêmes*. Pendant l'« Âge d'or » de l'après-guerre (années 1950 et 1960), marqué par le compromis keynésien et le triomphe du libéralisme, le nazisme était vu comme étant essentiellement antimoderne, comme une régression historique : « the hegemony of a determinate form of modernity was also expressed by interpretations of Nazism as

---

<sup>283</sup> Frédéric Guillaume Dufour et Frantz Gheller, 2013, «Moishe Postone», dans Jonathan Martineau (dir.), *Marxisme anglo-saxon: figures contemporaines. De Perry Anderson à David McNally*, Montréal: Lux Éditeur.

<sup>284</sup> *Ibid.*, p. 151.

<sup>285</sup> Moishe Postone, 2003b, *op. cit.*, p. 88.

antimodern<sup>286</sup> ». En Allemagne de l'Ouest, souligner une « “ rupture absolue ” censée séparer la République fédérale et le Troisième Reich » servait d'« idéologie de légitimation » au système issu de la victoire des Alliés alors même que de grands pans de l'appareil administratif et de la politique étrangère nationaux-socialistes étaient demeurés en place<sup>287</sup>. À partir des années 1970, la globalisation néolibérale et la croissance des inégalités s'accompagne de l'érosion des conceptions linéaires d'une modernité triomphante. S'affirme alors le tournant postmoderne et la réaction intellectuelle contre le projet universaliste moderne, qui sera rendu responsable du génocide juif.

Pour Postone, la rigueur analytique du concept de modernité se heurte au fait que le nazisme a rejeté certains aspects de la modernité mais en a épousé d'autres, comme le capitalisme industriel et la technologie moderne. La valeur heuristique du concept de modernité pour comprendre le nazisme ne peut être sauvée que par une approche qui permette de rendre compte à la fois des aspects modernes et antimodernes du nazisme et de la relation qui les unit.

### 3.1.1 L'antisémitisme moderne : une spécificité qualitative

Dans un article intitulé *Antisémitisme et national-socialisme*<sup>288</sup>, initialement publié en 1980<sup>289</sup>, Moishe Postone soutient que l'antisémitisme moderne et le national-

---

<sup>286</sup> *Ibid.*

<sup>287</sup> Moishe Postone, 2003a, *op. cit.*, p. 79-80; Moishe Postone, 1990, «After the Holocaust : History and Identity in West Germany» dans *Coping with the Past*, p. 235.

<sup>288</sup> Moishe Postone, 2003a, *op. cit.*, p. 79-106.

socialisme sont indissociables et expose les liens entre le développement du capitalisme et ces derniers. Il affirme que la spécificité de l'Holocauste et de l'antisémitisme moderne est une spécificité qualitative et que leur compréhension nécessite une argumentation spécifique. L'antisémitisme moderne ne se confond ni avec l'antijudaïsme traditionnel, ni avec « les catégories générales de préjugé, de discrimination et de persécution<sup>290</sup> ». L'Holocauste, par ailleurs, se démarque des autres manifestations du meurtre de masse par « un sens de la mission idéologique, par une relative absence d'émotion et de haine directe (contrairement aux pogromes, par exemple) et, ce qui est encore plus important, par son manque évident de fonctionnalité<sup>291</sup> ». Contrairement à Bauman, pour qui la Solution finale servait l'objectif de rendre le Reich *judenfrei*, Postone soutient que l'extermination des Juifs était « une fin en soi<sup>292</sup> ».

Selon Postone, le nazisme et l'antisémitisme sont intimement liés dans la mesure où le nazisme se pensait comme une révolte dans un contexte où, à partir de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, un pouvoir réel commence à être attribué aux Juifs, qui ont toujours été perçus comme une menace potentielle. L'idée d'un complot juif mondial se développe avec la croyance selon laquelle les Juifs se cachent derrière les divisions de classes de même que derrière les antagonismes idéologiques tout en étant à l'origine de la décadence urbaine et du déclin civilisationnel. Les antisémites prennent pour cible la « juiverie internationale », qui

---

<sup>289</sup> Moishe Postone, 1980, «Anti-Semitism and National Socialism: Notes on the German Reaction to "Holocaust"», *New German Critique*, No. 19, Special Issue 1: Germans and Jews, pp. 97-115.

<sup>290</sup> *Ibid.*, p. 80.

<sup>291</sup> *Ibid.*, p. 82.

<sup>292</sup> *Ibid.*, p. 83.

[...] se tient derrière la “jungle d’asphalte” des métropoles cancéreuses, derrière la “culture moderne, matérialiste et vulgaire” et de façon générale derrière toutes les forces qui concourent à la ruine des liens sociaux, des valeurs et des institutions traditionnels. Les juifs représentent une puissance destructrice, dangereuse et étrangère qui mine la “santé” sociale de la nation. L’antisémitisme moderne ne se caractérise donc pas seulement par son contenu séculier mais encore par son caractère systématique. Il prétend expliquer le monde : un monde devenu rapidement trop complexe et menaçant pour beaucoup<sup>293</sup>.

Postone entend faire le lien entre l’antisémitisme moderne et le national-socialisme en fondant leur explication sur les mêmes catégories à l’aide d’une « épistémologie sociohistorique<sup>294</sup> » qui permettrait de dépasser le clivage entre l’analyse socioéconomique du nazisme et l’analyse de l’idéologie antisémite. Selon lui, les analyses classiques comme celle de Max Horkheimer, qui voit dans l’antisémitisme moderne une réaction anticapitaliste identifiant les Juifs à l’argent et à la sphère de la circulation, ou celle de G. L. Mosse qui l’interprète comme une révolte contre le Juif en tant que figure de l’industrialisation rapide, des crises économiques et des bouleversements sociaux qui en résultent touchent quelque chose d’essentiel mais sont incomplètes. L’antisémitisme peut en effet être considéré comme une révolte contre la modernité, mais Postone souligne que le mouvement national-socialiste a pourtant eu une attitude positive envers le capitalisme industriel et la technique moderne. La révolte nazie contre la modernité présente ainsi un caractère sélectif : le capital industriel n’a pas été ciblé par l’antisémitisme. Pour résoudre ce paradoxe, il est nécessaire selon Postone de distinguer l’essence et l’apparence du capitalisme moderne<sup>295</sup>. C’est à travers la catégorie marxienne de *fétiche* qu’il parvient à le faire.

---

<sup>293</sup> *Ibid.*, p. 85.

<sup>294</sup> *Ibid.*, p. 86.

<sup>295</sup> *Ibid.*, p. 89.

### 3.1.2 Antisémitisme et anticapitalisme

Dans la théorie marxienne de la marchandise, seule la valeur d'usage de la marchandise est apparente, tandis que sa dimension abstraite, la valeur, ainsi que les rapports sociaux objectivés sur lesquels elle se fonde, sont masqués. Les rapports sociaux capitalistes se présentent donc sous la forme de l'antinomie concret/abstrait<sup>296</sup>, la dimension concrète de la valeur étant perçue comme naturelle et le travail de l'ouvrier comme prolongement du travail de l'ancien artisan<sup>297</sup> tandis que la dimension abstraite de la valeur et le processus dialectique dans lequel elle s'incarne n'apparaissent pas. En ne tenant pas compte du fait que le travail concret incarne lui aussi les rapports sociaux capitalistes, les nazis le fétichisent, ce qui explique l'accord du national-socialisme avec le capitalisme industriel et la technique alors que la valeur abstraite qui s'auto-valorise dans un perpétuel mouvement est fétichisée comme étant à la source des maux du monde moderne et est personnifiée par la figure du Juif déraciné associé au capitalisme financier :

Quand on considère les caractéristiques spécifiques du pouvoir que l'antisémitisme moderne attribue aux juifs – abstraction, insaisissabilité, universalité et mobilité – on remarque qu'il s'agit là des caractéristiques d'une des dimensions des formes sociales que Marx a analysées : la valeur<sup>298</sup>.

Dans la mesure où le Juif est perçu comme une personnification du capital et de sa domination destructrice, comme biologisation de l'abstrait transformant le capitalisme en « juiverie internationale », la révolte anticapitaliste devient une révolte contre les Juifs et pour les nazis, la suppression du capitalisme revient à supprimer les Juifs<sup>299</sup>.

---

<sup>296</sup> *Ibid.*, p. 92-93.

<sup>297</sup> *Ibid.*, p. 96.

<sup>298</sup> *Ibid.*, p. 91.

<sup>299</sup> *Ibid.*, p. 100-101.

Selon Postone, l'interprétation biologique de la dimension abstraite du capitalisme s'est focalisée sur les Juifs car leur émancipation politique à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle leur a permis de s'intégrer et de s'adapter harmonieusement à la société moderne en essor, tout en constituant les seuls véritables citoyens abstraits, intégrés à la nation sur la seule base de cette abstraction et évoluant en marge des conflits sociaux intra-nationaux. Postone écrit ainsi : « À une époque où le concret était exalté contre l'abstrait, contre le "capitalisme" et contre l'État bourgeois, cette identification engendra une association fatale : les juifs étaient sans racines, cosmopolites et abstraits<sup>300</sup> ». Au final, l'antisémitisme moderne est « une forme particulièrement pernicieuse de fétiche<sup>301</sup> ». Il est en fait une haine de l'abstrait, une haine de la forme abstraite du capitalisme et une valorisation de sa forme apparente, vue comme naturelle, qui est considérée comme étant compatible avec le *Volk*, l'esprit allemand pragmatique, valorisant l'expérience et étant enraciné dans un sol et une communauté. Auschwitz, en supprimant les Juifs, est une usine de destruction de la valeur, destruction de l'abstrait<sup>302</sup>.

La théorie de Postone rejoint la position de Hannah Arendt au sujet de l'antisémitisme moderne comme antisémitisme politique. Rappelons que pour Arendt les Juifs étaient, dans le contexte d'apparition de l'État-nation, le seul élément

---

<sup>300</sup> *Ibid.*, p. 103.

<sup>301</sup> *Ibid.*, p. 104.

<sup>302</sup> Auschwitz *concrétise* par ailleurs la vision du Juif comme abstraction en faisant véritablement de l'individu une abstraction à travers les mesures de dépersonnalisation qui lui sont appliquées dès son arrivée au camp (rasage de la tête jusqu'à rendre les gens méconnaissables par leur propre famille, port d'un uniforme, attribution d'un numéro remplaçant le nom, etc.). L'exposition de photos des déportés et de leurs familles avant la guerre que l'on peut aujourd'hui observer au musée du camp contribue à notre avis à redonner aux victimes un visage humain.

proprement pan-européen et « inter-national » : ils étaient présents dans tous les pays et étaient très actifs au niveau de la sphère des échanges économiques, agissant souvent comme intermédiaires entre les pouvoirs gouvernementaux et possédant des réseaux s'étendant au-delà des frontières étatiques, personnifiant pour ainsi dire le capital et ses visées expansionnistes. L'association des Juifs au capital financier et aux crises structurelles qu'il engendre s'explique chez les deux auteurs par la situation particulière des Juifs au sein de l'État-nation européen et leur cosmopolitisme vu comme menaçant :

[...] la domination abstraite du capital qui – notamment avec l'industrialisation rapide – emprisonna les hommes dans un réseau de forces dynamiques qu'ils ne pouvaient pas comprendre commença à être perçue en tant que domination de la "juiverie internationale",<sup>303</sup>.

L'exposition que Bauman fait du « Juif conceptuel » dans le second chapitre de *Modernité et holocauste* rejoint aussi cette interprétation. Figure contradictoire amalgamant des éléments inconciliables (comme l'image du Juif qui tire les ficelles à la fois du capitalisme et du bolchévisme), le Juif conceptuel est placé à la source de tous les maux du monde moderne, à califourchon sur toutes les barrières et tous les conflits<sup>304</sup>. Perçu comme étant l'incarnation même de l'universalisme abstrait, fustigé par les élites conservatrices, il est le fossoyeur de l'ordre féodal, de la classe aristocratique qui le menait et de la stabilité du Vieux Monde. Associé au pouvoir de l'argent, il symbolise le « chaos » des grandes villes industrielles peuplées de « troupes humains » dépossédés et « déracinés » par le nouvel ordre capitaliste, rationnel, calculateur et individualiste, antithèse de la *Gemeinschaft* comme véritable lieu d'épanouissement de la vie et de l'esprit allemand. L'antisémitisme, en tant qu'arme idéologique du national-socialisme, canalise une hostilité ouverte envers la modernité :

---

<sup>303</sup> Moïse Postone, 2003a, *op. cit.*, p. 87.

<sup>304</sup> Zygmunt Bauman, *op. cit.*, p. 80.

Faisant appel à la frayeur suscitée par le bouleversement social inscrit dans la modernité, ils [les idéologues nationaux-socialistes] décrivait celle-ci comme la domination du monde par les valeurs monétaires et économiques et accusaient les caractéristiques raciales juives d'être responsables de cette attaque du mode de vie *völkisch* et de ses critères de valeur humaine. L'élimination des juifs devint donc synonyme du rejet de l'ordre moderne<sup>305</sup>.

Ce rejet de l'ordre moderne passe pourtant par l'exaltation de certaines formes engendrées par la modernité. Une contribution originale au débat a été avancée par le sociologue Jeffrey Herf, qui se penche sur la réconciliation chez les intellectuels de la droite allemande entre idéologie *völkisch* et modernité.

### 3.2 Le nazisme : un «modernisme réactionnaire»

*I see in the task of thought precisely in this, that within its own limits it helps man as such achieve a satisfactory relationship to the essence of technicity. National Socialism did indeed go in this direction. Those people, however, were far too poorly equipped for thought to arrive at a really explicit relationship to what is happening today and has been underway for the past 300 years.*

Martin Heidegger, interview avec *Der Spiegel*, 1966

L'intégration de phobies anti-modernistes et de technicisme en une improbable synthèse fait l'objet d'une analyse approfondie par le sociologue Jeffrey Herf<sup>306</sup> (né en 1947), qui décrit la mutation de la révolution conservatrice allemande ayant précédé l'émergence du fascisme en ce qu'il appelle un « modernisme réactionnaire » qui réconcilie la technologie avec la culture (la *Kultur* s'opposant d'ordinaire à la *Zivilisation*). En effet, d'après Herf, le nazisme s'oppose aux aspects culturels et politiques de la modernité tout en exaltant le capitalisme industriel et la technologie

---

<sup>305</sup> *Ibid.*, p. 111.

<sup>306</sup> Jeffrey Herf, 1984, *op. cit.*

moderne. Cette combinaison paradoxale entre un irrationalisme passéiste empreint de romantisme et un enthousiasme marqué pour les développements technologiques de la seconde révolution industrielle est d'un intérêt fondamental selon Herf pour comprendre l'idéologie et les pratiques nazies<sup>307</sup>. Ces dernières ont en effet été en mesure de contrecarrer l'association fatale entre la technique et la Raison, l'intellect, l'internationalisme, le matérialisme et la finance – expressions tant haïes de la civilisation moderne « décadente » dominée par « l'esprit du judaïsme » – pour la mettre au service de l'État dans un projet de revitalisation de la communauté nationale.

Selon Herf, qui rejoint sur ce point la pensée de Postone, les Juifs sont associés à une rationalité sans âme et à la domination du capital qui tente de subordonner la vie sociale à des critères économiques<sup>308</sup>. Il écrit ainsi que

[...] les Juifs européens représentaient tout ce qui était universel, déraciné, international et abstrait, par opposition à tout ce qui était local, enraciné, nationaliste et concret. Avec de telles formules, l'hostilité au capitalisme trouvait une forme incarnée, vivante : le Juif<sup>309</sup>.

Ce rejet de l'esprit du capitalisme qui passe par l'antisémitisme ne s'accompagne pas d'un rejet de l'industrie moderne car les Juifs sont associés au capitalisme financier tandis que les modernistes réactionnaires considèrent la technologie comme étant le fruit de la productivité allemande<sup>310</sup>. Plutôt que de la voir comme un produit du positivisme, ils préféreraient la dissocier des Lumières pour y déceler la manifestation concrète de qualités et de sensibilités nationales telles que l'immédiateté,

---

<sup>307</sup> *Ibid.*, p. 220.

<sup>308</sup> *Ibid.*, p. 231.

<sup>309</sup> Jeffrey Herf, 1994, *op. cit.*, p. 185.

<sup>310</sup> Jeffrey Herf, 1984, *op. cit.*, p. 225.

l'expérience, la volonté de puissance, le moi, l'intériorité, la passion, l'instinct, la permanence et les liens du sang de même que de la race. Ils décrivaient ainsi la technologie moderne dans le « jargon de l'authenticité ». La tradition du modernisme réactionnaire – d'abord portée par des ingénieurs et des écrivains de droite comme Oswald Spengler, Ernst Jünger, Carl Schmitt, Hans Freyer et Werner Sombart, puis par Hitler et Goebbels – a aussi véhiculé l'idée selon laquelle la technologie peut servir à un renouvellement de la primauté du politique, où l'État et non l'économie dominerait la société. Les tenants du modernisme réactionnaire ont ainsi été en mesure de retirer la technologie du domaine de la Raison pour l'incorporer au langage du nationalisme allemand en affirmant que l'Allemagne peut à la fois être technologiquement avancée et demeurer une communauté<sup>311</sup>.

Jeffrey Herf rejette les thèses qui assimilent le nazisme à un mal de la modernité en général. Il critique notamment la thèse de la dialectique de la Raison d'Adorno et Horkheimer, à qui il reproche d'avoir généralisé des problèmes particuliers à l'Allemagne à la pensée des Lumières et à la modernité dans son ensemble :

[...] their theory of the Enlightenment and their view of modern German history were woefully mistaken. What proved so disastrous for Germany was the separation of the Enlightenment from German nationalism. German society remained partially – never 'fully' enlightened. Horkheimer and Adorno's analysis overlooked this national context and generalized Germany's miseries into dilemmas of modernity per se<sup>312</sup>.

Les liens cahoteux entre technologie, culture et politique dans le modernisme réactionnaire s'expliquent selon Herf par les particularités historiques de l'Allemagne et de son parcours vers la modernité, et notamment par sa tradition politique antilibérale. Il estime qu'il n'existe pas *une* modernité, mais seulement des variantes

---

<sup>311</sup> *Ibid.*, p. 224-225.

<sup>312</sup> *Ibid.*, p. 10.

nationales de la société moderne et accepte ainsi la thèse d'un *Sonderweg* allemand. Ce dernier se caractérise par une hostilité prononcée envers le libéralisme politique :

Les modernistes réactionnaires comprirent comment adhérer à un élément de la modernité – la technologie – tout en demeurant fidèles à d'anciennes traditions politiques antilibérales, antimodernes, et fréquemment antisémites. Ils enlevèrent la technologie du royaume de la *Zivilisation* pour la placer dans le royaume de la *Kultur* [...] Ils décrivirent une voie allemande spécifique vers la modernité, qui laissait toute la place au progrès technologique, et aucune à la démocratie libérale<sup>313</sup>.

Soulignant que la confrontation entre modernité et tradition et ses implications dans la définition de l'identité nationale n'a nulle part en Europe été aussi violente qu'en Allemagne, Herf affirme que ce fut la faiblesse de la percée des Lumières en Allemagne qui a permis au modernisme réactionnaire de prendre de l'importance<sup>314</sup>. Considérant que les penseurs de l'École de Francfort ont fait une erreur en appréhendant la catastrophe allemande comme un produit des Lumières, il soutient qu'Auschwitz fut en fait la conséquence d'un déficit et non d'un excès de la Raison sous le Troisième Reich<sup>315</sup>.

## Conclusion

Les thèses abordées dans ce chapitre ont le mérite d'éviter l'unidimensionnalité des théories de la modernisation et des perspectives postmodernes. Elles nous apparaissent en conséquence plus convaincantes. Alors que l'on peut reprocher aux premières une apologie de la société industrielle qui ne tient pas compte des apories du processus de modernisation et aux secondes une critique unilatérale des Lumières

---

<sup>313</sup> Jeffrey Herf, 1994, *op. cit.*, p. 165.

<sup>314</sup> Jeffrey Herf, 1984, *op. cit.*, p. 225.

<sup>315</sup> *Ibid.*, p. 235.

et de la rationalité moderne qui déresponsabiliserait l'Allemagne, les analyses de Moïse Postone et de Jeffrey Herf n'exonèrent ni les structures et les institutions sociales modernes, ni les particularités de l'histoire allemande. Elles montrent plutôt que le nazisme « célèbre le mariage des anti-Lumières avec la modernité technique<sup>316</sup> » et qu'il constitue une révolte contre certains aspects de la modernité qui s'identifient essentiellement au libéralisme.

---

<sup>316</sup> Enzo Traverso, 2001, *Le Totalitarisme. Le XXe siècle en débat*, Paris : Éditions du Seuil, p. 96.

## CONCLUSION

La nature de la relation entre modernité et nazisme ne fait pas consensus dans les sciences sociales. Alors que le nazisme est tantôt interprété comme un phénomène antimoderne ou comme une réaction à la modernité, tantôt comme un phénomène éminemment moderne, et parfois comme un enchevêtrement d'éléments modernes et d'éléments réactionnaires, il apparaît là une ambiguïté conceptuelle qui appelle à être clarifiée. L'objectif de cette recherche était de comprendre comment a été problématisée sociologiquement la relation entre la montée du nazisme et les transformations sociales ayant accompagné l'essor du monde moderne de manière à acquérir une meilleure compréhension des modèles théoriques qui sous-tendent les diverses interprétations du nazisme.

Pour Talcott Parsons et les sociologues associés à la théorie de la modernisation, qui ont cherché à comprendre dans les années 1950 et 1960 pourquoi la démocratie libérale – phase ultime d'une téléologie du développement - ne s'est pas implantée en Allemagne, la montée du nazisme s'expliquerait par la survivance de couches sociales précapitalistes, prébourgeoises ou préindustrielles. Elle s'interpréterait comme le résultat d'un processus de développement manqué se traduisant par un rejet global de la modernité. Ceci renvoie à l'idée d'un *Sonderweg* allemand, d'une « voie particulière » d'entrée de l'Allemagne dans la modernité, à laquelle Norbert Elias fournira une explication socio-historique magistrale en termes de « décivilisation », fondée sur une théorie relationnelle du lien et du changement social. En revanche, pour un auteur comme Zygmunt Bauman, influencé par la critique postmoderne de la modernité et les travaux pionniers de l'École de Francfort et de Michel Foucault en particulier, le nazisme est interprété comme un produit de la modernité, notamment de l'extension de la rationalité instrumentale et bureaucratique. On observe alors un renversement de la perspective normative sur la modernité, qui est tenue pour

responsable de nouvelles formes de domination dont les prémisses se trouveraient dans la philosophie des Lumières et l'émergence de la biopolitique. Nous avons avancé l'hypothèse selon laquelle la diversité des interprétations de la « modernité » du nazisme relève d'enjeux théoriques et d'enjeux mémoriels. Le succès des théories de la modernisation et de l'idée d'une « rupture » de l'Allemagne avec la trajectoire du monde moderne tiennent au contexte géopolitique de l'après-guerre, marqué par le triomphe du libéralisme, et à une volonté de l'Allemagne de l'Ouest de réintégrer le concert des nations occidentales. À partir des années 1970, l'effritement des « grands récits » d'émancipation modernes s'accompagne d'un scepticisme grandissant envers le projet des Lumières et les idéologies du progrès. Avec ce changement de paradigme, l'accent est mis sur la continuité du nazisme avec la modernité, dont Auschwitz devient le *telos*. Les auteurs dont nous avons traité dans le troisième chapitre, Moishe Postone et Jeffrey Herf, se tiennent cependant à égale distance des approches qui voient ou une continuité, ou une rupture du nazisme avec la modernité. Ils proposent chacun un cadre interprétatif qui permet de rendre compte à la fois des aspects modernes et des aspects antimodernes du nazisme, de son idéologie réactionnaire et de sa pratique moderniste, dépassant ainsi les antinomies classiques. Ce type d'approche mitoyenne apparaît être de plus en plus influente, avec l'apport de théoriciens du fascisme comme Roger Griffin qui interprètent le nazisme comme un mouvement moderniste qui cherche à se débarrasser des aspects jugés « décadents » d'une modernité comprise en termes de « crise ».

Il y a lieu de s'interroger sur la pertinence du concept de modernité pour comprendre la montée du national-socialisme en Allemagne. Qu'on appréhende le nazisme comme un phénomène moderne ou antimoderne, comme une réaction à la modernité ou comme son aboutissement, il y a toujours un élément de continuité avec la modernité qui demeure. Ce qui est en jeu, c'est plutôt deux façons différentes de concevoir la modernité, deux façons de concevoir le processus de rationalisation et

ses conséquences. Les interprétations du nazisme sont influencées par le regard que l'on porte sur la modernité, mais la prise en compte du nazisme et de l'Holocauste ont poussé les sociologues et les historiens à réviser leurs conceptions de la modernité également. Nous devons être attentifs aux contextes dans lesquels le concept est mobilisé. Le concept de «modernité» est un concept polysémique, dont l'usage est indissociable de prises de position normatives. Mettre la modernité ou l'absence de modernité en cause dans la montée du national-socialisme ou dans le déroulement de la Solution finale traduit des positionnements politiques, idéologiques ou intellectuels qu'il nous faut considérer de manière réflexive.

Sans rejeter la valeur heuristique du concept de modernité pour comprendre le nazisme, il est toutefois nécessaire de repenser le lien causal. Le concept de « modernité » est à notre sens davantage une catégorie interprétative qu'explicative. Elle donne une cohérence et un sens à une pluralité de phénomènes. Souligner la rationalité instrumentale du nazisme, cependant, n'équivaut pas à en donner une explication historique, qui doit prendre en compte une pluralité de facteurs de courte et de longue durée, relatifs tant aux particularités nationales de l'Allemagne qu'à sa position internationale.

La sociologie et l'histoire, en tant que disciplines, reposent sur des catégories et des pratiques discursives distinctes. L'une des principales difficultés rencontrées dans la réalisation de ce mémoire fut d'avoir à analyser des textes d'auteurs qui travaillent sur des registres complètement différents et d'en faire ressortir un cadre d'analyse cohérent. Faire dialoguer des thèses et des concepts issus de la sociologie fonctionnaliste, de la sociologie historique, de la philosophie sociale ou encore de l'histoire des idées constitue un défi de taille. Cette difficulté d'ordre méthodologique est à notre avis la plus grande limite de notre recherche.

## RÉFÉRENCES

Adorno, Theodor W. 1950. *The Authoritarian Personality. Studies in Prejudice*, New York: Harper & Row.

Adorno, Theodor W. et Max Horkheimer. 1983 [1944]. *La Dialectique de la Raison*, traduit de l'allemand par Éliane Kaufholz, Paris : Gallimard.

Aly, Götz. 2007. *Hitler's Beneficiaries: Plunder, Racial War and the Nazi Welfare State*, New York: Metropolitan Books.

Arendt, Hannah. 2002. *Les origines du totalitarisme/ Eichmann à Jérusalem*, traduit de l'anglais par Jean-Loup Bourget, Robert Davreu, Anne Guérin, Martine Leiris, Patrick Lévy et Micheline Pouteau, Paris : Quarto Gallimard.

- 1991 [1963]. *Eichmann à Jérusalem. Rapport sur la banalité du mal*, traduit de l'anglais par Anne Guérin, Paris : Gallimard.

Armer, Michael J. et John Katsillis. 2001. «Modernization theory», dans *Macmillan Encyclopedia of Sociology. Second Edition*, New York : Macmillan Reference, p. 1883-1888.

Aron, Raymond. 1965. *Démocratie et totalitarisme*, Paris : Gallimard.

Ayçoberry, Pierre. 1979. *La question nazie. Les interprétations du national-socialisme 1922-1975*, Paris : Éditions du Seuil.

Bartov, Omer. 1998. «Defining Enemies, Making Victims: Germans, Jews and the Holocaust», *The American Historical Review*, vol. 103, no. 3, pp. 771-816.

Baum, R.C. et F.J. Lechner. 1981. «National-Socialism: Toward an Action-Theoretical Interpretation», *Sociological Inquiry*, Vol. 51, No 3-4, pp. 281-308.

Bauman, Zygmunt. 2002. *Modernité et Holocauste*, Paris : La Fabrique.

- 1991. *Modernity and Ambivalence*, Ithaca, N.Y.: Cornell University Press.

Berlin, Isaiah. 1990 [1960]. «Joseph de Maistre and the Origins of Fascism», *The Crooked Timber of Humanity. Chapters in the History of Ideas*, London: Fontana.

Betts, Paul. 2002. «The New Fascination with Fascism: the Case of Nazi Modernism», *Journal of Contemporary History*, vol. 37, no. 4, pp. 541-558.

Blackbourn, David et Geoff Eley. 1984. *The Peculiarities of German History: Bourgeois Society and Politics in Nineteenth-century Germany*, Oxford: Oxford University Press.

Bloch, Ernst. 1978 [1935]. *Héritage de ce temps*, Paris: Payot.

Bonny, Yves. 2004. *Sociologie du temps présent. Modernité avancée ou postmodernité?*, Paris : Armand Colin.

Burkitt, Ian. 1996. «Civilization and Ambivalence», *The British Journal of Sociology*, Vol. 47, No. 1, pp. 135-150.

Burleigh, Michael et Wolfgang Wipperman. 1991. *The Racial State Germany 1933-1945*, Cambridge: Cambridge University Press.

Browning, Christopher. 1992. *Ordinary Men: Reserve Police Battalion 101 and the Final Solution in Poland*, New York: Harper Collins.

Browning, Christopher et Lewis Siegelbaum. 2008. «Frameworks for Social Engineering. Stalinist Schema of Identification and the Nazi *Volksgemeinschaft*» dans Michael Geyer et Sheila Fitzpatrick (dir.), *Beyond Totalitarianism. Stalinism and Nazism Compared*, Cambridge: Cambridge University Press, pp. 231-265.

Cobley, Evelyn. 2002. *Temptations of Faust. The Logic of Fascism and Postmodern Archeologies of Modernity*, Toronto: University of Toronto Press.

Collins, Randall. 1995. «German-Bashing and the Theory of Democratic Modernization», *Zeitschrift für Soziologie*, vol. 24, no. 1, pp. 3-21.

Dahrendorf, Ralf. 1969. *Society and Democracy in Germany*, Anchor Books.

Delmotte, Florence. 2010. «Une théorie de la civilisation face à l' "effondrement de la civilisation"», *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, 2010/2, no 106, pp. 54-70.

de Swaan, Abram. 2001. «Dyscivilization, Mass Extermination and the State», *Theory, Culture and Society*, vol. 18, no. 2-3, pp. 265-276.

*Devant l'histoire. Les documents de la controverse sur la singularité de l'extermination des Juifs par le régime nazi*, Paris : Les Éditions du Cerf, 1988.

Dickinson, Edward Ross. 2004. «Biopolitics, Fascism, Democracy: Some Reflections on Our Discourse About "Modernity"», *Central European History*, vol. 37, no. 1, pp. 1-48.

Dufour, Frédérick Guillaume et Frantz Gheller. 2013. «Moishe Postone», dans Jonathan Martineau (dir.), *Marxisme anglo-saxon : figures contemporaines. De Perry Anderson à David McNally*, Montréal : Lux Éditeur.

Dupeux, Louis (dir.). 1992. *La révolution conservatrice dans l'Allemagne de Weimar*, Éditions Kimé.

Eisenstadt, S. N. 2000. «Multiple Modernities», *Daedalus*, vol. 129, no. 1, pp. 1-29.

Eley, Geoff. 1983. «What Produces Fascism: Pre-Industrial Traditions or a Crisis of a Capitalist State», *Politics and Society*, vol. 12, no 3, pp. 53-82.

Elias, Norbert. 1996. *The Germans. Power Struggles and the Development of Habitus in the Nineteenth and Twentieth Centuries*, New York: Columbia University Press.

- 2002. *La civilisation des moeurs*. Paris : Calmann-Lévy/Pocket.

- 2003. *La dynamique de l'Occident*. Paris : Calmann-Lévy/Pocket.

Fletcher, Jonathan. 1997. *Violence and Civilization. An Introduction to the Work of Norbert Elias*, Cambridge: Polity Press.

Forlin, Olivier. 2013. *Le fascisme. Historiographie et enjeux mémoriels*, Paris : La Découverte.

Foucault, Michel. 1997. *Il faut défendre la société. Cours au Collège de France: (1975-1976)*, Paris : Gallimard.

- 1976. *Histoire de la sexualité. T. 1. La Volonté de savoir*, Paris : Gallimard.

Freitag, Michel. 2003. «De la Terreur au Meilleur des Mondes. Genèse et structure des totalitarismes archaïques», dans Daniel Dagenais (dir.), *Hannah Arendt, le totalitarisme et le monde contemporain*, Les Presses de l'Université Laval, pp. 249-350.

Friedrich, Carl J. et Zbigniew Brzezinski. 1965 [1956]. *Totalitarian Dictatorship and Autocracy*, 2<sup>e</sup> éd., Révisé par Carl J. Friedrich, New York/London: Frederick A. Praeger Publishers.

Friedländer, Saul. 2008. *L'Allemagne nazie et les Juifs. Les années de persécution*, Paris : Éditions du Seuil.

Fritzsche, Peter. 1996. «Nazi Modern», *Modernism/Modernity*, vol. 3, no. 1, pp. 1-22.

- Fromm, Erich. 1994 [1941]. *Escape from Freedom*, New York: Owl Books.
- Gellately, Robert et Nathan Stoltzfus (dir.). 2001. *Social Outsiders in Nazi Germany*, Princeton, New Jersey and Oxford: Princeton University Press.
- Gerhardt, Uta. 1996. «Talcott Parsons and the Transformation of German Society at the End of World War II», *European Sociological Review*, vol. 12, no. 3, pp. 303-325.
- Gerhardt, Uta (ed.). 1993. *Talcott Parsons on National Socialism*, New York : de Gruyter.
- Gerson, Judith M. et Diane L. Wolf (dir.). 2007. *Sociology Confronts the Holocaust: Memories and Identities in Jewish Diasporas*, Durham: Duke University Press.
- Geyer, Michael et Sheila Fitzpatrick (dir.). 2009. *Beyond Totalitarianism. Stalinism and Nazism Compared*, Cambridge: Cambridge University Press.
- Giddens, Anthony. 1987. «Modernity, Totalitarianism and Critical Theory», *The Nation-State and Violence. Volume Two of a Contemporary Critique of Historical Materialism*, Berkeley et Los Angeles: University of California Press, pp. 294-341.
- Goldhagen, Daniel J. 1996. *Hitler's Willing Executioners. Ordinary Germans and the Holocaust*. Alfred A. Knopf.
- Griffin, Roger. 2008. «Modernity, Modernism and Fascism. A 'Mazeway Resynthesis'», *Modernism/Modernity*, vol. 15, no 1, pp. 9-24.
- 2007. *Modernism and Fascism. The Sense of a Beginning under Mussolini and Hitler*, New York: Palgrave Macmillan.
  - 1993. *The Nature of Fascism*, London: Routledge.
- Habermas, Jürgen. 2005. *De l'usage public des idées. Écrits politiques 1990-2000*, Traduit de l'allemand et de l'anglais par Christian Bouchindhomme, Paris : Fayard.
- 1988 [1985]. *Le discours philosophique de la modernité. Douze conférences*. Traduit de l'allemand par Christian Bouchindhomme et Rainer Rochlitz, Paris : Gallimard.
- Herf, Jeffrey. 1984. *Reactionary Modernism. Technology, Culture and Politics in Weimar and the Third Reich*, Cambridge University Press.
- 1981. «Reactionary Modernism: Some Ideological Aspects of the Primacy of Politics in the Third Reich», *Theory and Society*, vol. 10, no. 6, pp. 805-832.

- 1994. «Un nouvel examen du modernisme réactionnaire: les Nazis, la modernité et l'Occident», dans Sternhell, Zeev (dir.), *L'éternel retour. Contre la démocratie, l'idéologie de la décadence*, Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, pp. 161-195.

Horkheimer, Max. 1985 [1947]. *Eclipse of Reason*, New York: Continuum.

Joas, Hans. 1998. «Bauman in Germany: Modern Violence and the Problems of German Self-Understanding», *Theory, Culture & Society*, vol. 15, no. 1, pp. 47-55.

Kallis, Aristotle A. 2003. *The Fascism Reader*, London: Routledge.

Kershaw, Ian. 1997. *Qu'est-ce que le nazisme? Problèmes et perspectives d'interprétation*, Paris : Éditions Gallimard.

- 1995. *L'opinion allemande sous le nazisme. Bavière 1933-1945*, Paris : CNRS Éditions.

Kershaw, Ian et Moshe Lewin (dir.). 2003. *Stalinism and Nazism. Dictatorships in Comparison*, Cambridge: Cambridge University Press.

Kocka, Jürgen. 1988. «German History Before Hitler: The Debate about the German *Sonderweg*», *Journal of Contemporary History*, vol. 23, no 1, pp. 3-16.

Ledent, David. 2009. *Norbert Elias. Vie, œuvres, concepts*. Paris : Éditions Ellipses.

Lessard, Jean-François. 2010. *Le nazisme et nous. La modernité et ses dérapages*, Montréal : Liber.

Levi, Primo. 1989. *Les naufragés et les rescapés. Quarante ans après Auschwitz*, Paris : Arcades Gallimard.

Linhardt, Dominique. 2001. «Le procès fait au Procès de civilisation. A propos d'une récente controverse allemande autour de la théorie du processus de civilisation de Norbert Elias», *Politix*, vol. 14, no. 55, pp. 151-181.

Lipset, Seymour Martin. 1960. *Political Man: The Social Bases of Politics*, Garden City, New York: Anchor Books.

Löwy, Michael. 2013. *La cage d'acier. Max Weber et le marxisme wébérien*, Paris : Éditions Stock.

Liotard, Jean-François. 1979. *La condition postmoderne. Rapport sur le savoir*. Paris : Les Éditions de Minuit.

Mann, Michael. 2004. *Fascists*, Cambridge: Cambridge University Press.

Marcuse, Herbert. 1963. *Éros et civilisation. Contribution à Freud*. Traduit de l'anglais par Jean-Guy Nény et Boris Fraenkel, Paris : Éditions de Minuit.

Martucelli, Danilo. 1999. *Sociologies de la modernité. L'itinéraire du XX<sup>e</sup> siècle*, Paris : Gallimard.

McGovern, William M. 1995 [1941]. *From Luther to Hitler. The History of Fascist-Nazi Political Philosophy*, New York: AMS Press.

Mennell, Stephen. 1997. «L'envers de la médaille : les processus de dé-civilisation» dans Alain Garrigou et Bernard Lacroix (dir.), *Norbert Elias, la politique et l'histoire*, Paris : La Découverte, pp. 213-236.

- 1989. «Parsons et Elias», *Sociologie et sociétés*, vol. 21, no. 1, pp. 69-86.

Moore, Barrington Jr. 1966. *Social Origins of Dictatorship and Democracy: Lord and Peasant in the Making of the Modern World*, Boston: Beacon Press.

Mosse, George L. 2006 [1964]. *Les racines intellectuelles du Troisième Reich. La crise de l'idéologie allemande*, Calmann-Lévy.

- 1999. *De la Grande Guerre au totalitarisme : la brutalisation des sociétés européennes*, Paris : Hachette.

Mühlberger, Detlef. 2003. *The Social Bases of Nazism 1919-1933*, New Studies in Economic and Social History, Cambridge: Cambridge University Press.

Parsons, Talcott. 1964a. *Essays in Sociological Theory. Revised Edition*, New York/London: Free Press. The MacMillan Company.

- 1964b. «Evolutionary Universals in Society», *American Sociological Review*, vol. 29, no. 3, pp. 339-357.

Paxton, Robert Owen. 2004. *Anatomy of Fascism*, New York: Alfred A. Knopf.

Peukert, Detlev. 1995. *La république de Weimar : années de crises de la modernité*, Paris : Aubier.

- 1994. «The Genesis of the Final Solution from the Spirit of Science», dans Thomas Childers et Jane Caplan (dir.), *Reevaluating the Third Reich*, New York: Holmes & Meier.
- 1987 [1982]. *Inside Nazi Germany. Conformity, Opposition and Racism in Everyday Life*, traduit de l'allemand par Richard Deveson, New Haven and London : Yale University Press.

Popper, Karl. 1945. *The Open Society and its Enemies*, London : Routledge, 2 vol.

Postone, Moishe. 2003a. «Antisémitisme et national-socialisme», *Marx est-il devenu muet? : Face à la mondialisation*, Paris : Éditions de l'Aube, pp. 79-106.

- 2003b. «The Holocaust and the Trajectory of the Twentieth Century», dans Moishe Postone et Eric Santner (dir.), *Catastrophe and Meaning: The Holocaust and the Twentieth Century*, University of Chicago Press, pp. 81-114.
- 1992. «Review», *American Journal of Sociology*, vol. 97, no. 5, pp. 1521-1523.
- 1990. «After the Holocaust: History and Identity in West Germany», dans Kathy Harms, Lutz R. Reuter et Volker Dürr (dir.), *Coping with the Past. Germany and Austria after 1945*, Madison: The University of Wisconsin Press.
- 1980. «Anti-Semitism and National Socialism: Notes on the German Reaction to "Holocaust"», *New German Critique*, no. 19, Special Issue 1: Germans and Jews, pp. 97-115.

Rabinbach, Anson. 2003. « "The Abyss that opened up before us": Thinking about Auschwitz and Modernity » dans Moishe Postone et Eric Santner (dir.), *Catastrophe and Meaning: The Holocaust and the Twentieth Century*, Chicago: University of Chicago Press, pp. 51-66.

- 2001. *In the Shadow of Catastrophe. German Jewish Intellectuals Between Apocalypse and Enlightenment*, University of California Press.

Reich, Wilhelm. 1998 [1933]. *La psychologie de masse du fascisme*, Paris : Payot.

Revault d'Allonnes, Myriam. 1995. *Ce que l'homme fait à l'homme. Essai sur le mal politique*, Paris, Éditions du Seuil.

Rocher, Guy. 1972. *Talcott Parsons et la sociologie américaine*, Paris : Les Presses Universitaires de France.

Roseman, Mark. 2011. «National Socialism and the End of Modernity», *The American Historical Review*, vol. 116, no. 3, pp. 688-701.

- 1996. «National Socialism and Modernisation» dans Richard Bessel (dir.), *Fascist Italy and Nazi Germany: Comparisons and Contrasts*, Cambridge: Cambridge University Press.

Schoenbaum, David. 1966. *Hitler's Social Revolution: Class and Status in Nazi Germany, 1933-1939*, Garden City: NY Doubleday.

Shorten, Richard. 2012. *Modernism and Totalitarianism. Rethinking the Intellectual Sources of Nazism and Stalinism, 1945 to the Present*, Palgrave Macmillan.

Sofsky, Wolfgang. 1997 [1993]. *The Order of Terror: the Concentration Camp*, translated by William Templer, Princeton : Princeton University Press.

Solchany, Jean. 1992. «Le nazisme: déviance allemande ou mal de la modernité? La réflexion des historiens dans l'Allemagne des années zéro (1945-1949)», *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, no 34, pp. 145-156.

Stackelberg, Roderick. 2007. *The Routledge Companion to Nazi Germany*, New York and London: Routledge.

Stern, Fritz. 1974. *The Politics of Cultural Despair: A Study in the Rise of the Germanic Ideology*, Berkeley: University of California Press.

Sternhell, Zeev. 2010. *Les anti-Lumières. Une tradition du XVIII<sup>e</sup> siècle à la Guerre froide*, Paris : Gallimard.

Talmon, Jacob L. 1966 [1952]. *Les origines de la démocratie totalitaire*, Paris : Calmann-Lévy.

Tchakhotine, Serge. 1952 [1939]. *Le viol des foules par la propagande politique*, Paris : Gallimard.

Tooze, Adam. 2006. *The Wages of Destruction. The Making and Breaking of the Nazi Economy*, London: Allen Lane.

Traverso, Enzo. 2012. *L'histoire comme champ de bataille. Interpréter les violences du XX<sup>e</sup> siècle*, Paris : La Découverte.

- 2002. *La violence nazie. Une généalogie européenne*, Paris : La Fabrique.

- 2001. *Le Totalitarisme. Le XX<sup>e</sup> siècle en débat*, Paris : Éditions du Seuil.
- 1997. *L'histoire déchirée. Essai sur Auschwitz et les intellectuels*, Paris : Cerf.

Turner, Henry A. 1972. «Fascism and Modernization», *World Politics*, vol. 24, no 4, pp. 547-564.

Veblen, Thorstein. 1990 [1915]. *Imperial Germany and the Industrial Revolution*, Livingston: Transaction Publishers.

Wagner, Peter. 2012. *Modernity. Understanding the Present*, Cambridge: Polity Press.

Weber, Max. 1995 [1971]. *Économie et société I. Les catégories de la sociologie*. Traduit de l'allemand par Julien Freund, Pierre Kamnitzer, Pierre Bertrand, Éric de Dampierre, Jean Maillard et Jacques Chavy, Paris : Plon.

Wehler, Hans-Ulrich. 1985. *The German Empire 1871-1918*, Oxford: Berg Publishers.

Wright Mills, Charles. 1967. *L'imagination sociologique*, traduit de l'anglais par Pierre Clinquart, Paris: François Maspero.

Zweig, Stefan. 1998 [1942]. *Le monde d'hier. Souvenirs d'un européen*, Paris : Librairie Générale Française.